n° 196

FICTION

avril 1970

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Claude Auclair
illustrant C'est dans les yeux...

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9ᵉ)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9ᵉ)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source
(rayer les mentions inutiles)

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga

Titres à paraître :

15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
20 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

BON DE COMMANDE « F »

à adresser aux Editions OPTA - 24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	FRS français
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37
☐ *Les cavernes d'acier* *Face au feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. éditions OPTA 31.529.23 La Source**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de «Fiction» :

Après de longues années de silence plus ou moins forcé, **THEODORE STURGEON** s'est enfin remis à écrire : une grande nouvelle pour ceux qui regrettaient que la carrière d'un des plus grands écrivains modernes de SF et de fantastique semble dans une impasse. Le mois prochain, nous publierons un des premiers textes qui marquent ce retour : **L'homme qui apprit à aimer.** Comme tout ce que fait Sturgeon, c'est beau, c'est « différent », c'est difficilement analysable. Sturgeon explore sa planète personnelle qui ressemble bien peu à celles qui hantent la plupart des récits de science-fiction. Et, plus que jamais, il est préoccupé de ce qu'on peut appeler la « dimension humaine ».

HARLAN ELLISON et **ROGER ZELAZNY** sont, de l'avis général (même de celui des gens qui ne les aiment pas !), les deux principaux auteurs de la nouvelle école de la science-fiction américaine. Que peut-il se passer quand ils décident d'écrire un texte en collaboration ? Réponse : quelque chose de forcément singulier. En l'occurrence, une nouvelle qui porte le titre alambiqué de **Viens à moi, non dans la blancheur de l'hiver,** qui est pleine de grâces ravissantes et de sous-entendus cruels, et qui traite un sujet majeur : le combat de l'homme contre la Mort (doublé ici d'un combat contre le Temps). Ce récit sera également en vedette dans notre prochain numéro.

On y retrouvera également le mal connu **RANDALL GARRETT** (déjà présent ce mois-ci), mais avec une histoire dans une veine totalement opposée : **Les ravageurs.** La peinture d'une guerre sur une autre planète, de l'action au sens réaliste, une morale assez amère dans ses aperçus sur la nature humaine.

Toujours au même sommaire, un nouvel épisode d'une série qui fut toujours très populaire auprès d'une importante partie de nos lecteurs : les chroniques du « Peuple » de **ZENNA HENDERSON** ; le titre de cet épisode : **Des parents éloignés**. Et enfin deux nouvelles d'auteurs jeunes : **Le passager de la boule de cristal** par **DANIEL WALTHER** et **La muse détruite** par **DEAN R. KOONTZ.**

LEWIS

PADGETT

Gallegher Bis

Voici, après L'armoire temporelle (Histoires des temps futurs, *Casterman*) *et* Le robot vaniteux (Fiction *n° 185*), *une nouvelle aventure de Gallegher, inventeur de génie et ivrogne notoire, qui a comme double particularité de n'être génial qu'une fois ivre et de ne jamais se rappeler l'usage de ses inventions lorsqu'il est dessaoulé. Situées dans la veine mineure de Lewis Padgett* (alias *Henry Kuttner et Catherine Moore*), *ces histoires ont diverti tout le public américain de la science-fiction il y a vingt-cinq ans, et aujourd'hui encore elles s'avèrent particulièrement savoureuses, même découvertes avec autant de retard par les lecteurs français. Dans le récit qu'on va lire, l'opposition entre les deux facettes de la personnalité de Gallegher prend un tour particulièrement crucial. Gallegher entre pratiquement en lutte avec lui-même : avec son subconscient diabolique* (*Gallegher Bis*) *qui, au cours d'une cuite carabinée, a mis au point un super-gadget aussi tarabiscoté qu'inexplicable, et qui pourtant a forcément une fonction précise... Il ne reste à Gallegher qu'à découvrir laquelle.*

A. D.

CONTEMPLANT vaguement par la fenêtre l'endroit où aurait dû se trouver sa cour, Gallegher sentit la nausée lui tordre le ventre à la vue du trou béant, de ce trou ridicule et invraisemblable. C'était un gros trou. Profond. Presque assez pour contenir la gueule de bois un tantinet colossale de Gallegher.

Mais pas tout à fait, quand même.

Gallegher se demanda s'il y avait lieu de jeter un coup d'œil sur le calendrier et conclut par la négative. Il avait l'impression que quelques milliers d'années s'étaient écoulées depuis le début de sa cuite. Même pour quelqu'un d'aussi soiffard et doté d'une aussi prodigieuse capacité d'absorption que lui, ç'avait vraiment été une saoulographie carabinée.

— « Saoulographie, » fit-il d'une voix lugubre en se traînant jusqu'au divan sur lequel il s'effondra. « Cuite est un mot infiniment plus expressif. Saoulographie, ça fait trop technique. On pense à des machines, à des sirènes d'usine, et j'en ai déjà plein la tête. » D'une main vacillante, il empoigna le siphon de son orgue à liqueurs, hésita un instant et entra en pourparlers avec son estomac.

GALLEGHER : Juste un petit coup vite fait, peut-être ?

L'ESTOMAC DE GALLEGHER : Hola ! Doucement !

GALLEGHER : Rien qu'un micro-poil...

L'ESTOMAC DE GALLEGHER : *O-o-o-oh !*

GALLEGHER : Non, je t'en supplie ! J'ai besoin de boire un coup. La cour a disparu.

L'ESTOMAC DE GALLEGHER : Si seulement je pouvais en faire autant !

Au même moment, la porte s'ouvrit et un robot entra. Des roues, des engrenages et des tas de gadgets tournaient vertigineusement derrière son capot transparent. Gallegher lui jeta un bref regard et ses paupières se baissèrent. Son corps se couvrit de sueur.

— « Fiche-moi le camp ! » grinça-t-il. « Maudit soit le jour où je t'ai fabriqué ! Tes viscères en folie me répugnent. »

— « Vous êtes aveugle à la beauté, » répondit le robot, vexé. « Tenez... je vous apporte de la bière. »

— « Hmmmmm ! »

Gallegher arracha la plastibulle des mains du robot et but avidement. La saveur fraîche et roborative du liquide lui picota agréablement le gosier. « Ah ! » fit-il en se redressant. « Un peu de bière... Pas beaucoup mais... »

— « Vous ne voulez pas une piqûre de thiamine ? »

— « Je suis devenu allergique à cette camelote, » répondit-il, morose. « Je suis condamné à avoir soif. Humm... » Il lorgna du côté de l'orgue à liqueurs. « Peut-être bien que... »

— « Il y a un policier qui veut vous voir. »

— « Un quoi ? »

— « Un policier. Il y a un bon moment qu'il est là. »

— « Oh ! » Gallegher, écarquillant les yeux, contemplait quelque chose qui se trouvait dans un coin près d'une fenêtre ouverte. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Cela ressemblait à une sorte de machine bizarre. Gallegher l'examina avec curiosité et une pointe d'ébahissement. Aucun doute : c'était lui qui avait construit cet engin. Il ne savait pas travailler autrement que de façon aberrante. Gallegher était un savant fantasque. Il n'avait aucune formation technique mais, chose étrange, son subconscient était doué d'une espèce de génie. Quand il était conscient, Gallegher était sensiblement normal, encore qu'il se comportât de manière extravagante et fût le plus souvent dans les vignes du Seigneur. Mais, quand ce démoniaque subconscient prenait les commandes, tout pouvait arriver. C'était précisément au cours d'une de ses beuveries qu'il avait fabriqué son robot, et il s'était ensuite creusé la cervelle des semaines durant afin de découvrir dans quel but il l'avait conçu. Au bout du compte, il était apparu que la finalité dudit robot n'était pas d'une particulière utilité, mais l'inventeur l'avait quand même gardé en dépit de l'habitude délirante qu'avait cette créature de se précipiter sur tous les miroirs et d'admirer ses entrailles métalliques en prenant des poses avantageuses. (1)

« J'ai remis ça, » songea Gallegher. Et il dit à haute voix : Va encore me chercher de la bière, imbécile ! Et dépêche-toi ! »

Le robot parti, Gallegher déplia son corps efflanqué et s'approcha de la machine qu'il étudia avec intérêt. Elle n'était pas en fonctionnement. Des câbles flexibles, du diamètre du pouce, en sortaient ; ils passaient par la fenêtre ouverte et se balançaient à quelques dizaines de centimètres du bord de cette fosse béante en quoi s'était métamorphosée la cour. Ils s'achevaient par... hummmm ! Gallegher tira sur l'un d'eux et l'examina. Les câbles

(1) Voir **Le robot vaniteux.**

se terminaient par des trous bordés de métal et ils étaient creux. Bizarre !

La longueur hors-tout de la machine était d'environ deux mètres et elle ressemblait à un condensé de résidus de dépotoir. Gallegher avait coutume de travailler avec des moyens de fortune. Quand il n'avait pas sous la main le raccord électrique qu'il lui fallait, par exemple, il se servait du premier objet venu qui pouvait faire l'affaire à la place — un tire-bouton ou un cintre. Aussi l'analyse qualitative d'une machine assemblée par ses soins n'était guère facile à effectuer. A quoi pouvait servir, entre autres, ce canard de celluloïd entortillé de fil de fer et juché sur un antique moule à gaufres ?

« Cette fois, je suis devenu fou, » médita Gallegher. « Pourtant, je n'ai pas d'ennuis comme d'habitude. Alors, cette bière, elle vient ? »

Le robot, planté devant un miroir, contemplait son abdomen d'un air fasciné.

— « La bière ? La voici. Je m'étais arrêté pour m'admirer au passage. »

Gallegher dédia au robot un juron obscène mais prit la plastibulle. Clignant des yeux, il regarda l'engin avec une grimace d'incompréhension qui déformait son long visage osseux.

Les tuyaux creux sortaient d'une grosse boîte d'alimentation qui avait jadis été une corbeille à papiers. A présent, celle-ci était hermétiquement close mais un joint col de cygne la reliait à l'équivalent d'une minuscule dynamo convertible. « Non, » se dit Gallegher. « Les dynamos, c'est volumineux. Ah ! si seulement j'avais une formation technique ! Comment savoir à quoi sert ce truc-là ? »

Il y avait d'autres éléments, beaucoup d'autres. Y compris une armoire métallique carrée de couleur grise dont Gallegher, momentanément désorienté, essaya d'évaluer la capacité intérieure. Ses calculs donnèrent 265 m^3, ce qui était manifestement faux puisque le coffre ne mesurait que 45 cms sur 45.

La porte de l'armoire était fermée. L'inventeur n'insista pas pour le moment et continua ses vaines investigations. Il y avait encore d'autres gadgets énigmatiques. L'engin s'achevait par une roue de dix centimètres de diamètre au rebord cannelé.

— « Mais qu'est-ce que ça peut bien fabriquer ! Eh, Narcisse ! »

— « Je ne m'appelle pas Narcisse, » répliqua le robot sur un ton désapprobateur.

— « C'est déjà assez pénible de te regarder. S'il fallait en plus que je me rappelle ton nom... D'ailleurs, les machines ne devraient pas avoir de nom. Allez... viens ici ! »

— « Eh bien quoi ? »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Une machine. Mais elle est loin d'être aussi jolie que moi. »

— « J'espère qu'elle est plus utile. Qu'est-ce qu'elle fait ? »

— « Elle mange la terre. »

— « Ah ! c'est donc l'explication du trou dans la cour. »

— « Il n'y a pas de cour, » rectifia le robot qui aimait la propriété des termes.

— « Si. »

— « Une cour n'est pas seulement une cour : c'est aussi la négation de la cour, » rétorqua le robot en se référant confusément à Thomas Wolfe. « C'est la rencontre dans l'espace de la cour et de la non-cour. Une cour est une masse de terre et de poussière finie et illimitée, une réalité déterminée par sa propre négation. »

— « Est-ce que tu sais de quoi tu parles ? » s'enquit Gallegher avec une sincère curiosité.

— « Oui. »

— « Bien. Alors, tâche de tenir la terre en dehors de la conversation. Je veux savoir pourquoi j'ai construit cette machine. »

— « Ce n'est pas une question à me poser à moi qui ai été débranché pendant des jours entiers... je dirai même pendant des semaines. »

— « Oh ! c'est vrai. Je me rappelle. Tu faisais le joli cœur devant la glace et tu m'empêchais de me raser. »

— « Question de probité artistique. Les plans de mon visage fonctionnel ont infiniment plus de cohérence et d'intensité dramatique que les vôtres. »

Gallegher avait toutes les peines du monde à se contenir. « Ecoute-moi, Narcisse... Je cherche à découvrir quelque chose. Est-ce que les plans de ton sacré cerveau fonctionnel sont capables de saisir ça ? »

— « Je ne peux vous aider en aucune façon, » répondit froidement le robot. « Ce matin, vous m'avez rebranché et vous êtes tombé dans un sommeil d'ivrogne. La machine était déjà terminée. Elle n'était pas en marche. J'ai fait le ménage et, quand vous vous êtes réveillé avec votre migraine coutumière, je vous ai gentiment apporté votre bière. »

— « Eh bien, apporte-m'en encore une autre tout aussi gentiment et ferme ton clapet. »

— « Et le policier ? »

— « Diable ! Je l'avais oublié, celui-là ! Euh... je suppose qu'il vaudrait mieux que je le reçoive. »

Narcisse disparut de sa démarche silencieuse et glissante. Gallegher frissonna, alla à la fenêtre et considéra l'invraisemblable excavation. Pourquoi ce trou ? Comment était-il là ? Il se creusa la cervelle mais, naturellement, n'en fut pas plus avancé. Son subconscient connaissait la réponse mais la gardait jalousement pour lui. Une chose était sûre, en tout cas : il n'aurait pas fabriqué cet engin sans une raison valable.

Mais était-ce aussi sûr que cela ? Le subconscient de Gallegher possédait une logique très spéciale. Une logique biscornue. A l'origine, il avait conçu un super-Narcisse comme ouvre-boîtes spécialisé pour la bière en conserve.

Le robot introduisit un jeune homme puissamment musclé portant un sémillant uniforme.

— « Mr. Gallegher ? » s'informa-t-il.

— « Oui. »

— « Mr. Galloway Gallegher ? »

— « La réponse est toujours oui. Que puis-je faire pour vous ? »

— « Accepter cette assignation, » répondit le policier en tendant un pli à son interlocuteur.

Le jargon labyrinthique du document laissa Gallegher pantois.

— « Qui est ce Dell Hopper ? » fit-il. « Je n'ai jamais entendu parler de lui. »

— « Ce n'est pas mon affaire. Je suis chargé de vous remettre cette assignation. Mon rôle se borne à ça. »

Sur ce, le policier s'en fut.

Gallegher examina le papier avec attention mais cela ne lui apprit pas grand-chose. Enfin, faute de mieux, il vidéophona à un avoué, prit contact avec les archives juridiques et trouva le nom de l'avocat de Hopper, un certain Trench, conseiller d'affaires de son état. Il avait tout un régiment de secrétaires pour répondre au vidéophone mais, à force de menaces, de blasphèmes et de supplications, Gallegher réussit à parler directement au grand homme en personne.

C'était un petit bonhomme grisâtre, maigre et desséché dont le visage s'ornait d'une étroite moustache.

— « Mr. Gallegher ? Je vous écoute. » Sa voix grinçait comme une lime.

— « Dites-moi... je viens de recevoir une assignation. »

— « Ah ! elle vous a été délivrée ? C'est parfait. »

— « Parfait... Qu'entendez-vous par là ? Je n'ai pas la moindre idée de ce que signifie cette histoire. »

— « Vraiment ? » s'exclama Trench non sans scepticisme. « Je pourrai peut-être vous rafraîchir la mémoire. Mon client, qui est de bonne composition, ne vous poursuit ni pour diffamations, ni pour tentative de coups et blessures, ni pour voies de fait. Il veut seulement être remboursé — ou recevoir la contrepartie — de la somme qu'il vous a remise. »

Gallegher ferma les yeux et frissonna. « Ah ! oui ? Je... euh... je l'ai diffamé ? »

Trench consulta un dossier ventru. « Vous l'avez traité de cancrelat aux pieds palmés, de Néanderthal à l'odeur fétide et de cornichon qui se néglige. Vous lui avez aussi donné des coups de pied. »

— « Quand ? » demanda Gallegher dans un souffle.

— « Il y a trois jours. »

— « Vous avez également parlé d'argent ? »

— « Mille crédits qu'il vous a versés en acompte. »

— « En acompte de quoi ? »

— « D'une commande que vous avez acceptée. Je ne suis pas au courant des détails exacts. Toujours est-il que non seulement le contrat n'a pas été honoré mais que, en outre, vous avez refusé de rembourser. »

— « Oh !... A propos, qui est ce Hopper ? »

— « Dell Hopper, organisateur de spectacles et impresario, société anonyme des Entreprises Hopper. Mais je ne doute pas que vous ne sachiez tout cela, Mr. Gallegher. Nous nous verrons au tribunal. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser... je dois plaider tout à l'heure et j'ai bon espoir que notre adversaire sera condamné à une lourde peine de prison. »

— « Qu'est-ce qu'il a fait ? » demanda faiblement Gallegher.

— « Ce n'est qu'une banale affaire de coups et blessures. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Son visage disparut du vidécran. Gallegher se prit la tête à deux mains et réclama une bière d'une voix tonitruante.

Tout en suçotant la plastibulle autoréfrigérée, il se dirigea vers son bureau et examina songeusement le courrier. Rien. Pas le moindre indice.

Mille crédits... Il ne se rappelait absolument pas être en possession de cette somme. Mais peut-être en trouverait-il trace dans son livre de comptes.

Il ne se trompait pas. Quelques semaines auparavant, il avait noté :

Reçu de D.H. à/v sur cmde .... Cs 1 000
Reçu de J.W. à/v sur cmde .... Cs 1 500
Reçu de Gras-Double à/v sur cmde .... Cs 800

3 300 crédits ! Et les relevés de la banque étaient muets sur cette somme. Ils indiquaient seulement un retrait de sept cents crédits. Et un solde débiteur d'une quinzaine de crédits.

Gallegher exhala un gémissement et fouilla à nouveau le bureau. Sous un buvard, il trouva une enveloppe qui avait échappé à son inspection préliminaire. Elle contenait des certificats d'actions — dont des titres privilégiés — relatives à quelque chose qui s'appelait l'Auxiliaire des Inventions. La lettre d'accompagnement accusait réception d'un versement de quatre mille crédits en échange duquel les titres joints étaient transférés à Mr. Galloway Gallegher selon ses ordres...

Gallegher jura et avala une lampée de bière, l'esprit en pleine déroute. Cette fois, les ennuis étaient là ! En triple exemplaire. D.H. — Dell Hopper — lui avait donné de l'argent pour faire une chose ou une autre. Quelqu'un dont les initiales étaient J.W. lui avait donné quinze cents crédits dans un but similaire. Et Gras-Double, ce pingre, lui avait seulement versé un acompte de huit cents crédits.

Pourquoi ?

Seul son subconscient démentiel le savait. Son alter ego débrouillard avait négocié les contrats avec dextérité, touché l'argent, vidé le compte personnel de Gallegher — lessivé, plus exactement — et acheté des titres de l'Auxiliaire des Inventions. Bravo !

Gallegher eut à nouveau recours au vidéophone. Il appela son agent de change.

— « Arnie ? »

— « Bonjour, Gallegher, » fit Arnie en levant les yeux sur l'écran dominant son bureau. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Moi. Je suis au bout du rouleau. Dites-moi, est-ce que j'ai acheté des actions récemment ? »

— « Bien sûr. De l'A.I. L'Auxiliaire des Inventions. »

— « Eh bien, je veux les revendre. J'ai besoin d'oseille. Et vite. »

— « Attendez un instant. » Arnie appuya sur toute une série de boutons. Gallegher savait que le tableau des cours s'allumait sur le mur qui faisait face au courtier.

— « Alors ? »

— « Rien à faire. C'est la dégringolade. On les propose à quatre et il n'y a pas preneurs. »

— « A combien les ai-je achetées ? »

— « A vingt. »

Gallegher émit une plainte de loup blessé. « A vingt ! Et vous m'avez laissé faire ça ? »

— « J'ai essayé de vous en dissuader, » répondit Arnie avec lassitude. « Je vous ai dit que la cote était en train de s'effondrer. A cause de retards sur un contrat de travaux publics ou je ne sais trop quoi. Mais vous prétendiez avoir des tuyaux confidentiels. Que vouliez-vous que je fasse ? »

— « M'assommer ! Enfin, il est trop tard, maintenant. Est-ce que j'ai d'autres actions ? »

— « Une centaine de parts des Mines Martiennes. »

— « Quel est le cours ? »

— « Vous pourriez réaliser tout le paquet pour vingt-cinq crédits. »

Gallegher raccrocha.

Pourquoi, au nom de tous les saints et de tous les diables, avait-il acheté ces actions de l'A.I. ?

Qu'avait-il promis à Dell Hopper, des Entreprises Hopper, S.A. ?

Qui était J.W. (quinze cents crédits) et qui était Gras-Double (huit cents crédits) ?

Pourquoi y avait-il un trou dans la cour ?

Comment et pourquoi son subconscient avait-il fabriqué cette sacrée machine ?

Il enclencha l'annuaire automatique, tourna le cadran jusqu'à ce qu'il eût localisé les Entreprises Hopper et composa le numéro.

— « Je voudrais parler à Mr. Hopper. »

— « De la part de qui ? »

— « Galloway Gallegher. »

— « Prenez contact avec notre avocat, Me Trench. »

— « C'est fait. Ecoutez... »

— « Mr. Hopper est occupé. »

— « Dites-lui que j'ai ce qu'il m'a demandé, » lança rageusement Gallegher.

Et cela marcha : Hopper apparut sur le vidécran. C'était une espèce de mouflon à la crinière grise, aux yeux intolérants et charbonneux, au nez en bec d'aigle. Pointant le menton en direction de l'écran, il se mit à hurler :

— « Gallegher, pour un peu, je vous... » Il changea brusquement de ton : « Vous avez appelé Trench, hein ? Je pensais bien que ça suffirait pour que vous mettiez les pouces. Vous savez que je peux vous faire jeter en prison, n'est-ce pas ? »

— « Euh... peut-être... »

— « Peut-être ? Rien du tout ! Vous figurez-vous que je me dérange personnellement pour rendre visite à tous les inventeurs farfelus que j'emploie ? Si l'on ne m'avait pas dit et redit que vous étiez le meilleur dans votre spécialité, il y a longtemps que j'aurais entamé les poursuites ! »

— « C'est que, voyez-vous, » commença timidement Gallegher, « j'ai été malade... »

— « A d'autres ! Vous étiez saoul comme toute la Pologne, oui ! Je ne paie pas les gens pour qu'ils boivent, moi ! Avez-vous oublié que ces mille crédits n'étaient qu'un à-valoir et que vous en aviez encore neuf mille à toucher ? »

— « Euh... c'est-à-dire que je... non. Neuf mille, vous dites ? »

— « Plus une bonification au cas où vous iriez vite. Vous avez de la chance d'avoir encore droit à la prime. Cela ne fait que quinze jours. Mais félicitez-vous d'avoir terminé la chose. J'ai déjà des options sur deux usines et mes agents sillonnent tout le pays pour repérer des sites valables. Est-ce que cela marchera sur les petits postes individuels, Gallegher ? C'est là-dessus que nous misons pour avoir des bénéfices réguliers, et non sur les spectacles pour grand public. »

Gallegher avala sa salive. « Euh... »

— « Vous l'avez chez vous ? J'arrive tout de suite. »

— « Attendez ! Il vaudrait mieux que vous me laissiez le temps d'ajouter quelques dernières petites touches... »

— « Tout ce qui m'intéresse, c'est l'idée. Si c'est satisfaisant, le reste sera simple. Je vais dire à Trench d'arrêter les poursuites. A tout de suite. »

Le visage de Hopper s'effaça.

— « De la bière ! » hurla Gallegher. « Et un rasoir, » ajouta-t-il à l'entrée de Narcisse. « Je veux me trancher la gorge. »

— « Pourquoi ? » s'informa le robot.

— « Pour te distraire, voyons ! Elle vient, cette bière ? »

Narcisse lui tendit une plastibulle. « Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si agité. Vous feriez mieux de vous plonger dans l'extase que vous apporterait la contemplation de ma beauté. »

— « J'aime mieux le rasoir, » fit l'inventeur, lugubre. « Beaucoup mieux ! Trois clients — dont deux que je ne me rappelle pas — m'ont commandé quelque chose que je ne me rappelle pas davantage. Ha ! Ha ! »

Narcisse médita un instant et suggéra :

— « Essayez l'induction. Cette machine... »

— « Eh bien quoi, cette machine ? »

— « En général, quand vous recevez une commande, vous vous enivrez à tel point que votre subconscient prend les choses en main et fait le travail. Ensuite, vous vous dégrisez. C'est apparemment ce qui s'est produit cette fois-ci. Vous avez bien construit une machine, n'est-ce pas ? »

— « Oui ! Mais pour lequel de mes clients ? Je ne sais même pas ce qu'elle fabrique. »

— « Vous pourriez peut-être essayer de le découvrir. »

— « Mais bien sûr ! Je suis stupide, ce matin ! »

— « Vous êtes toujours stupide. Et très laid par-dessus le marché. Plus je contemple ma parfaite beauté et plus j'ai pitié des humains. »

— « Oh ! tais-toi donc, » grinça Gallegher. Discuter avec un robot était totalement inutile.

Il s'approcha de la mystérieuse machine et l'étudia une fois de plus. Nulle étincelle ne jaillit dans son cerveau.

Il y avait un commutateur. Il le fit jouer. Et la machine se mit à chanter *St. James Infirmary.*

...to see my sweetie there.
She was lying on a marble sla-a-ab...

— « C'est clair, » s'écria Gallegher, dépité. « Quelqu'un m'a demandé d'inventer le phonographe. »

— « Attendez. Regardez par la fenêtre. »

— « La fenêtre ? Naturellement, la fenêtre. Qu'est-ce qu'elle a, cette fenêtre ? Qu'est-ce qu'elle... »

Penché sur le rebord, Gallegher poussa une exclamation étranglée. Soudain, il eut l'impression d'avoir les jambes en coton ; ses

genoux se dérobaient sous lui. Il aurait pourtant dû s'attendre à quelque chose comme ça.

Les tubes qui sortaient de la machine étaient télescopiques. Ils s'étaient allongés pour atteindre pas loin de dix mètres et étaient en train d'écrire des ronds capricieux au fond de la fosse comme des suçoirs d'aspirateur. Et si vite que leur forme paraissait brouillée. Gallegher avait le sentiment d'avoir sous les yeux une tête de Méduse atteinte de la danse de Saint Guy et qui aurait transmis sa maladie à ses serpents capillaires.

— « Regardez comme ils s'activent, » fit songeusement Narcisse. « Je suis sûr que c'est ça qui a fait le trou. Ils mangent la terre. »

— « Oui, » murmura l'inventeur en s'éloignant de la fenêtre. « Je voudrais bien savoir pourquoi. La terre... hmmmm. C'est la matière première... » Il jeta un coup d'œil à la machine qui se lamentait :

...can search the wide world over
And never find another sweet man like me.

« Il y a des contacts électriques, » reprit Gallegher d'une voix rêveuse. « La terre arrive dans l'ex-corbeille à papiers. Et ensuite ? Bombardement électronique ? Les protons, les neutrons, les positrons... Si seulement je savais ce que ces mots veulent dire, » ajouta-t-il plaintivement. « Si seulement j'avais fait des études supérieures ! »

— « Un positron est... »

— « Je t'en prie ! Mes difficultés sont d'ordre sémantique, c'est tout. Je sais ce qu'est un positron mais je n'arrive pas à l'identifier par son nom. Tout ce que je connais, c'est le sens interne qui, n'importe comment, ne peut pas s'exprimer par des mots. »

— « Le sens externe, lui, peut s'exprimer par des mots, » fit observer Narcisse.

— « Pas en ce qui me concerne. Comme disait Humpty Dumpy, la question est de savoir qui commande. Pour moi, c'est le mot. Les choses m'épouvantent. Je ne saisis pas leur sens externe, voilà tout. »

— « C'est idiot. Le positron a une signification parfaitement claire. »

— « Pour toi. Moi, cela m'évoque une bande de petits garçons avec une queue de poisson et des moustaches vertes. C'est pour ça que je n'arrive jamais à découvrir ce que mon subconscient a fabriqué. Je suis obligé d'utiliser la logique symbolique, et les

symboles... Et puis tais-toi, à la fin ! Il n'y a aucune raison pour que j'aie une discussion sur la sémantique avec toi. »

— « C'est vous qui avez commencé. »

Gallegher toisa le robot et son attention revint à l'énigmatique machine qui continuait à manger de la terre tout en jouant *St. James Infirmary.*

— « Je me demande bien pourquoi elle chante ça. »

— « C'est ce que vous chantez vous-même quand vous êtes ivre, n'est-ce pas ? Dans un bar, de préférence. »

— « Cela ne résoud rien, » répliqua l'inventeur pour couper court, et il poursuivit ses investigations. L'engin fonctionnait rapidement et sans à-coups ; il dégageait une certaine quantité de chaleur. Et il y avait quelque chose qui fumait. Gallegher repéra une valve de lubrification, saisit une burette et y expédia une giclée d'huile. La fumée disparut en même temps que la légère odeur de brûlé.

— « Il n'en sort rien, » murmura Gallegher, déconcerté, après une longue méditation.

— « Et là ? » fit le robot en tendant le bras.

Gallegher examina la roue cannelée qui tournait à toute vitesse. Juste au-dessus d'elle, il y avait un tube cylindrique percé d'une petite ouverture. Mais rien ne sortait non plus de ce trou.

— « Débranche, » ordonna l'inventeur. Narcisse obéit. Le clapet se referma et la roue s'arrêta de tourner tandis que toutes les autres activités de la machine cessaient. La musique se tut. Les tentacules qui passaient par la fenêtre s'immobilisèrent et se rétractèrent, reprenant leurs dimensions de repos.

« Eh bien, il ne semble pas qu'il y ait de produit fini, » conclut Gallegher. « C'est ridicule ! »

— « Vraiment ? »

— « Dame ! Il y a des éléments dans la terre. De l'oxygène, de l'azote... Il y a du granit dans le sous-sol de New York, donc de l'aluminium, du sodium, de la silice... des tas de choses. Aucune transformation, ni physique ni chimique, n'explique ça. »

— « Vous voulez dire que quelque chose devrait sortir de la machine ? »

— « Oui. En un mot comme en cent. Je me sentirais beaucoup plus à l'aise s'il en sortait quelque chose. Même de la gadoue. »

— « Il en sort de la musique, si l'on peut appeler ainsi ces piaillements. »

— « Même en se torturant, mon imagination est incapable

d'admettre cette révoltante idée, » protesta fermement Gallegher. « Je reconnais que mon subconscient est un peu cinglé. Mais il est logique à sa manière, même si sa logique est une logique délirante. Il ne construirait pas une machine pour convertir la terre en musique, à supposer qu'une chose pareille soit du domaine du possible. »

— « Mais elle ne fait rien d'autre ? »

— « Non. Euh... je me demande bien ce que Hopper voulait que j'invente. Il a parlé d'usine et de spectacles. »

— « Il ne va pas tarder à arriver. Vous n'aurez qu'à lui poser la question. »

Gallegher ne se donna pas la peine de répliquer. Il songea à réclamer encore de la bière mais, repoussant cette idée, il se confectionna un mélange spiritueux à l'aide de l'orgue à liqueurs, puis s'assit sur un générateur portant le nom singulier de Monstro. Insatisfait, il se leva pour prendre place sur un autre générateur, plus petit, baptisé Glouglou.

Il estimait que Glouglou était plus confortable.

Le mélange qu'il avait ingurgité avait lubrifié son cerveau embrumé par les vapeurs de l'alcool. Une machine dont ne sortait aucun produit fini. De la terre disparaissant dans le néant. Hmm... La matière ne se volatilise pas comme un lapin dans le chapeau d'un prestidigitateur. Il fallait bien qu'elle aille quelque part. Se transformait-elle en énergie ?

Apparemment pas. La machine ne produisait pas d'énergie. Les fils et les prises démontraient, au contraire, qu'elle avait besoin d'électricité pour fonctionner.

Par conséquent...

Par conséquent quoi ?

Reprenons la question sous un autre angle. Le subconscient de Gallegher (appelons-le Gallegher Bis) avait fabriqué cet appareil pour une raison logique, à savoir trois mille trois cents crédits de bénéfice. Cette somme avait été versée par trois personnes différentes désireuses d'obtenir — peut-être — trois choses différentes.

A laquelle des trois convenait cette machine ?

Posons cela sous forme d'équation. Soient a, b et c les clients. Appelons x la finalité de la machine (pas la machine elle-même, bien sûr : son but). Donc a (ou) b (ou) c égale x.

Pas tout à fait. L'expression a ne représentait pas Dell Hopper

mais symbolisait ce qu'il désirait. Et ce qu'il désirait devait nécessairement et en toute logique être l'objet de la machine.

Ou ce que désirait le mystérieux J.W. Ou le non moins mystérieux Gras-Double.

Gras-Double, lui, était un tantinet moins énigmatique : en ce qui le concernait, Gallegher avait un fil conducteur qui valait ce qu'il valait. Si J.W. était désigné par *b*, Gras-Double serait représenté par *c* plus du saindoux. Appelons *s* le tissu adipeux. Qu'est-ce que ça nous donne ?

Soif.

Gallegher interrompit Narcisse qui prenait des poses devant la glace pour lui redemander de la bière. Il donna des coups de talons sur le flanc de Glouglou, la mine sombre. Une mèche de cheveux lui tombait dans les yeux.

La prison...

Non ! Il y avait sûrement une autre réponse. Les actions de l'A.I., par exemple. Pourquoi Gallegher Bis, ce maudit subconscient, avait-il acheté pour quatre mille crédits de titres alors que les cours s'effondraient ?

Si Gallegher parvenait à le savoir, cela pourrait le mettre sur la piste. Car Gallegher Bis ne faisait rien sans raison. D'ailleurs, qu'est-ce que c'était que ça, l'Auxiliaire des Inventions ?

Gallegher consulta l'annuaire télévisé de Manhattan. Heureusement, le siège de l'A.I. était domicilié dans l'Etat de New York et la société avait ses bureaux en ville. Une pleine page se matérialisa sur l'écran du vidéophone.

L'AUXILIAIRE DES INVENTIONS
NOUS FAISONS TOUT !
RED 5-1400 M

Gallegher avait maintenant le numéro vidéo de la firme. C'était déjà quelque chose. Au moment où il commençait à le composer, le vibreur grésilla et, délaissant son miroir, Narcisse, rageur, alla ouvrir. Quelques instants plus tard, il revenait en compagnie d'une sorte de bison qui n'était autre que Mr. Dell Hopper.

— « Excusez mon retard, » gronda Hopper. « Mon chauffeur a brûlé un feu rouge et un agent nous a arrêtés. Il a bien fallu que je l'engueule comme du poisson avarié. »

— « Le chauffeur ? »

— « Non, l'agent. Alors, où est l'objet ? »

Gallegher s'humecta les lèvres. Gallegher Bis avait-il réellement flanqué un coup de pied à cette montagne de chair ? Mieux valait ne pas s'attarder sur cette pensée.

L'inventeur tendit le bras vers la fenêtre. « Voilà. »

Etait-il tombé juste ? Hopper avait-il commandé une machine à dévorer la terre ?

Le colosse écarquilla les yeux sous l'effet de la surprise, jeta à Gallegher un regard intrigué et s'approcha de l'engin qu'il examina sous toutes les faces. Il se pencha à la fenêtre mais ce qu'il vit ne parut guère l'intéresser car il se retourna vers l'inventeur, l'air perplexe.

— « Vous voulez dire que c'est ça ? Alors, il doit s'agir d'un principe totalement nouveau. Ce qui est bien normal, après tout. »

Paroles qui n'apportaient pas le moindre indice. Gallegher eut un sourire forcé. Hopper se contentait de le regarder.

« Eh bien, » finit-il par dire, « quelles en sont les applications pratiques ? »

Gallegher se jeta à l'eau. « Je vais vous montrer. »

Il traversa le laboratoire et fit basculer l'interrupteur. La machine se mit instantanément à entonner *St. James Infirmary.* Ses tentacules s'étirèrent et commencèrent de dévorer la terre. Le couvercle du clapet du cylindre s'ouvrit. Le volant tourna.

Hopper attendit.

— « Alors ? » laissa-t-il tomber au bout d'un moment.

— « Ça... ça ne vous convient pas ? »

— « Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ? J'ignore même ce que fait cette machine. Il n'y a pas d'écran ? »

— « Bien sûr que si, » répondit Gallegher qui ne savait plus à quoi s'en tenir. « Il est... euh... à l'intérieur du cylindre. »

— « A l'intérieur du... *quoi* ? » Les sourcils broussailleux de Hopper s'abaissèrent sur ses yeux charbonneux. « *A l'intérieur de ce cylindre ?* »

— « C'est ça. »

Hopper paraissait suffoqué. « Mais enfin, bon sang ! A quoi peut-il servir là-dedans ? Et sans rayons X ? »

— « Ah ! parce qu'il faudrait des rayons X ? » murmura Gallegher pris de vertige. « Vous vouliez un écran à rayons X ? »

— « Vous êtes encore saoul ! Ou alors vous êtes fou ! »

— « Une minute... J'ai peut-être commis une erreur... »

— « Une erreur ! »

— « Dites-moi une chose, Mr. Hopper : qu'est-ce que vous m'avez demandé de faire, au juste ? »

Hopper respira trois fois de suite. Profondément. Enfin, il reprit d'une voix lente et glaciale :

— « Je vous ai demandé si vous pouviez imaginer un moyen de projeter des images en relief de façon qu'on puisse les voir sans distorsion sous n'importe quel angle, devant, derrière ou de côté. Vous m'avez répondu oui. Je vous ai versé mille crédits à titre d'acompte. J'ai pris des options auprès de deux usines pour pouvoir démarrer la production sans délai. Mes agents parcourent le pays pour trouver des salles de spectacles conformes. Je suis en train de préparer une campagne de publicité pour vendre les adaptateurs aux propriétaires de téléviseurs... Et maintenant, je vais de ce pas chez mon avocat pour lui dire de vous descendre en flammes, Mr. Gallegher. »

Hopper quitta les lieux avec un reniflement de mépris. Le robot referma doucement la porte, revint dans le laboratoire et, sans que son maître lui eût rien demandé, s'empressa de lui apporter une bière. Mais Gallegher fit un signe de dénégation.

— « Je préfère l'orgue, » gémit-il en se préparant un mélange bien tassé. « Arrête cette satanée machine, Narcisse. Je n'en ai pas la force. »

— « Vous avez déjà découvert quelque chose, » dit le robot sur un ton encourageant. « Vous ne l'avez pas fabriquée pour Hopper. »

— « C'est vrai. Je l'ai construite pour... euh... soit pour J.W., soit pour Gras-Double. Comment savoir qui sont ces gens-là ? »

— « Vous avez besoin de repos. Pourquoi ne pas vous détendre tranquillement en écoutant ma ravissante et mélodieuse voix ? Je vous ferai la lecture. »

— « Elle n'est pas mélodieuse, » rétorqua machinalement Gallegher, la tête ailleurs. « Elle grince comme un vieux gond rouillé. »

— « A vos oreilles, peut-être. Je n'ai pas les mêmes sens. Pour moi, c'est votre voix qui est un coassement de grenouille asthmatique. Vous ne pouvez pas plus me voir comme je me vois que m'entendre comme je m'entends. Cela vaut mieux, d'ailleurs : vous vous pâmeriez d'extase. »

— « Narcisse, j'essaye de réfléchir, » fit patiemment Gallegher. « Aurais-tu l'obligeance de bien vouloir boucler ton piège à mouches métallique ? »

— « Mon nom n'est pas Narcisse. C'est Joe. »

— « Eh bien, je le change. Voyons... je voulais appeler l'A.I. Quel était le numéro ? »

— « RED 5-1400-M. »

— « Merci. »

Gallegher décrocha le vidéophone. La secrétaire qui lui répondit se révéla, malgré son amabilité, incapable de lui apporter beaucoup de renseignements.

L'Auxiliaire des Inventions était une sorte de société de holding qui avait des contacts dans le monde entier. Quand un client voulait quelque chose, les agents de la société se mettaient en rapport avec la personne qu'il fallait... et marché conclu. L'astuce était la suivante : l'A.I. fournissait les capitaux et finançait l'entreprise moyennant un pourcentage sur les bénéfices. Gallegher trouvait cela follement compliqué et restait dans le noir.

— « Et auriez-vous une fiche à mon nom ? Oh !... Enfin, pourriez-vous me dire qui est J.W. ? »

— « J.W. ? Excusez-moi, monsieur, il me faudrait le nom complet. »

— « Je ne le connais pas. Mais c'est important. »

A force de discuter, Gallegher obtint finalement gain de cause. La seule personne employée par l'A.I. dont les initiales étaient J.W. était un certain Jackson Wardell. Il se trouvait actuellement sur Callisto.

— « Depuis combien de temps est-il là-bas ? »

— « Il y est né. Il n'a jamais mis les pieds sur la Terre. Mr. Wardell n'est sûrement pas votre homme. »

Gallegher en convint. Il était inutile de s'informer sur le compte d'un personnage surnommé Gras-Double. L'inventeur soupira et raccrocha.

Bon. Et maintenant ?

La sonnerie stridente du vidéophone retentit et, sur l'écran, se forma l'image d'un homme replet, chauve et poupin qui fronçait les sourcils. A la vue de l'inventeur, il parut soulagé et émit un petit rire gloussant.

— « Ah ! vous voilà, Mr. Gallegher ! Il y a une heure que j'essaye de vous toucher. Le circuit doit être en dérangement. J'espérais avoir de vos nouvelles plus tôt. »

Le cœur de Gallegher rata un battement. Mais bien sûr ! C'était Gras-Double !

Dieu soit loué, la chance commençait à tourner ! Gras-Double... huit cents crédits. En à-valoir. A-valoir sur quoi ? Sur la machine ? Etait-elle la solution du problème de Gras-Double ou de celui de J.W. ? Gallegher fit une courte mais fervente prière pour que Gras-Double fût le client qui lui avait commandé un instrument capable de dévorer la terre et de chanter *St. James Infirmary.*

L'image sauta et se brouilla. Il y eut un léger craquement.

« La ligne fonctionne mal, » se hâta de dire Gras-Double. « Alors, Mr. Gallegher, est-ce que vous avez trouvé une méthode ? »

— « Naturellement. »

S'il pouvait seulement pousser discrètement son interlocuteur à le mettre sur la piste de la commande que celui-ci lui avait passée...

— « C'est merveilleux! L'A.I. me harcèle depuis des jours et des jours. Je les fais patienter mais cela ne peut pas durer éternellement. Cuff me met l'épée dans les reins et je n'arrive pas à tourner ce vieux statut... »

L'écran s'éteignit.

De rage, Gallegher faillit se mordre la langue. Il se dépêcha de couper le circuit et se mit à faire les cent pas, les nerfs à fleur de peau, rongé d'impatience. Dans quelques secondes, le vidéophone resonnerait. Gras-Double allait rappeler. Il ne pouvait en être autrement. Et, cette fois, la première question que poserait Gallegher serait : « Qui êtes-vous ? »

Le temps passait.

L'inventeur gronda et décrocha pour demander à l'opératrice de retrouver l'abonné qui avait appelé.

— « Je regrette, monsieur, mais cet appel provenait d'un poste à cadran et il ne nous est pas possible d'identifier le demandeur dans ce cas. »

Dix minutes plus tard, Gallegher cessa de jurer, s'empara de son chapeau perché sur la tête d'un chien en fer qui, jadis, avait décoré un jardin et se rua sur la porte.

— « Je sors, » lança-t-il au robot. « Garde un œil sur la machine. »

— « Un œil, d'accord. J'aurai besoin de l'autre pour contempler mes ineffables viscères. Pourquoi ne cherchez-vous pas à savoir qui est Cuff ? »

— « Qui ? »

— « Cuff. Gras-Double a fait allusion à quelqu'un de ce nom. Quelqu'un qui lui mettait l'épée dans les reins... »

— « Mais oui ! C'est vrai ! Et qu'est-ce qu'il disait d'autre ? Qu'il n'arrivait pas à tourner autour d'une vieille statue... »

— « Statut avec un t. Cela veut dire une loi ou un règlement. »

— « Je sais ce que veut dire statut, » maugréa Gallegher. « Je ne suis pas tout à fait gâteux. Enfin... pas encore ! Cuff... Je vais encore passer un coup de vidéophone. »

Il y avait six Cuff dans l'annuaire. Gallegher en élimina trois qui n'appartenait pas au sexe masculin et exclut les Entreprises Industrielles Cuff-Linx. Restaient deux Cuff : Max et Frederick. Il commença par ce dernier et entra en communication avec un gringalet aux yeux comme des soucoupes qui n'avait visiblement pas l'âge de voter. Il lui adressa une meurtrière grimace de frustration et raccrocha, laissant le gamin se demander quel dément l'avait appelé, avait grimacé comme un démon et avait coupé sans dire un mot.

Max Cuff était donc certainement le bon. Gallegher s'en convainquit quand le maître d'hôtel de l'intéressé le pria de s'adresser à un bureau du centre de la ville, où la réceptionniste apprit à l'inventeur que Mr. Cuff passait l'après-midi au Club du Progrès Social.

— « Tiens ? Dites-moi, au fait, qui est Mr. Cuff ? »

— « Je vous demande pardon ? »

— « Qu'est-ce qu'il vend ? De quelles affaires s'occupe-t-il, je veux dire. »

— « Mr. Cuff n'est pas dans les affaires, » répondit la réceptionniste sur un ton glacial. « Il est conseiller municipal. »

Voilà qui était intéressant... Gallegher chercha son chapeau, s'aperçut qu'il était sur sa tête et dit au revoir au robot qui ne se donna pas la peine de répondre.

— « Si Gras-Double appelle, demande-lui son nom, » lui ordonna-t-il. « Et surveille cette machine pour le cas où elle subirait une mutation ou quelque chose, on ne sait jamais. »

Dehors soufflait un vent frais d'automne qui dispersait les feuilles sèches arrachées aux frondaisons des arbres bordant les boulevards surélevés. Quelques aérotaxis maraudaient mais ce fut un taxi-sol que Gallegher héla : il tenait à voir où il allait. Quelque chose lui disait que vidéophoner à Max Cuff ne servirait

pas à grand-chose. Il fallait manier l'homme avec adresse, surtout s'il tenait à Gras-Double « l'épée dans les reins ».

— « Où on va, patron ? »

— « Au Club du Progrès Social. Vous savez où c'est ? »

— « Non, mais je vais trouver. » Le chauffeur consulta son télé-annuaire de bord. « C'est dans le bas de la ville. »

— « Parfait. »

Gallegher s'affala sur les coussins, la mine sombre. Pourquoi tous les gens étaient-ils aussi insaisissables ? En général, ses client n'étaient pas des fantômes. Mais Gras-Double demeurait flou et anonyme... rien qu'un visage. Et un visage que l'inventeur n'avait pas reconnu. Quant à savoir qui était J.W., toutes les hypothèses étaient permises. Seul Dell Hopper s'était manifesté — et Gallegher s'en serait fort bien passé. Il sentait l'assignation crisser au fond de sa poche.

— « Boire un coup, voilà ce dont j'ai besoin, » soliloquait-il. « C'est de là que vient tout le mal : je ne suis pas resté saoul. Pas assez longtemps, en tout cas. »

Le taxi s'arrêta bientôt devant une bâtisse noircie d'aspect sinistre qui, jadis, avait été un hôtel particulier tout en briques et en verre. Gallegher mit pied à terre, régla le chauffeur et gravit la rampe. Un petit panneau annonçait le Club du Progrès Social. Comme il n'y avait pas de vibreur, il poussa la porte et entra.

A l'instant même, ses narines se plissèrent comme les naseaux d'un cheval de bataille à l'odeur de la poudre : il y avait des gens en train de boire. Avec l'instinct d'un pigeon voyageur, il alla directement au bar ; le comptoir occupait tout un pan de mur d'une immense salle pleine de chaises, de tables et de consommateurs. Dans un coin, un homme à l'air triste, le crâne surmonté d'un chapeau melon, jouait avec un appareil à sous. Il leva les yeux à l'approche de Gallegher, lui barra le chemin et demanda :

— « Vous cherchez quelqu'un ? »

— « Oui. Max Cuff. On m'a dit qu'il était ici. »

— « Pas pour le moment. Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

— « C'est à propos de Gras-Double, » répondit l'inventeur à tout hasard.

Des yeux froids se rivèrent aux siens. « Qui ça ? »

— « Vous ne le connaissez sûrement pas. Mais Max le connaît. »

— « Et il veut vous voir ? »

— « Parfaitement ! »

— « Eh bien, » fit l'homme sans enthousiasme, « il fait la tournée des boîtes. Vous le trouverez au *Trois Etoiles*. Quand il commence à... »

— « Le *Trois Etoiles* ? Où est-ce que ça perche ? »

— « A l'angle de Broadway et de la 14ᵉ. »

— « Merci. »

Gallegher battit en retraite non sans jeter un regard nostalgique au bar. Mais non... pas maintenant. D'abord les affaires sérieuses.

Le *Trois Etoiles* était un établissement de second ordre aux murs décorés d'images stéréo osées qui frétillaient de façon médiocrement aguichante. Après les avoir examinées attentivement, Gallegher passa les clients en revue. Ils n'étaient pas nombreux. Son attention fut attirée par un corpulent gaillard installé à l'extrémité du bar, en raison du gardénia piqué à son revers et du solitaire qui flamboyait à son doigt.

— « Mr. Cuff ? » murmura Gallegher quand il se fut approché de lui.

— « Lui-même, » convint le gros homme en pivotant lentement sur son tabouret tel Jupiter tournant sur son axe. Un léger mouvement de libration l'animait tandis qu'il considérait Gallegher. « Qui êtes-vous ? »

— « Je m'appelle... »

Cuff cligna de l'œil. « Aucune importance. Faut jamais dire son nom quand on a fait un coup. Alors comme ça, on est en cavale ? »

— « Pardon ? »

— « Moi, je les repère à un kilomètre. Vous... vous... Euh ! » Cuff se pencha et renifla. « Vous, vous avez bu ! »

— « C'est un euphémisme, » répondit tristement Gallegher.

— « Eh bien, je vous en paye un. J'en suis à la lettre D. Daiquiri, quoi ! Tim ! » brailla-t-il. « La même chose pour mon copain. Et que ça saute ! Et puis, occupe-toi du E. »

Gallegher s'installa sur un tabouret et scruta son voisin. L'édile paraissait être un peu éméché.

« Oui, » reprit-il, « boire alphabétiquement, c'est la seule façon. On commence par A — anisette — et on passe à la suite : bénédictine, cointreau, daiquiri... »

— « Et ensuite ? »

— « E, naturellement, » fit Cuff avec une vague surprise. « Eau de vie. Allez... à la bonne vôtre ! »

Ils burent.

— « Je suis venu vous voir à propos de Gras-Double, » commença Gallegher.

— « Qui c'est ? »

— « Gras-Double, » expliqua le savant avec un clin d'œil appuyé. « Vous savez... L'épée dans les reins. Le statut. Vous savez, » répéta-t-il.

— « Oh ! lui ? » Cuff éclata d'un rire homérique. « Gras-Double, vous dites ? Celle-là, elle est bien bonne ! Drôlement bonne ! Gras-Double... ça lui va comme une paire de gants, ce nom. »

— « Mieux que le sien, hein ? » lança finement Gallegher.

— « Et comment ! Gras-Double... »

— « Au fait, son nom, ça s'écrit avec un e ou avec un i ? »

— « Les deux. Alors, Tim, ça vient, ce daiquiri ? Ah ! vous êtes déjà servi ? Eh bien, à la bonne vôtre, mon vieux. »

Gallegher termina son verre. « A propos de Gras-Double... »

— « Ouais ? »

— « Comment vont les choses ? »

— « Je ne réponds jamais aux questions. » Cuff semblait brusquement dégrisé. Il étudia Gallegher d'un œil perçant. « Vous êtes dans le coup ? Je ne vous connais pas. »

— « J'arrive de Pittsburgh. Ils m'ont dit de passer au club à New York. »

— « Ça n'a pas de sens. Bah ! Aucune importance ! Je viens de régler une affaire et je fête ça. Vous avez fini votre verre ? Tim ! De l'eau de vie ! »

Ensuite, ils burent de la liqueur de fenouil pour F, du gin pour G, de l'hydromel pour H, puis du iunahus scandinave pour I. « Et maintenant, un jazzbo, » fit Cuff avec satisfaction. « C'est le seul bistrot de la ville qui sert une boisson commençant par J. Après, il faut que je reparte à partir de A. Je ne connais rien qui commence par K. »

— « Le kummel, » fit distraitement Gallegher.

— « Hein ? Qu'est-ce que c'est ? » Cuff se tourna vers le barman pour hurler : « Tim ! T'as du kummel ? »

— « Non, monsieur le conseiller. On ne fait pas ça. »

— « Eh bien, on trouvera quelqu'un qui en fait. Vous êtes un malin, mon vieux. Venez avec moi. J'ai besoin de vous. »

Gallegher le suivit docilement. Puisque Cuff ne voulait pas parler de Gras-Double, à lui de gagner la confiance de l'édile, et le meilleur moyen d'y parvenir était de boire en sa compagnie. Malheureusement, une ribote alphabétique avec les mixtures fantaisistes que la chose impliquait, ce n'était pas si facile que ça à supporter. Gallegher avait déjà la migraine. Et la soif de Cuff était intarissable.

— « L ? Qu'est-ce qu'il y a avec un L ? »

— « Lacryma-Christi. »

— « Formidable ! »

Ce fut un soulagement que de retrouver un familier Martini. Après la liqueur d'orange, le cerveau de Gallegher commença à se brouiller. Pour le R, il proposa de l'eau de réglisse mais Cuff ne voulut rien savoir.

— « Alors, un rhum. »

— « D'accord ! Va pour le rhum ! Zut... on a oublié le N ! Il va falloir tout recommencer à partir de A. »

Gallegher eut du mal à dissuader son compagnon de repartir à zéro ; il n'y réussit in extremis que grâce à la fascination qu'exerça sur Cuff le nom exotique de ng'ga po qu'il suggéra. Et cela continua : saké, tafia, Ursula cocktail et vodka. Pour W, pas de problème : le whisky s'imposait.

— « X ? »

Les deux hommes se dévisagèrent à travers les fumées alcooliques. Gallegher haussa les épaules et jeta un coup d'œil autour de lui. Comment avaient-ils échoué dans ce club privé élégant et rupin ? Ce n'était pas le Progrès Social, il en était certain. Et puis, flûte...

— « X ? » insista Cuff. « Vous n'allez pas me laisser tomber maintenant, mon vieux. »

— « Xérès. »

— « C'est ça... bravo ! Il n'en reste plus que deux. Y et... qu'est-ce qui vient après Y ? »

— « Gras-Double. Vous vous rappelez ? »

— « Ce vieux Gras-Double Smith ? » Cuff s'esclaffa immodérément. En tout cas, le nom qu'il avait énoncé ressemblait à Smith. « Gras-Double, ça lui va comme un gant. »

— « Quel est son petit nom ? »

— « A qui ? »

— « A Gras-Double. »

— « Jamais entendu parler de lui, » répondit Cuff en pouffant de rire.

Un chasseur s'approcha et lui toucha le bras. « Il y a des messieurs qui vous demandent, monsieur. Ils attendent dehors. »

— « Bien. Je reviens dans une minute, mon vieux. On sait toujours où me trouver... ici, surtout. Ne partez pas. Il reste encore Y et... et l'autre. »

Quand il se fut éclipsé, Gallegher reposa son verre auquel il n'avait pas touché, se leva et se dirigea en titubant un peu vers les toilettes. Une cabine de vidéophone entra dans son champ de vision. Obéissant à une impulsion irraisonnée, il y entra et appela le laboratoire.

La tête de Narcisse se forma sur l'écran.

— « Encore ivre, » fit le robot.

— « Tu l'as dit. Je suis... *hurp !...* rond comme un disque. Et aussi noir. N'empêche que j'ai une piste. »

— « Je vous conseille de vous faire protéger par une escorte de policiers. Plusieurs truands sont venus juste après votre départ. Ils vous cherchaient. »

— « Plusieurs quoi ? Répète. »

— « Trois voyous. Le chef était un homme grand et maigre vêtu d'un costume à carreaux, cheveux blonds, une dent de devant en or. Les autres... »

— « Leur signalement ne m'intéresse pas. Dis-moi seulement ce qui s'est passé. »

— « C'est tout. Ils voulaient vous kidnapper. Ils ont essayé de voler la machine. Je les ai jetés dehors. Je suis joliment costaud pour un robot. »

— « Ont-ils endommagé la machine ? »

— « Vous ne me demandez pas s'ils m'ont endommagé, moi ? » s'exclama plaintivement Narcisse. « Je suis pourtant beaucoup plus important qu'un gadget. Mes blessures ne suscitent pas votre curiosité ? »

— « Non. Tu en as ? »

— « Bien sûr que non. Mais vous auriez pu faire preuve d'un peu d'intérêt. »

— « *Est-ce qu'ils ont endommagé la machine ?* »

— « Je ne les ai pas laissés s'approcher d'elle. Et allez donc au diable ! »

— « Je te rappellerai. Pour l'instant, j'ai besoin d'un café noir. »

Gallegher raccrocha, se leva et sortit de la cabine, les jambes vacillantes. Max Cuff marchait vers lui. Trois hommes le suivaient.

L'un d'eux s'arrêta net, bouche bée.

— « Mince ! » s'exclama-t-il. « C'est le type en question, patron. Gallegher. C'est avec lui que vous avez bu ? »

Gallegher essaya d'accommoder. Sa vision s'éclaircit. L'homme était grand et maigre, il portait un costume à carreaux, il était blond et il avait une dent de devant en or.

— « Assomme-le, » ordonna Cuff. « Vite... avant qu'il crie et que quelqu'un arrive. Tiens, tiens... Gallegher ? Un petit malin, pas vrai ? »

Gallegher vit quelque chose approcher de sa tête. Il tenta de faire un saut en arrière pour réintégrer la cabine vidéophonique comme un escargot se retirant au fond de sa coquille. Mais ses efforts furent vains. Des lumières éblouissantes tourbillonnaient, l'aveuglant.

Il tomba assommé.

Le problème de cette société, songeait Gallegher, était qu'elle souffrait à la fois d'un développement exagéré et d'une calcification de l'exoderme. La civilisation peut se comparer à un parterre de fleurs. Chaque plante représente un élément constitutif de la culture. Croître, c'est progresser. La technologie, jonquille longtemps contrariée, avait été arrosée de concentré de vitamine B1, conséquence des guerres qui l'avaient obligée à croître sous la contrainte de la nécessité. Mais l'univers ne donne totalement satisfaction que si les parties sont égales au tout.

La jonquille abritait sous son ombre un autre végétal qui avait acquis des tendances au parasitisme. Il n'utilisait plus ses racines mais s'enroulait autour de la jonquille, s'élevait le long de sa tige et de ses feuilles. Cette liane qui étranglait son hôte, c'était la religion, la politique, l'économie, la culture, formes périmées qui mettaient trop longtemps à se transformer, dépassées qu'elles étaient par la flamboyante comète de la science qui brillait très haut dans le ciel libéré de l'âge nouveau. Jadis, les écrivains avaient émis l'hypothèse que, dans l'avenir, les structures sociologiques seraient différentes. A l'ère des fusées, des mœurs aussi illogiques que les dilutions de capitaux, la politicaillerie et le gangstérisme n'existeraient plus. Mais les théoriciens avaient manqué de clairvoyance. Dans leur esprit, la fusée serait le véhicule

d'un très lointain futur. Or, quand l'homme s'était posé sur la Lune, les automobiles fonctionnaient encore avec des carburateurs.

Les guerres de la première moitié du XXe siècle avaient imprimé un impétueux élan à la technologie et ce mouvement s'était perpétué. Par malheur, à peu près tout ce qui constituait l'existence avait pour base des choses telles que le salaire horaire et des critères monétaires rigides. En définitive, c'était une époque de chaos, de réorganisation où l'on passait de façon précaire des normes d'autrefois à celles d'aujourd'hui, et le pendule oscillait brutalement d'un extrême à l'autre. Le droit était devenu une discipline d'une telle complexité que les experts, et ils étaient légion, avaient besoin des ordinateurs pour rassembler leurs arguments byzantins qui s'enfonçaient frénétiquement dans les terres inconnues de la logique symbolique, voire dans l'absurde pur et simple. Un meurtrier pouvait être relaxé s'il n'avait pas signé d'aveux. Et même s'il en signait, il existait des moyens de démanteler des preuves légales solides. Le précédent était l'alpha et l'oméga. Dans ce délirant dédale, les administrateurs s'accrochaient à de fermes repères historiques — les précédents juridiques — et ceux-ci étaient souvent retournés contre eux.

Telle était la société. Plus tard, la sociologie rattraperait la technologie. Pour l'heure, on était loin du compte. Jamais dans l'Histoire, l'économie, réduite à un jeu de poker, n'était tombée si bas. Pour sortir de ce bourbier, il fallait des génies. De temps en temps, phénomène de compensation naturelle, des mutations produisaient ces génies. Mais il s'écoulerait beaucoup d'eau sous les ponts avant que l'on aboutisse à un dénouement satisfaisant. A présent, Gallegher réalisait que l'homme qui avait le plus de chances de survivre était celui qui possédait un haut degré d'adaptabilité et un stock de connaissances pratiques extrêmement diversifié, celui dont l'expérience embrassait virtuellement tous les domaines.

Gallegher ouvrit les yeux. Il ne vit pas grand-chose, pour la raison principale — il s'en rendit immédiatement compte — qu'il avait le front posé sur une table. Il se redressa péniblement. Il n'était pas ligoté et se trouvait dans un grenier mal éclairé qui semblait faire office de réserve : le plancher était jonché de rebuts de toute sorte. Une rampe fluorescente brillait vaguement au plafond. Il y avait une porte mais l'homme à la dent en or se tenait devant elle. De l'autre côté de la table, Max Cuff était en train de verser du whisky dans un verre avec des gestes précautionneux.

— « J'en veux, » murmura Gallegher d'une voix sourde.

Cuff le regarda. « Tiens... vous êtes réveillé ? Je suis désolé que Blazer ait cogné si fort. »

— « Bah ! N'importe comment, j'aurais tourné de l'œil. Ces beuveries alphabétiques, c'est vraiment quelque chose ! »

— « Santé ! » Cuff poussa le verre en direction de Gallegher et en remplit un second à son propre usage. « Que voulez-vous ! C'est la vie. Astucieux de votre part de me coller au train. C'était le seul endroit où les gars n'auraient pas eu l'idée de venir vous chercher. »

— « Je suis naturellement intelligent, » répond modestement Gallegher. Le whisky le ravigotait mais ses pensées étaient encore nébuleuses. « Vos... euh... vos associés — j'entends par là ces répugnants truands — avaient essayé de me kidnapper antérieurement, n'est-ce pas ? »

— « Exact. Vous n'étiez pas chez vous. Votre espèce de robot... »

— « Il est de toute beauté. »

— « Ouais. Dites voir... Blazer m'a parlé de la machine que vous avez fabriquée. Je n'aimerais pas du tout que Smith mette la main dessus. »

Smith... Gras-Double. Hmm... Le puzzle se disloquait à nouveau, Gallegher poussa un soupir. Il allait falloir jouer serré..

— « Il ne l'a pas encore vue »

— « Je sais. Nous avons placé sa ligue sur écoute. Un de nos espions a appris qu'il avait dit à l'A.I. qu'il avait mis quelqu'un sur ce travail. Mais sans mentionner le nom de ce quelqu'un. Nous ne pouvions rien faire de plus que de le filer et de nous brancher sur son vidéo jusqu'à ce qu'il prenne contact avec lui. C'est-à-dire avec vous. Voilà comment nous avons surpris votre conversation. Vous avez annoncé à Smith que vous aviez son appareil. »

— « Alors ? »

— « Alors, on a coupé son circuit en vitesse et Blazer est allé chez vous avec les gars. Je vous l'ai dit : je ne voulais pas que Smith conserve le contrat. »

— « Vous ne m'avez jamais parlé de contrat. »

— « Ne faites pas l'imbécile. Smith a raconté aux gens de l'A.I. qu'il vous avait exposé toute l'affaire. »

C'était bien possible. Seulement, quand il l'avait fait, Gallegher était ivre et c'était Gallegher Bis qui avait écouté ses confidences,

enfermant à double tour au fond de lui les informations qui lui étaient données.

— « Et maintenant ? »

Cuff éructa et repoussa son verre d'un geste brusque. « Je vous reverrai plus tard, Gallegher. Je tiens une de ces cuites ! Pas croyable. Je n'arrive pas à aligner deux pensées à la file. Mais... je ne veux pas que Smith mette la main sur cette machine. Votre robot ne nous laisse pas nous approcher d'elle. Vous allez lui vidéophoner et l'expédier quelque part pour que les gars puissent enlever l'instrument. D'accord ? Répondez oui ou non. Si c'est non, je reviendrai. »

— « C'est non, » répondit Gallegher. « Parce que, n'importe comment, vous m'assassineriez pour m'empêcher de construire une autre machine pour Smith. »

Lentement, les paupières de Cuff se fermèrent, masquant son regard. Il resta longtemps immobile comme s'il s'était endormi. Enfin, il rouvrit les yeux, contempla Gallegher d'un air inexpressif et se leva.

— « Eh bien, à plus tard, » fit-il en se frottant le front. Sa voix était quelque peu pâteuse. « Tu le gardes, Blazer. »

L'homme à la dent en or s'avança. « Vous vous sentez bien, patron ? »

— « Ouais. Peux pas penser... » Cuff fit une grimace. « Un bain de vapeur... C'est de ça que j'ai besoin. » Il se dirigea vers la porte en entraînant Blazer. Gallegher vit ses lèvres bouger et put deviner quelques mots : « ... suffisamment saoul... vidéophoner à ce robot... essayer ça. »

Une fois Cuff parti, Blazer vint s'asseoir devant Gallegher et lui tendit la bouteille. « Autant prendre les choses comme elles viennent sans se biler. Buvez encore un coup, vous en avez besoin. »

Astucieux, ces gaillards, se dit l'inventeur. Ils se figurent que si je me poivre, je ferai tout ce qu'ils voudront. Eh bien...

Il y avait un autre argument. Quand Gallegher était totalement imbibé d'alcool, son subconscient prenait la relève. Et Gallegher Bis était un génie scientifique. Fou mais bon. Peut-être serait-il capable d'imaginer un moyen de se tirer de ce guêpier.

— « Bravo, » fit Blazer en voyant le liquide disparaître dans le gosier du prisonnier. « Allez... encore un verre ! Max, c'est pas

le mauvais cheval. Il ira pas vous chercher des crosses. La seule chose, c'est qu'il ne tolère pas qu'on se mette en travers de ses plans. »

— « Quels plans ? »

— « L'affaire Smith, par exemple, » expliqua Blazer.

— « Je vois. » Gallegher avait des fourmillements dans les lèvres. Il n'allait pas tarder à être dans un état d'imprégnation éthylique suffisant pour pouvoir lâcher la bride à son subconscient. Il continua de boire.

Peut-être y mettait-il trop d'acharnement. En général, il opérait de judicieux mélanges. Toujours est-il que, cette fois, les facteurs de l'équation égalaient zéro. Un zéro tout ce qu'il y avait de déprimant. Il vit la surface de la table se rapprocher lentement de son nez, éprouva un choc léger, plutôt agréable, et se mit à ronfler. Blazer se leva et le secoua.

— « M'est avis que la vie c'est assez vain, » murmura Gallegher d'une voix épaisse. « Le levain de la vie, c'est le vin, le vin, le vin. »

— « Maintenant, il veut du vin ! » s'exclama Blazer. « C'est une éponge humaine, ce type ! » Il le secoua derechef mais Gallegher ne réagit pas. Le truand maugréa et le bruit de ses pas s'éloigna en même temps que s'affaiblissaient ses grommellements.

Gallegher entendit la porte se refermer. Il essaya de se rasseoir, glissa au bas de sa chaise, et sa tête heurta douloureusement le pied de la table.

Ce fut plus efficace qu'un verre d'eau froide. Il se dressa sur ses jambes en titubant. En dehors de lui et des autres objets de rebut, la pièce était vide. Il s'approcha de la porte avec un luxe de précautions inhabituel et essaya la poignée. Fermée à clé. Et c'était une porte blindée, en plus.

— « Joli résultat, » gronda-t-il. « Pour une fois que j'ai besoin de mon subconscient, il me fait faux bond. Comment diable vais-je pouvoir m'esquiver ? »

Il n'y avait pas moyen. Pas de fenêtres. Une porte inébranlable. Gallegher s'approcha en tanguant du tas de déchets laissés pour compte. Un vieux divan. Une boîte pleines de rogatons. Des coussins. Des bouts de ferraille.

Il trouva un morceau de fil métallique, un fragment de mica, un tortillon de matière plastique qui avait jadis fait partie d'un mobile et quelques autres résidus. Il assembla le tout. Le résultat fut quelque chose qui ressemblait vaguement à un pistolet, encore

que cela évoquât aussi un fouet à œufs. C'était aussi bizarre qu'une coquecigrue martienne.

Satisfait, Gallegher alla se rasseoir et tenta au prix d'un prodigieux effort de volonté de recouvrer sa sobriété, entreprise qui ne se solda que par un succès mitigé : quand les pas de Blazer retentirent à nouveau, ses esprits étaient encore perdus dans les brumes.

La porte s'ouvrit et Blazer entra. Il jeta un coup d'œil méfiant à Gallegher qui avait dissimulé son gadget sous la table.

— « C'est vous ? Je croyais que c'était Max. »

— « Il va venir, » répondit Blazer. « Comment vous sentez-vous ? »

— « Comateux. Je boirais bien encore un coup. J'ai vidé la bouteille. »

C'était la vérité : il l'avait vidée dans un trou de rat.

Blazer donna un tour de clé et s'approcha de Gallegher qui se leva, perdit l'équilibre et trébucha en avant. Le truand marqua une hésitation et l'inventeur brandit son pistolet-fouet à œufs sous son nez en fermant un œil comme pour viser.

Blazer fit mine de chercher quelque chose — son revolver ou sa matraque — mais l'inquiétant objet que Gallegher braquait sur lui l'inquiétait et il se figea brusquement, se demandant quel danger le menaçait. Encore une seconde, et il allait passer à l'action d'une façon ou d'une autre — peut-être achèverait-il son geste interrompu et sa main se porterait-elle à sa ceinture.

Gallegher n'attendit pas. Le regard de Blazer était rivé sur son gadget. Au mépris de toutes les règles édictées par le marquis de Queensberry, il frappa en dessous de la ceinture. Au moment où le voyou se pliait en deux, l'inventeur, poussant son avantage, se rua sur lui ; lançant ses jambes filiformes en avant avec des ondulations forcenées et tentaculaires de pieuvre, il expédia son adversaire au tapis. Blazer s'entêtait à vouloir se saisir de son arme mais le premier coup à la déloyale qu'il avait reçu l'avait handicapé.

Gallegher était encore trop ivre pour que ses mouvements soient correctement coordonnés. Aussi se rabattit-il sur un compromis : il se jucha en rampant sur le corps de l'homme à terre et lui pilonna le plexus solaire. La tactique s'avéra efficace. Au bout de quelques instants il put arracher la matraque des doigts de Blazer et il l'abattit sur la tempe de ce dernier.

Ce qui mit un point final au corps à corps.

Gallegher se releva. Jetant un bref regard à son gadget, il se demanda ce que Blazer avait cru que ce pouvait être. Peut-être un projecteur dardant le rayon de la mort ? Il sourit faiblement. La clé de la porte était dans la poche de sa victime inconsciente. Il sortit et descendit l'escalier à pas prudents. Jusqu'ici, tout allait bien.

Avoir une réputation d'inventeur génial présentait des avantages. Cela lui avait au moins permis de détourner l'attention de Blazer de ce qui était l'évidence.

Et maintenant ?

C'était un immeuble de trois étages proche de la Battery. Il était vide. Gallegher sortit par une fenêtre du rez-de-chaussée et ne s'arrêta que lorsqu'il fut dans un aérotaxi. Alors, respirant à fond, il abaissa le déflecteur et laissa l'air frais de la nuit caresser son visage trempé de sueur. La lune à son plein voguait dans le ciel noir de l'automne. A travers le plancher transparent du véhicule, il distinguait les brillants rubans des rues et les étincelantes hachures diagonales des voies rapides surélevées.

Smith. Gras-Double Smith. Il était d'une manière ou d'une autre en rapport avec l'A.I...

Pris d'un accès de prudence, Gallegher paya le pilote et se fit arrêter sur une terrasse d'accostage du quartier de White Way. Il y avait des vidéophones. Il entra dans une cabine et appela son laboratoire.

— « Narcisse... »

— « Joe, » rectifia le robot. « Et vous avez encore bu. Quand allez-vous devenir sobre ? »

— « Tais-toi et écoute. Que s'est-il passé ? »

— « Pas grand-chose. »

— « Est-ce que ces bandits sont revenus ? »

— « Non, mais, en revanche, il y a des policiers qui se sont présentés pour vous arrêter. Vous vous rappelez l'assignation qui vous a été remise ? Vous auriez dû être à l'audience à dix-sept heures. »

L'assignation ? Ah ! oui. Dell Hopper... mille crédits...

— « Ils sont encore là ? »

— « Non. Je leur ai dit que vous étiez en fuite. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour qu'ils ne restent pas. Maintenant, vous pouvez rentrer quand vous voudrez — à condition de prendre des précautions raisonnables. »

— « Par exemple ? »

— « Ça, c'est votre problème. Mettez une fausse barbe. Moi, j'ai fait ma part de travail. »

— « Prépare beaucoup de café noir. Il n'y a pas eu de coups de vidéophone ? »

— « Si. Quelqu'un a appelé de Washington. Un officier de la police de l'espace. Il n'a pas donné son nom. »

— « La spatiale ! Allons bon ! Qu'est-ce qu'il voulait ? »

— « Vous, » répondit le robot. « Au revoir. Vous avez interrompu une ravissante chanson que je me chantais. »

— « Prépare le café, » ordonna Gallegher à l'image du robot qui s'effaçait.

Il sortit de la cabine et se perdit dans ses pensées, regardant sans les voir les tours de Manhattan qui se dressaient tout autour de lui, le cernant du clignotement capricieux de leurs fenêtres lumineuses — carrées, ovales, rondes, en forme de croissant ou d'étoile.

Un appel de Washington.

Hopper lançant ses foudres.

Max Cuff et sa bande de gros bras.

Gras-Double Smith.

Gras-Double était encore le moindre mal. Gallegher réintégra la cabine et composa le numéro de l'Auxiliaire des Inventions.

— « Je suis désolée, » répondit la réceptionniste, « mais la maison est fermée à cette heure-ci. »

Gallegher insista : « J'ai besoin d'un renseignement important. Il faut absolument que je prenne contact avec un... »

— « Je suis désolée. »

— « Un monsieur qui s'appelle Smith. Soyez gentille : jetez juste un petit coup d'œil dans vos archives. Sinon, je me tranche la gorge sous vos yeux. » Il fouilla dans ses poches.

— « Si vous voulez bien rappeler demain... »

— « Ce sera trop tard. Regardez, je vous en prie, je vous en superplie. »

— « Je suis désolée. »

— « Attention, jeune fille, » s'écria Gallegher d'une voix grinçante. « Je vous avertis que je suis actionnaire de l'A.I. »

— « Ah !... oh ! Ce n'est pas très régulier, n'est-ce pas, mais... S-m-i-t-h, c'est cela ? Une minute. Quel est le prénom ? »

— « Je ne le connais pas. Donnez-moi tous les Smith. »

La réceptionniste s'absenta et revint au bout d'un instant avec une boîte portant une étiquette identificatrice : SMI.

— « Seigneur ! » fit-elle en feuilletant les fiches. « Des Smith, il doit y en avoir des centaines ! »

— « Le mien est gros. Mais j'imagine que ce détail n'est pas répertorié. »

Les lèvres de la jeune fille se crispèrent. « Pour le canular, vous repasserez ! Bonne nuit ! »

Et elle raccrocha.

Gallegher contempla fixement l'écran vide. Des centaines de Smith. Pas fameux, fameux. Très fâcheux, même.

Une seconde... Il avait acheté des titres de l'A.I. alors que le cours baissait. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il s'attendait à ce que la cote remonte. Mais, d'après Arnie, elle avait continué de dégringoler.

Il y avait peut-être là un indice.

Il appela Arnie chez lui et se montra insistant.

— « Tant pis pour votre rendez-vous. D'ailleurs, ce ne sera pas long. Trouvez seulement la raison de la baisse des actions de l'A.I. Vous n'aurez qu'à me rappeler au labo. Sinon, je vous brise le cou. Et faites vite. Il me faut ce tuyau, compris ? »

L'agent de change promit qu'il ferait de son mieux. Gallegher avala un café dans un bar, prit un taxi et rentra chez lui. Il ferma la porte à double tour. Narcisse faisait des entrechats devant le grand miroir du laboratoire.

— « On ne m'a pas appelé ? »

— « Non. Il ne s'est rien passé. Regardez comme ce pas est gracieux. »

— « Plus tard. Si quelqu'un essaye d'entrer, avertis-moi. Je resterai caché jusqu'au départ de l'intrus. » Les paupières de Gallegher se fermaient toutes seules. « Le café est prêt ? »

— « Noir et fort. Dans la cuisine. »

Mais ce fut vers la salle de bains que l'inventeur porta ses pas. Il se déshabilla, prit une douche froide et une brève irradiation. Se sentant un peu moins cotonneux, il regagna le labo avec une tasse grand format pleine de café bouillant, se jucha sur Glouglou et avala le breuvage fumant.

« Vous ressemblez au Penseur de Rodin, » lui fit observer

Narcisse. « Je vais vous apporter un peignoir. Votre académie dégingandée choque mon sens esthétique. »

Gallegher n'entendit pas. Il enfila le peignoir car son épiderme en sueur était désagréablement froid mais il continuait de siroter son café, les yeux dans le vide.

— « Donne-m'en encore, Narcisse. »

Equation : *a* (ou) *b* (ou) *c* égale *x*. Il avait essayé de trouver la valeur de *a*, de *b* et de *c*. C'était sans doute une mauvaise méthode. Il n'avait pas identifié J.W., Smith était toujours aussi ectoplasmique et Dell Hopper (mille crédits) ne lui avait été d'aucune aide.

Mieux valait peut-être trouver la valeur de *x*. Cette sacrée machine devait avoir un but. Elle dévorait la terre, c'était un point acquis. Mais la matière est indestructible. Elle peut seulement changer de forme.

La boue entrait dans la machine... et rien n'en ressortait.

Rien de visible, tout au moins.

De l'énergie libre ?

Même invisible, l'énergie est décelable à l'aide d'appareils.

Voltmètres, ampèremètres, feuilles d'or...

Gallegher mit la machine en marche. La chanson faisait un bruit dangereux mais personne ne sonna et il ne tarda pas à la couper à nouveau sans avoir rien appris.

Arnie appela : il avait le renseignement demandé.

— « Ça n'a pas été facile. Il a fallu que je tire un certain nombre de ficelles. Mais, maintenant, je sais pourquoi les actions de l'A.I. ont dégringolé. »

— « Loué soit le Seigneur ! Expliquez-moi ça. »

— « L'A.I. agit en quelque sorte comme intermédiaire, vous le savez. L'affaire actuelle porte sur la construction d'un vaste ensemble de bureaux à Manhattan. Seulement, l'entrepreneur n'a pas encore pu commencer les travaux. Le contrat représente énormément d'argent et une campagne de rumeurs a été déclenchée. Elle a ébranlé la position de l'A.I. en bourse. »

— « Continuez. »

— « J'ai glané toutes les informations que j'ai pu. Deux sociétés avaient fait des offres pour obtenir l'adjudication. »

— « Lesquelles ? »

— « Ojax et un type qui s'appelle... »

— « Ce ne serait pas Smith ? »

— « Voilà ! Thaddeus Smeith. S-m-e-i-t-h- : c'est ainsi que ça s'écrit. »

— « S-m-e-i-t-h, » épela à son tour Gallegher après un long silence. « C'est donc pour ça que la fille de l'Auxiliaire n'a pas pu... Hein ? Oh ! rien ! J'aurais dû le deviner. » Quand il avait demandé à Cuff si le nom de Gras-Double s'écrivait avec un e ou un i, le conseiller municipal avait répondu : les deux. Smeith. Ha !

— « C'est Smeith qui a décroché le contrat, » poursuivit Arnie. Il a surenchéri sur Ojax mais celui-ci a des influences politiques. Il s'est acoquiné avec un conseiller municipal qui a déterré un vieux statut pour lier les mains de Smeith. Et Smeith ne peut rien faire. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que le règlement lui interdit de bloquer la circulation dans Manhattan. C'est une histoire de droits aériens. Le client de Smeith — ou, plus exactement, de l'A.I. — a acheté le terrain il y a peu de temps mais les droits aériens afférents ont été cédés à la Stratotransmondiale pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le hangar des stratos est mitoyen du futur chantier et ces engins-là ne sont pas de petits gyros, vous savez. Ils sont obligés de décoller en ligne droite avant de pouvoir prendre leur ressource et leur axe d'envol passe au-dessus de la propriété. Le bail est inattaquable. Pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, la S.T.M. sera autorisée à utiliser l'atmosphère circonscrite à partir de quinze mètres au-dessus de la surface du sol. »

— « Comment Smeith pouvait-il espérer construire un immeuble dans ces conditions ? » fit Gallegher en plissant dubitativement les paupières.

— « Les droits de propriété vont de l'altitude quinze mètres jusqu'au centre de la terre. Vous voyez le topo ? Un édifice de quatre-vingts étages presque entièrement souterrain. Cela a déjà été fait mais il n'y avait pas d'obstruction politique. Si Smeith ne peut pas honorer son contrat, ce sera Ojax qui héritera l'affaire — et le conseiller et lui sont comme les deux doigts de la main. »

— « Ouais... Max Cuff. Je le connais. Mais quel est ce fameux statut auquel vous avez fait allusion ? »

— « C'est un vieux règlement tombé en désuétude mais qui n'a jamais été abrogé. J'ai vérifié : il est tout à fait légal. Vous ne pouvez ni gêner la circulation dans le centre ni entraver les antiques et ferraillants systèmes de transport urbain. »

— « Et alors ? »

— « Si vous faites un trou pour y loger un immeuble souterrain de quatre-vingts étages, cela représente pas mal de déblais. Comment vous en débarrasser sans gêner la circulation ? Je n'ai pas essayé de calculer combien cela fait de tonnes de terre et de rochers à extraire. »

— « Je vois, » murmura Gallegher.

— « Smeith a obtenu le contrat et, maintenant, il est coincé. Impossible de trouver le moyen d'évacuer ses déblais. Bientôt, la main passera à Ojax qui se procurera par des voies détournées le permis nécessaire pour évacuer les détritus. »

— « Comment ça... si Smeith ne le peut pas ? »

— « Rappelez-vous le conseiller municipal. Il y a quelques mois, un certain nombre d'artères du centre ont été barrées pour être réparées. On a dévié la circulation — qui passe, comme par hasard, en plein sur le terrain. Il y a de tels encombrements que les camions de déblais flanqueraient une pagaille noire. Naturellement, ce n'est qu'une mesure provisoire... » (Arnie ricana) « ... qui prendra fin dès que Smeith aura été évincé. Alors, le trafic repassera par la voie habituelle et Ojax aura son permis. »

— « Oh ! » Gallegher se retourna pour considérer la machine. « Il y a peut-être la solution pour... »

Le vibreur de la porte d'entrée grésilla et Narcisse fit un geste interrogatif.

« Arnie, » dit l'inventeur, « il faut que vous me rendiez un service. Je veux que Smeith vienne ici... très vite. »

— « Vous n'avez qu'à lui vidéophoner. »

— « Son vidéo est sous écoute et je n'ose pas l'appeler. Pouvez-vous faire un saut chez lui et le ramener tout de suite ? »

L'agent de change soupira. « Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour toucher sa commission ! Enfin... comptez sur moi. »

Le vidécran redevint opaque. Le vibreur sonnait toujours. Gallegher plissait le front. Enfin, il secoua la tête.

— « Va voir qui c'est, » dit-il au robot. « Je ne pense pas que Cuff ait l'audace... mais il faut en avoir le cœur net. Je me cache dans le placard. »

Il attendit dans le cagibi obscur, tendant l'oreille. Smeith... il avait réglé le problème Smeith. La machine absorbait la terre. C'était la seule façon de se débarrasser des déblais sans courir le risque d'une explosion azoteuse.

Huit cents crédits en compte sur un dispositif ou une méthode

sans danger permettant de faire disparaître les gravats et de creuser un trou assez profond pour y loger un immeuble de bureaux devant être presque totalement enterré en raison de la cession des droits aériens.

Voilà qui était parfait.

Mais où diable allait la terre ainsi arrachée du sol ?

Narcisse ouvrit le placard. « C'est le commandant John Wall, celui qui avait appelé de Washington dans la soirée. Je vous l'ai dit. Vous vous rappelez ? »

— « John Wall ? »

J.W., quinze cents crédits ! Le troisième client !

— « Fais-le entrer, » haleta Gallegher. « Vite ! Il est seul ? »

— « Oui. »

— « Eh bien, dépêche-toi ! »

Quand Narcisse revint, il était accompagné d'un homme aux cheveux gris, puissamment charpenté, qui portait l'uniforme de la police de l'espace. Wall adressa un sourire vague à Gallegher et ses yeux au regard aigu se posèrent sur la machine près de la fenêtre.

— « C'est cela ? » demanda-t-il.

— « Bonsoir, commandant. Je... j'en suis pratiquement sûr mais je voudrais d'abord voir certains détails avec vous. »

Wall fronça les sourcils.

— « Des exigences financières ? L'extorsion de fonds, ça ne marche pas avec l'Etat. A moins que je ne vous aie mal jugé ? Cinquante mille crédits devraient vous suffire pour un moment ! » Son visage s'éclaira. « Vous en avez déjà touché quinze cents et je suis prêt à vous signer un chèque dès que j'aurai assisté à une démonstration satisfaisante. »

Gallagher avala sa salive. « Cinquante mille cr... Non, bien sûr, il ne s'agit pas de ça. Je désire simplement m'assurer que j'ai rempli la totalité des conditions de notre accord, que je n'ai omis aucune spécification. »

Si seulement il pouvait savoir ce que Wall avait demandé ! Si J.W. voulait, lui aussi, une machine dévoreuse de terre...

C'était là un espoir bien ténu et une telle coïncidence frisait l'impossible, mais Gallegher devait savoir à quoi s'en tenir. Il fit signe à l'officier de s'asseoir.

— « Mais, » protesta ce dernier, « si nous discutons du problème dans tous ses détails... »

— « Je tiens à vérifier. Narcisse, apporte quelque chose à boire au commandant. »

— « Merci, non. »

— « Un café peut-être ? »

— « Ah ! ce sera avec plaisir. Bon... Comme je vous le disais, il y a quelques semaines, nous avons besoin d'un dispositif de pilotage pour les astronefs, un système manuel répondant aux exigences que je vous ai exposées en vous définissant les coefficients d'élasticité et de résistance à la traction requise. »

« Oh ! oh ! » fit Gallegher dans son for intérieur.

Wall se pencha en avant, les yeux brillants. « Un astronef, c'est gros et c'est compliqué par la force des choses. Il est indispensable que certaines commandes soient manuelles. Mais ces contrôles ne peuvent pas toujours opérer selon des axes rectilignes. Il faut qu'ils soient capables de faire des angles aigus, de suivre un itinéraire erratique d'un point à un autre. »

— « Eh bien... »

— « Supposons que vous vouliez ouvrir un robinet dans une maison située à deux cents mètres sans quitter votre laboratoire, comment vous y prendriez-vous ? »

— « J'utiliserais de la ficelle. Du fil de fer. Des cordes. »

— « Capables de faire des zigzags, ce que ne peut faire un barreau rigide. Mais permettez-moi de vous répéter ce que je vous ai dit il y a quinze jours. Ce robinet est difficile à manœuvrer. Il est dur. Et, quand un vaisseau est dans l'espace, on doit le tourner souvent. Des centaines de fois par jour. Les fils métalliques les plus solides ne donnent pas satisfaction. L'effort et les tensions sont tels qu'ils se rompent. Quand on coude un câble et quand on le redresse... vous savez ce qui se passe ? »

Gallegher acquiesça.

— « Naturellement. Quand on se livre souvent à ce petit jeu, il claque. »

— « C'est le problème que je vous ai demandé de résoudre. Vous m'avez répondu que c'était possible. Alors, l'avez-vous résolu ? Et de quelle façon ? »

Un contrôle manuel susceptible de tourner à angle droit et de supporter des tractions répétées... Gallegher jeta un coup d'œil à la machine. L'azote... Une idée palpitait tout au fond de sa cervelle mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Le vibreur retentit. « C'est Smeith, » songea l'inventeur. Obéissant à son signe de tête, le robot quitta la pièce. Quand il réapparut, quatre hommes le suivaient. Deux d'entre eux étaient des policiers en tenue. Les autres étaient respectivement Smeith et Dell Hopper.

Un rictus meurtrier étirait les lèvres de celui-ci.

— « Bonsoir, Gallegher. Nous avons attendu. Nous n'avons pas été assez rapides quand ce monsieur... » (coup de menton en direction du commandant Wall) « est entré mais nous avons persévéré, et la chance a fini par nous sourire. »

— « Qu'est-ce que ça veut dire, Mr. Gallegher ? » demanda Smeith, une expression de stupéfaction peinte sur son visage de pleine lune. « Quand j'ai sonné, ces hommes m'ont entouré et... »

— « Ne vous en faites pas. Tout va bien pour vous, en tout cas. Regardez par la fenêtre. »

Smeith obéit. Quand il se retourna, il était épanoui de béatitude.

— « Ce trou... »

— « Eh oui ! Et je n'ai pas évacué la terre. Je vais vous faire tout de suite une démonstration. »

— « Vous le ferez en prison, » jeta Hopper d'une voix acide. « Je vous avais prévenu qu'on ne badine pas avec moi. Je vous ai donné mille crédits pour me fabriquer quelque chose. Vous n'avez rien fait et vous ne m'avez pas rendu mon argent. »

Le commandant Wall, sa tasse à café à la main — il l'avait oubliée — contemplait la scène. L'un des agents s'avança et prit Gallegher par le bras.

— « Une minute, » dit l'officier. Mais Smeith fut plus prompt que lui.

— « Je crois que je dois quelques crédits à Mr. Gallegher, » fit-il en sortant son portefeuille de sa poche. « Je n'ai guère plus de mille crédits sur moi mais vous accepterez bien un chèque pour le solde. Si ces... ces messieurs veulent des espèces, je devrais avoir un millier de crédit. »

Gallegher s'étrangla.

Smeith lui adressa un geste amical. « Vous avez fait ce que je vous avais demandé de faire. Je peux commencer la construction — et les excavations — demain. Sans avoir besoin d'obtenir un permis pour le transport des déblais. »

Hopper retroussa ses lèvres en un ricanement qui découvrait ses dents.

— « Au diable l'argent ! Je vais donner une leçon à cet énergumène ! Mon temps est précieux et il a entièrement bouleversé mon programme. Les options, les reconnaissances sur le terrain... J'ai foncé en partant du postulat qu'il était en mesure de réaliser l'appareil que je lui avais commandé et il se figure qu'il va s'en tirer comme ça ! Eh bien, non, Mr. Gallegher, vous ne vous en tirerez pas comme ça ! Vous n'avez pas donné suite à l'assignation qui vous a été remise ce jour et vous êtes, du coup, passible de poursuites. Vous allez souffrir, faites-moi confiance ! »

— « Mais... mais je me porte garant de Mr. Gallegher, » s'écria Smeith. « Je vous rembourserai... »

— « Non, » laissa tomber Hopper d'une voix tonitruante.

— « C'est sa livre de chair qu'il veut, » soupira Gallegher. « Quel démon, n'est-ce pas ? »

— « Espèce d'imbécile abruti par l'alcool ! Emmenez-le en prison, messieurs les agents. »

— « Ne vous inquiétez pas, Mr. Gallegher, » fit Smeith sur un ton encourageant. « Je vous en ferai sortir en deux temps trois mouvements. Moi aussi, j'ai des influences et je peux tirer quelques ficelles. »

Gallegher ouvrit la bouche toute grande et se mit à respirer avec un bruit rauque comme un asthmatique en regardant Smeith qui recula.

— « Des ficelles, » murmura-t-il. « Des fils de fer... et un... un écran stéréoscopique dont on peut voir l'image sous n'importe quel angle ! Des ficelles, avez-vous dit ! »

— « Messieurs les agents, faites votre devoir, » ordonna Hopper.

Gallegher se débattit pour essayer de s'arracher à l'emprise des policiers.

— « Attendez une minute ! Juste une minute ! J'ai trouvé la réponse... Il ne peut pas y en avoir d'autre ! J'ai exécuté la tâche que vous m'avez confiée, Hopper. Et aussi celle dont vous m'avez chargé, commandant. Lâchez-moi ! »

Hopper émit un ricanement méprisant et tendit le doigt vers la porte. Narcisse s'approcha avec la souplesse d'un chat.

— « Voulez-vous que je leur fracasse le crâne, patron ? » s'enquit-il avec affabilité. « J'aime le sang. C'est une couleur primaire. »

Le commandant Wall posa sa tasse et se leva.

— « Lâchez Mr. Gallegher, » jeta-t-il. Soudain, sa voix était sèche et métallique.

— « Ne lui obéissez pas, » supplia Hopper. « D'abord, qui êtes-vous ? Un capitaine de la spatiale ! »

Les joues de Wall virèrent au rouge sombre. Il sortit son insigne.

— « Commandant Wall de la commission administrative de l'espace. Vous... » (il désigna Narcisse du doigt) « je vous accrédite comme agent du gouvernement à titre temporaire. Si ces agents n'ont pas libéré Mr. Gallegher dans cinq secondes, démolissez-leur le crâne. »

Mais l'intervention du robot ne fut pas nécessaire. La commission de l'espace, c'était du sérieux. Elle était soutenue par les pouvoirs publics et, à côté, les fonctionnaires locaux étaient de la petite bière. Les agents s'empressèrent de lâcher Gallegher et s'efforcèrent de donner l'impression de n'avoir jamais porté la main sur lui.

Hopper semblait être sur le point d'exploser. « De quel droit faites-vous entrave à la justice, commandant ? »

— « Du droit de priorité. Le gouvernement a besoin d'un appareil que Mr. Gallegher a construit à son intention. Il mérite au moins d'être entendu. »

— « En aucune façon ! »

Wall décocha à Hopper un regard glacé. « Si j'ai bien entendu, il a affirmé, il y a un instant, avoir également honoré le contrat que vous avez passé avec lui. »

— « Au moyen de ça ? » Le magnat tendit le bras vers la machine. « Vous trouvez que cet engin ressemble à un écran stéréoscopique ? »

— « Narcisse, passe-moi un générateur à ultra-violets fluorescent, » dit Gallegher.

Et il s'approcha de la machine en faisant des vœux pour que son hypothèse s'avérât juste. Mais elle devait nécessairement l'être. Il n'y avait pas d'autre réponse possible. Quand on extrait l'azote de la terre ou de la roche, quand on en extrait tous les gaz qu'elles contiennent, que reste-t-il ? De la matière inerte.

Gallegher tourna le bouton et la machine se mit à jouer *St. James Infirmary*. Le commandant Wall sursauta et sa mine se fit revêche. Hopper renifla dédaigneusement. Smeith se précipita à la fenêtre et contempla avec extase à la lueur de la lune

les longs tentacules qui tourbillonnaient furieusement au fond du trou et dévoraient la terre.

« La lampe, Narcisse. »

Elle était déjà branchée à l'extrémité d'un prolongateur. Gallegher la promena lentement autour de la machine. Quand elle fut devant la roue cannelée qui se trouvait du côté opposé à la fenêtre, quelque chose apparut.

Une luminescence bleutée émanant de la petite valve s'ouvrant dans le corps du cylindre métallique. Et cette luminescence s'étirait en un fil qui se lovait sur le plancher.

Gallegher coupa le contact. Dès que la machine s'arrêta, la valve se referma et le mystérieux cordon fluorescent cessa de sortir du cylindre. Gallegher souleva le rouleau bleu. Quand il éloigna la lampe, celui-ci s'évanouit — et il réapparut quand il rapprocha l'ampoule.

— « Voilà, commandant. Essayez. »

Wall cilla. « La résistance à la traction est-elle suffisante ? »

— « Amplement. Et il le faut bien : les éléments non organiques et minéraux de la terre, tassés et comprimés pour former un fil ! De la résistance à la traction... et comment ! Mais vous ne pourriez pas y suspendre un poids d'une tonne. »

Wall hocha la tête. « Bien sûr que non. Cela couperait l'acier comme une motte de beurre. Bravo, Mr. Gallegher. Il va falloir que nous fassions des tests... »

— « Allez-y. Il n'y a rien à craindre. Vous pourrez faire faire à ce fil tous les tours et les détours que vous voudrez d'un bout d'un astronef à l'autre : il ne cassera pas. Il est trop mince pour que les tensions que vous lui imprimerez soient inégales. Rien de pareil avec un câble. Une flexibilité qui ne diminue pas la résistance à la traction... il n'y avait qu'une solution pour satisfaire à cette exigence : un fil ultra-mince et ultra-solide. »

Le commandant Wall sourit. Il n'en demandait pas plus. « En attendant les résultats des tests de routine, est-ce que vous avez besoin d'argent, Mr. Gallegher ? Nous vous avancerons n'importe quelle somme dans les limites du raisonnable... disons jusqu'à dix mille crédits. »

Hopper s'avança. « Moi, je ne vous ai pas commandé de fil à couper l'acier, Gallegher. Vous n'avez donc pas honoré notre contrat. »

Sans répondre, l'inventeur se mit en devoir de régler sa lampe. Le fil bleu devint tour à tour jaune, puis rouge.

— « Voici votre écran, gros malin, » dit-il finalement. « Vous voyez ces jolies couleurs ? »

— « Naturellement ! Je ne suis pas aveugle. Mais... »

— « Tout dépend du nombre d'angstroms qu'on utilise. Cela donne des teintes différentes. Regardez. Rouge. Bleu. Encore rouge. Jaune. Et si j'éteins la lampe... »

Le fil que Wall tenait toujours devint invisible.

Il y eut un *clap* quand Hopper referma la bouche. Il se pencha en avant, la tête inclinée de côté.

« Ce fil n'a pas le même indice de réfraction que l'air, » expliqua Gallegher. « Je l'ai fait exprès... c'est volontaire. » Il eut la délicatesse de rougir un peu. (Bah... il pourrait toujours payer un coup à Gallegher Bis plus tard !)

— « Exprès ? »

— « Vous vouliez un écran stéréoscopique que l'on puisse voir sous n'importe quel angle sans aucune distorsion optique. Eh bien, vous l'avez. »

Hopper soufflait comme un phoque. Gallegher lui adressa un regard rayonnant. « Prenez une boîte sans parois, juste une armature de boîte, et tendez ce fil sur chacun des cadres qu'elle forme pour faire un écran à mailles. Même chose à l'intérieur. Vous obtenez de la sorte un cube invisible. Bien. Servez-vous de l'ultraviolet pour projetez l'image de cinéma ou de télévision que vous voulez : vous avez alors des jeux de fluorescence variant selon le nombre d'angstroms qui intervient. En d'autres termes, vous avez une image. Une image en couleurs. Une image en relief puisqu'elle est projetée sur un cube invisible. Et une image que l'on peut regarder sous n'importe quel angle sans distorsion parce qu'elle ne se contente pas de donner l'illusion optique de la vision stéréoscopique : c'est effectivement une image tridimensionnelle. Vous avez saisi ? »

— « Oui, je comprends, » balbutia Hopper. « Vous... Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? »

Gallegher se hâta de détourner la conversation :

— « J'aimerais être protégé par la police, commandant. Un aigrefin du nom de Max Cuff a essayé de mettre la main sur ma machine. Des truands à son service ont tenté de m'enlever cet après-midi et... »

— « Intrusion dans les affaires de l'Etat ? Ouais... Je connais

ce genre de politiciens véreux. Max Cuff vous laissera désormais en paix... Est-ce que je peux utiliser votre vidéophone ? »

A l'idée que Cuff allait se faire taper sur les doigts, Smeith arbora une expression radieuse. Gallegher surprit son regard. La lueur de joie qui pétillait dans ses prunelles rappela à l'inventeur qu'il serait bon d'offrir des rafraîchissements à ses hôtes. Cette fois, le commandant Wall accepta le verre que Narcisse lui présentait. Il raccrocha le vidéo. « Votre laboratoire va être placé sous bonne garde, Mr. Gallegher. Ne vous faites aucun souci. »

Il but, se leva et serra la main de Gallegher. « Il faut que je rédige mon rapport. Bonne chance et tous nos remerciements. Nous vous appellerons demain. »

Sur ces mots, l'officier sortit. Les deux agents l'avaient déjà précédé. Hopper avala son cocktail d'une seule lampée. « Je devrais vous faire mes excuses mais autant en emporte le vent, pas vrai ? »

— « Oui. Vous me devez de l'argent. »

— « Trench vous enverra votre chèque. Et... euh... euh... » Sa voix mourut.

— « Vous voulez quelque chose ? »

— « N... non, rien. » Hopper posa son verre vide. Son teint vira soudain au vert. « Un petit peu d'air frais... *glurp !* »

La porte claqua derrière lui. Gallegher et Smeith échangèrent un regard intrigué.

— « Bizarre, » murmura le premier.

— « Peut-être qu'il a eu une vision céleste, » suggéra Gallegher.

Narcisse fit son entrée avec de nouveaux breuvages et dit :

— « Je constate que Hopper est parti. »

— « Oui. Pourquoi ? »

— « Je savais qu'il s'en irait. Je lui avais composé un cocktail à ma façon. De la dynamite. Il ne m'avait pas regardé une seule fois. Je ne suis pas vaniteux à proprement parler, mais un individu aussi insensible à la beauté méritait une leçon. Maintenant, ne me dérangez plus. Je vais faire un peu de chorégraphie dans la cuisine. Si vous avez soif, vous n'aurez qu'à vous servir de l'orgue à liqueurs. Vous pourrez venir m'admirer si le cœur vous en dit. »

Narcisse quitta le labo en virevoltant, ses viscères de métal tournoyant à plein régime. Gallegher soupira. « C'est toujours la même chose. »

— « Quoi ? »

— « Je ne sais pas. Tout. Par exemple, je reçois trois commandes sans aucun rapport entre elles, je me saoule et je concocte un engin qui résoud à lui seul les trois problèmes. Mon subconscient n'a aucune difficulté. Malheureusement, moi, ça me donne un mal fou... quand je suis dégrisé. »

— « Dans ce cas, pourquoi vous dégriser ? » fit Smeith. Que répondre à cet argument irrésistible ? « Comment fonctionne cet orgue à liqueurs ? »

Gallegher lui fit une démonstration. « Je ne suis pas en train, » lui confia-t-il. « J'ai besoin de dormir pendant une semaine. Ou bien... »

— « Ou bien quoi ? »

— « De boire un verre, si vous voulez le savoir. Il y a encore une chose qui me turlupine. »

— « Quoi donc ? »

— « Je voudrais savoir pourquoi cette machine chante *St. James Infirmary* quand elle travaille. »

— « C'est une jolie chanson. »

— « D'accord, mais mon subconscient fonctionne de façon logique. Une logique de cinglé, je l'admets. Néanmoins... »

— « Eh bien, c'est la réponse. »

Gallegher se détendit. Il commençait à être à nouveau lui-même. Une brume tiède et rose l'enveloppait. Il avait de l'argent en banque. Les policiers étaient repartis. Max Cuff était sans aucun doute en train de faire pénitence pour ses péchés. Un sourd martèlement venant de la cuisine annonçait que Narcisse était en train de danser.

Il était plus de minuit. Soudain, Gallegher s'étrangla avec la boisson qu'il était en train d'ingurgiter et s'écria :

— « Maintenant, je me rappelle ! »

— « *Smouaouf ?* » s'enquit Smeith, surpris.

— « J'ai envie de chanter. »

— « Et alors ? »

— « J'ai envie de chanter *St. James Infirmary.* »

— « Eh bien, allez-y. »

— « Mais pas seul. Quand je suis beurré, j'ai toujours envie de chanter. Toujours... Mais je trouve qu'en duo c'est plus agréable. Seulement, lorsque je travaillais sur cette machine, j'étais seul. »

— « Ah ? »

— « J'ai sûrement fabriqué un système d'enregistrement et de

reproduction sonore, » poursuivit Gallegher, émerveillé par le délirant esprit de ressources de Gallegher Bis et les curieux détours qu'il empruntait. « Dieu du ciel ! Une machine qui fait quatre opérations en même temps ! Elle mange la terre, elle cogite un système de commande manuel pour astronef, elle fabrique un écran de projection stéréoscopique antidistorsion et, en plus elle chante en duo avec moi. Ça a beau paraître étrange, c'est comme ça. »

Smeith médita quelques instants. « Vous êtes un génie. »

— « Je sais bien. C'est évident. Hmm... » Gallegher se leva, mit la machine en marche et revint s'asseoir sur Glouglou. Smeith, fasciné par le spectacle, se pencha à la fenêtre et se perdit dans la contemplation des tentacules scintillants qui dévoraient la terre. La roue cannelée dévidait son invisible fil. Le silence de la nuit était troublé par les accents plus ou moins mélodieux de *St. James Infirmary.*

A la voix lugubre de la machine s'en ajouta une autre, plus caverneuse, une voix de basse qui exhortait passionnément une personne anonyme à parcourir en tous sens ce monde dissolu. Mais tu ne trouveras jamais un autre type aussi gentil que moi...

But you'll never find
Another sweet ma-a-an like me.

Gallegher Bis, lui aussi, chantait.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Gallegher plus.

LOUIS E.

THIRION

Les Tours d'ivoire

Les lecteurs de Fiction *connaissent déjà Louis E. Thirion grâce à la critique de Jacques Chambon parue dans le numéro 184 à propos de* La résidence de Psycartown *(éditions Eric Losfeld). Louis E. Thirion a également publié aux éditions du Fleuve Noir trois romans de science-fiction :* Les Stols, Les naufragés de l'Alkinoos *et* Les Whums se vengent. *Il est connu aussi pour ses pièces radiophoniques diffusées dans la série du « Théâtre de l'Etrange ». L'une d'elles,* Les orgues du vent, *sera prochainement adaptée pour la télévision.*

Passer de Losfeld au Fleuve Noir, c'est là le signe d'un bel éclectisme que la présente apparition dans Fiction *vient aujourd'hui confirmer. Avec son symbolisme un peu ésotérique, cette nouvelle nous a fait penser à un Ballard français (et est-ce une coïncidence si son titre, justement, évoque celui d'une nouvelle célèbre de Ballard :* Les tours de guet, *parue chez Denoël dans le recueil* Cauchemar à quatre dimensions *?). La société future qui nous est dépeinte ici est éclairée, tolérante... Qui ne souhaiterait vivre dans un tel monde ? Mais alors, pourquoi avoir édifié les Tours d'ivoire ?*

P. H.

Les Tours sont constituées de poutrelles taillées dans une matière claire que l'on dit être de l'ivoire fossile. Ces poutrelles sont assemblées par groupes de sept horizontalement et chaque groupe est relié à l'autre par un faisceau de douze sculptures toujours différentes.

Ces sculptures ont cependant un point commun. Elles représentent des êtres asexués sans vocation définie et d'une grande pureté de forme.

Personne ne sait qui a imaginé les Tours. Peut-être sont-elles l'œuvre d'un sculpteur polydimensionnel parvenu à maîtriser les équations de Kardanski sur l'organisation de l'espace. Dans ce cas, l'homme est un prodigieux génie. Des centaines d'équipes software ont tenté de programmer des batteries d'ordinateurs 100 000 sans parvenir jamais à résoudre ce problème... Mais je me laisse sans doute entraîner par mon imagination !

J'ai longuement rêvé devant l'une de ces structures. Peu à peu elle s'est mise à vivre pour moi... d'une vie qui était sans doute la mienne... Elle représente quelque chose d'indéfinissable mais de prodigieusement attirant. Devant elle, le temps cesse de couler... J'oublie...

Pourtant cette Tour ne représente rien d'inédit, ni dans la géométrie ni dans la plastique, et sa matière n'est pas transcendante. J'ai l'impression que, si j'y touchais, je serais déçu. Plusieurs fois, j'ai avancé la main mais je l'ai retirée bien vite. Les moments de bonheur sont trop rares pour risquer de s'en priver d'un simple geste.

D'autres que moi s'arrêtent. Eux aussi paraissent fascinés par les Tours. Ce sont en général des êtres qui me ressemblent... en apparence... Que peut-on savoir des autres ?

Non, je ne sais pas qui sont ces gens qui contemplent longuement les Tours. Je sais seulement ce que je ressens, et l'impression est si forte que j'en oublie presque ce que j'ai été.

PAIX SUR LA TERRE ET HAUTE CIVILISATION

Lorsque j'ai rencontré Ilvène, je venais d'être classé adulte de maturité sexuelle psychique et affective 12 et l'ordinateur, après

analyse complète de mes structures nucléiques et protidiques, venait de codifier mes spécifications :

Masculin 43 % Ambivalent 22 % Féminin 35 %

Il existait sur Terre vingt-deux mille femmes, six mille androgynes hermaphrodites et douze mille garçons susceptibles de former avec moi un couple ou un groupe admissible. Le bureau des affinités m'avait remis ma plaque. Une plaque semblable à quarante mille autres.

Un malencontreux hasard avait voulu qu'Ilvène n'ait pas la même que moi.

Effrayé, je m'étais enfui chez les Soniques. Mon service civique était terminé à cette époque et j'étais libre pour le restant de ma première vie. Mon premier contact avec Ilvène m'avait donné un choc profond. Frisson annonciateur de mort, plaisir trouble insondable, fascinant...

Chez les Soniques, j'avais cherché l'oubli. Six mois passés dans leur temple de Floride, cette vaste bulle nacrée pleine d'odeurs et de musique. L'impact farouche des ondes émises par les canons sonores à dépression me remuait jusqu'à l'extaxe, lorsqu'il me revenait réverbéré à l'infini par les innombrables miroirs d'Edelman, et je restais des jours accroupi, seul au sein de la foule, à me laisser pénétrer jusqu'aux fibres ultimes par la sensation...

Lorsque l'homme eut enfin découvert qu'il ne pouvait atteindre au réel par la science et qu'il se décida à ne lui demander que ce qu'elle pouvait lui donner, c'est-à-dire la découverte de certaines relations à un certain niveau d'organisation de la matière et rien de plus, l'humanité se libéra...

Le fait de n'avoir pas la même plaque qu'Ilvène ne m'interdisait pas de courir ma chance avec elle.

Je quittai le temple de Floride.

Ilvène m'a vu revenir sans surprise. Elle savait... Pourquoi se cacher l'essentiel ?

AVEC ILVENE AU CLUB

Ilvène joue terriblement bien au slump. Elle rit, ses cheveux bleus fous encadrent son visage soyeux. Six ans de recherches

pour trouver cette teinte subtile qui se marie à la perfection avec celle de ses yeux.

Notre amour est une spirale qui s'enroule vers l'infini. Après cinq ans d'expérimentation par la méthode analogique, nous en sommes revenus aux pratiques empiriques du début avec un succès tel qu'il ferait l'admiration des spécialistes... si nous leur demandions de se pencher sur notre cas !

Quelle réussite ! En plus, un programme de vie bien structuré. Après consultation des tables de Carrère sur la sublimation des tendances inconscientes, j'ai choisi le thème de ma vie. Recherche des formes pures de l'art cosmographique en sept dimensions. Quarante années devant moi pour parvenir à définir l'abstraction à la vingtième puissance... Ensuite recyclage, deux ans de service civique et seconde vie.

Ilvène a un parfum fantastique. Douze années de recherches pour découvrir la juste fragrance... Je caresse la base du cou d'Ilvène, je suis ivre...

Je me demande ce que j'ai bien pu imaginer tout à l'heure devant la Tour d'ivoire. La présence d'Ilvène m'emplit d'une joie profonde, sans commune mesure avec les pauvres sensations que m'a apportées la forme. Or, la vie n'est que sensation et recherche de sensation. De l'objet à l'abstraction, la sensation s'affine. Pourtant, Ilvène... c'est tellement mieux.

INTIMITE

Ilvène, seule pour moi, dans un torrent d'effluves... La chambre s'élargit aux limites de l'univers. Dans la bourrasque de passion chaude, la peau d'Ilvène surgit du rêve comme un contact divin. Education de l'esprit, maîtrise du corps, apprentissage des gestes. Rien ne rejoindra jamais la subtile perfection de la courbe qui fuit sous la main légère et la subite contraction des muscles que fouette la morsure.

Dans le flot qui m'emporte, j'oublie même Ilvène... Je ne ressens plus que l'absolu de mon amour et les larmes ruissellent. Ilvène sèche mes joues et, dans un souffle rauque, elle a mordu le trentième plexus... Celui que les sages de l'Inde destinent aux dieux...

Je sombre...

LIBERTE

Nous sommes partis pour le Japon avec une arrière-pensée : celle de nous installer là-bas ; mais le Japon est ennuyeux. Les Japonais jouent médiocrement au slump. Les Japonaises connaissent certes l'existence du trentième plexus, mais Ilvène trouve les Japonais trop grands. Cette race d'hommes a, selon les livres, souffert longtemps d'un complexe d'infériorité dû à sa petite taille. Aussi les Japonais ont-ils de nos jours choisi de vivre très grands. Au début, cela a surpris. Ils se sont taillé un joli succès dans les salons. Mais, bien vite, ils ont été jugés trop voyants. J'estime pour ma part que le gigantisme ne paie pas. Je trouve la peau des Japonaises rêche et leur amour brutal.

Nous quittons le Japon.

Je ne parlerai pas des Amériques sinon pour dire que les expériences de délire onirique et hallucinatoire, tant en vogue ici, ne débouchent sur rien. Les régions explorables par cette méthode sont situées dans le passé ! Le passé est trop connu pour présenter le moindre intérêt.

Quant au voyage vers les univers parallèles, il ne peut être effectué qu'au moment de la troisième vie, après une très sérieuse préparation et sous la conduite des sages du temple d'Hymal.

Je n'en suis pas encore là ! Je dispose d'un corps pour l'utiliser, pas pour voyager sans lui. Sinon, autant aller m'inscrire immédiatement au Bureau des mourants et demander un tour de faveur.

Les Antilles, la Grèce, le pôle Sud. Nous sommes quelques millions à faire le périple. J'en ai assez de revoir sans cesse les mêmes têtes. Nous allons donc inverser notre sens de rotation...

Les Tahitiennes ont la peau mate. L'odeur corporelle qu'elles choisissent leur va bien. Nous sommes restés ici six mois...

J'ai aperçu Ilvène hier. Par Athéna, que cette fille est belle ! Je cours la ville pour la retrouver... Elle jouait au slump avec ennui. Voilà quinze jours qu'elle désire quitter Tahiti mais il paraît que cette vahiné que je traînais derrière moi avait un tel charme qu'elle a jugé le départ immédiat traumatisant pour moi...

Les nuits d'Ilvène sont bleues avec un serpent de lumière qui explose en gerbes de sensations. Après le plaisir, elle rit. Alors, au creux de sa joue gauche, un petit défaut s'anime et vit des moindres mouvements des muscles de son visage... Quinze ans de recherches pour placer ce défaut correctement.

Souvent je me demande qui a créé Ilvène. Personne n'a créé Ilvène. Elle s'est créée seule point par point pour mon plaisir. C'est une réussite sans précédent. La plupart des couples se dissolvent avant d'obtenir une alvéole. En ce qui nous concerne, je suis bien sûr que ce ne sera pas le cas.

L'ALVEOLE

Nous avons obtenu notre alvéole. Je travaille beaucoup. La recherche des formes pures de l'art cosmographique en sept dimensions est une source infinie de spéculation intellectuelle qui débouche sur une conception supérieure de la destinée humaine.

Ilvène travaille à la création d'une musique surphonique en douze dimensions. Notre première œuvre commune sera donc un opéra.

Nous ne voyageons plus guère. A peine sommes-nous allés visiter les satellites de Jupiter qui, contrairement à ce que pensaient nos anciens, n'est pas une planète mais un petit soleil mourant. Les satellites sont habités par des annélides-circulants ; ces animaux de petite taille sont composés d'anneaux lactescents reliés les uns aux autres par des cerceaux croisés. Les annélides passent leur vie à tourner sur eux-mêmes dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Ils se nourrissent du rayonnement infra-T de Jupiter. Il est interdit de les regarder tourner plus d'une heure car, au-delà de ce délai, leur danse possède un pouvoir magique et hypnotique qui n'a pas encore été scientifiquement expliqué. Certaines victimes atteintes, il y a plus de vingt ans, ne sont pas encore revenues à la conscience. C'est amusant... sans plus !

Les nuits d'Ilvène sont une explosion chaude qui engendre la tendresse après la joie. Je ne crois pas qu'aucune étoile du cosmos puisse avoir la chaleur de la peau d'Ilvène quand elle m'aime. Ce soir, je lui ai demandé si elle pouvait envisager une seule minute un bonheur plus grand que le nôtre. Elle m'a répondu qu'elle aimerait avoir un enfant. Cette réponse m'a prodigieusement irrité. Un enfant ne pourrait qu'entrer en compétition avec moi...

J'ai déposé une demande au Bureau des naissances. Ilvène a beaucoup insisté. Je crois qu'elle m'aime moins. Nous n'avons que peu de chances d'obtenir l'accord du Bureau des naissances.

Les autorisations d'enfanter ne sont délivrées qu'au prorata des demandes déposées au Bureau des mourants...

Notre demande a été rejetée. Seuls les couples ayant résisté à deux cycles complets, comportant le service civique et la partie constructive, sont admis à poser leur candidature. Cette mesure a été prise pour éviter, dans toute la mesure du possible, la conception d'enfants instables.

L'instabilité est la plaie de notre époque.

Nous avons repris la composition de notre opéra. Ilvène m'a fait remarquer que nous étions plus de deux millions à composer un opéra. Cette remarque m'a paru ridicule. Il y a quarante millions de peintres, autant de sculpteurs. Les écrivains et les philosophes ne se comptent plus. Les mathématiques étant l'affaire des ordinateurs ainsi que la biologie, la médecine et toutes les sciences, je crois que la conception d'un opéra multidimensionnel reste une entreprise peu ordinaire.

SOLITUDE

Ilvène est retournée au club. Elle passe son temps à jouer au ti-slump. C'est nouveau. Entre-temps, il y a eu le jer-slump, le plot-slump et le tol-slump. On voit bien que la conception de mon opéra m'a absorbé d'une manière peu ordinaire ; je ne vois plus le temps passer et le monde changer autour de moi.

Il y a eu aussi la création des radges que tout le monde porte. Ce sont de gros coquillages animés d'une vie de synthèse qu'il est de bon ton de porter à même la peau, au-dessus du sein droit. A la fin de sa vie, le coquillage tombe de lui-même et laisse une marque en forme de fleur des neiges. Aberrant !

Je ne parviens même plus à me souvenir de ce qu'étaient les nuits d'Ilvène. J'ai abandonné mon opéra. Je ne suis pas le seul. En fait, peu d'œuvres d'art atteignent leur plein développement, et les temples sont pleins de gens qui ont renoncé à les concevoir et même à regarder celles des autres.

Je suis retourné à l'« Or des Plaines ». La dynamique du groupe qui anime ce temple me convient assez bien et j'aime l'odeur de la taïga surtout en cette saison. Je viens de vivre six mois en osmose fermée avec un groupe de six femmes pourpres. Elles cultivent l'art de communiquer sans jamais parler. Très reposant.

RETOUR A L'ALVEOLE

Retrouvé Ilvène. Toujours la même émotion, mais l'impression que cela ne sert à rien...

Depuis que je suis rentré, je consacre une importante partie de mon temps à observer la Tour d'ivoire. La forme me fascine de plus en plus. Je commence à comprendre que je n'avais pas encore découvert la véritable source des sensations. Devant la forme, je vibre, je vis. Mais, à la longue, l'abstraction de ces sensations m'irrite... Peut-être devrais-je entrer pour savoir...

Pour la première fois, j'ai remarqué la porte de la Tour. Il s'agit d'une étroite ouverture conique taillée au creux de la masse. De chaque côté de la porte deux symboles indéchiffrables ont été gravés, tandis que le frontispice s'orne d'un animal fabuleux que j'ose à peine regarder tant il m'attire. Des gens entrent dans la Tour. Ils ont tous le même regard absent. Ils entrent seuls.

Je me suis demandé si la Tour d'ivoire n'était pas le symbole de la mort. Non ! Si cette structure était destinée à remplacer le Bureau des mourants, cela se saurait. Une publicité aurait été faite par voie de presse, campagne d'affiches et tous moyens audiovisuels. Or, rien de tout cela n'a été fait. Le Bureau des mourants fonctionne toujours au même rythme régulier. Ne sont admis à poser leur candidature que les citoyens irrémédiablement touchés par la dégénérescence de leurs cellules polygonales, ce qui est loin d'être mon cas.

J'ai tenté de questionner les gens qui entraient dans la Tour mais personne ne m'a répondu. Tous semblent en proie à une préoccupation intérieure qui mange l'univers externe. En fait, ils sont sans doute en proie aux mêmes fantasmes que moi.

J'ai réagi. Ces Tours d'ivoire que l'on dit désormais fort nombreuses ne sont sans doute qu'un palliatif, un exutoire destiné aux incapables et aux médiocres. Je ne suis classé dans aucune de ces catégories...

J'ai revu Ilvène. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et je crois avoir pleuré de joie. Ilvène pleurait aussi. Les nuits d'Ilvène sont un tourbillon sans fin où les dieux chevauchent les astres. Sa peau frémissante forme à elle seule un univers entier dont la découverte ne s'achève jamais...

Nous avons repris notre vie commune. Mais cela ne sera plus jamais comme avant. Ilvène m'apporte encore beaucoup, mais elle

ne m'apporte plus tout. Je vais de plus en plus fréquemment rôder dans les parages de la Tour d'ivoire. Dans ces moments-là, Ilvène va jouer au slump. Il devient difficile pour moi d'analyser ce qu'a été ce grand moment de bonheur qui nous a charriés comme un torrent. Il me semble avoir formé avec elle un bloc unique mais, en fait, je ne me souviens pas exactement de ce que cela a été. Nous avons cherché à nous situer l'un par rapport à l'autre en oubliant qu'il n'est pas de problème individuel qui n'exige de réponse universelle, et que si l'utopie doit devenir un jour réalité, elle ne peut le faire qu'à partir de l'expression globale.

C'est pour cette raison que la Tour me fascine à ce point. Dans le désordre apparent de ses structures, l'artiste a sans doute introduit le germe de la construction permanente. La Tour vibre et crée l'harmonie. J'ai été bien imprudent en voulant en fournir une description précise. Il est impossible d'en donner une idée en utilisant des mots. A cet instant même, la Tour ne ressemble plus à ce qu'elle a été...

Elle constitue la première antenne capable de capter les vibrations vitales et d'en effectuer la synthèse...

Ilvène, le retour dans l'alvéole, ne représentent que des lendemains prévisibles. Notre opéra n'atteindra jamais le degré de perfection de cette œuvre unique...

Il serait injustifiable de se laisser absorber par ce prodigieux inconnu sans comprendre... Pourtant,

JE VAIS ENTRER

HAYDEN

HOWARD

Au-delà des mots

Encore une histoire engagée en provenance des Etats-Unis... mais on peut se demander dans quel sens. Hayden Howard traite ici, en termes à peine transposés, de la contestation étudiante et des mouvements non-violents à l'ordre du jour aux U.S.A. comme ailleurs. Mais est-il pour *ou* contre *? Plusieurs notations indiquent qu'il en est sympathisant ; à l'inverse sa conclusion,* avec *son constat d'échec et sa dérision implicite, ressemble assez à une condamnation (à moins que la vraie victoire, elle aussi, ne se situe « au-delà des mots »). On peut regretter l'ambiguïté qui donne à cette nouvelle une portée un peu floue. Néanmoins, elle est une suffisante source de réflexion pour mériter d'être lue — et chacun l'interprétera selon ses inclinations et ses préférences. (A nos correspondants, maintenant, de prendre la plume à l'intention du courrier des lecteurs pour nous dire de quel côté penche, selon eux, l'idéologie de Hayden Howard.)*

A. D.

Vos (leurs) voix n'auraient pas dû se servir du mot *meurtre*. Trois d'entre nous sont entrés dans le désert et trois sont revenus. La mort n'est donc qu'un mot.

Vous m'avez (ils m'ont) donné ce pantalon sans ceinture pour que je ne puisse pas me pendre. Est-ce exprès que vous avez laissé cette plume acérée dans ma cellule ? Avec cette plume aiguë de programmateur, je pourrais percer mon œil et injecter l'encre magnétique jusqu'à mon cerveau drogué, puis rester silencieux à jamais.

Et c'est exprès que vous m'avez laissé ce bloc calibré semblable à ceux que l'on nous donnait pour les examens, afin que les ordinateurs puissent lire l'encre magnétique et nous noter. Universités et flics utilisent les mêmes méthodes, je vois.

Vous avez si rapidement cessé de m'interroger. Curieux, la piqûre qu'on m'a faite me cuit davantage maintenant que lorsque vous m'avez ramené. Après neuf mois de silence dans le désert, ma bouche desséchée aurait pu résister indéfiniment à vos interrogatoires.

Ma main droite écrit impulsivement, presque malgré moi. Peut-être aurai-je le temps de déchirer mes mots lorsque j'entendrai vos bottes dans le couloir, si j'y tiens. Car le doigt magnétique de votre ordinateur pourra balayer mes mots griffonnés, ses mémoires trouver des références à mes phrases, sa polarisation induite chercher des inconsistences internes.

Evidemment, je mentirai ! Les mots n'ont pas de sens. Ce qui s'est passé dans le désert est au-delà des mots.

Vous me regardiez comme si j'étais un animal. L'automne dernier, j'aurais été en cours supérieur à la Multiversité. Vos visages professionnels masquaient votre peur de tout ce que je représente dans ce pays. Par ma protestation silencieuse, je m'étais arraché au filet.

Vous êtes prisonniers, vous, du filet de tous les mots que vous avez appris. Depuis vos premiers balbutiements, le filet des mots de notre pays s'est resserré autour de vous jusqu'à ce que vous n'en sentiez même plus la présence. Vous ne savez plus à quels mots il ne faut pas croire.

N'en croyez aucun ! Avant de me séparer des journaux *underground*, j'écrivais avec la grâce prolixe d'un agrégé ès lettres britannique. Miraculeusement, j'ai perdu l'usage des mots. J'ai

essayé d'aller au cœur des choses — il y a neuf mois de cela. Nous avons essayé. Aller au-delà des mots...

Dans un silence parfait, nous nous sommes agenouillés tous les trois sur le sable du désert. Nous avions enterré nos vêtements à l'entrée d'un canyon inexploré. Je me suis relevé, faisant craquer les coutures de mon uniforme mental. Je sentais la lumière, j'absorbais le vent merveilleusement doux ; j'ai respiré profondément et me suis retourné. Le soleil faisait miroiter les falaises de granit orientées au couchant. Le côté du matin était caché dans l'ombre. On entendait le cri d'un oiseau invisible.

Débarrassés des mots, nous exprimions notre liberté par des gestes triomphaux. Mais, malgré notre nudité, je remarquais que chacun de nous était encore attaché au moins à un objet de l'Autorité Electromécanique. Sarah même à deux.

Avec son sourire incertain, George exhiba son allume-drogue chromé. A ma surprise, il boitilla vers notre seul moyen de transport. L'étincelant jeepcopter était l'ultime pot-de-vin offert par son père, mais George n'allait pas demander sa réadmission à la Multiversité. Il ne ferait pas partie de la promotion 1984. George y mit le feu et l'engin vomit une fumée noire et grasse pareille à un signal de détresse.

C'était puissant, pensai-je, à la fois gai et triste. Libéré des mots, merveilleusement incapable d'arrêter George, je suivis leur danse autour de la grosse libellule en feu. Dans un tourbillon de feu et de chaleur contre notre peau nue, cette tentation mécanique d'un pouvoir médiéval explosa, envoyant voler son rotor au loin et s'écroulant sur le sable du désert.

Le soleil couchant glissa sur le dos courbé de Sarah, faisant luire la cicatrice qui lui restait d'un coup de matraque de flic, tandis qu'elle rampait vers les flammes mourantes. Elle ôta de son cou un des produits de la civilisation. Elle jeta son médaillon dans le squelette rougi du jeepcopter. Je savais qu'il contenait la photographie fameuse d'une femme anonyme en flammes sur les marches du Capitole.

Sarah se retourna vers George. A l'écart de cette scène, je regardais le canyon silencieux. La façon dont ce pauvre type nommé George se lia, lui entre tous, avec Sarah vous ferait bouillir la cervelle. Vous pouvez me croire. George étudiait pour devenir ingénieur métallurgiste. Même pas un contestataire au plastic, pen-

sais-je. Dès qu'il comprendrait jusqu'où nous comptions aller, il prendrait ses jambes à son cou.

Un tonnerre secoua le ciel immaculé. Nous échangeâmes des sourires de défi. Traversant l'horizon depuis une base cachée au-delà, la fumée légère d'une autre fusée disparut dans le vide de l'espace. Sarah leva le bras, la main tenant le flacon de verre brillant qui contenait un stock d'une année de pilules. Je soulevai le carton de rations K, de quoi tenir une semaine. Au-delà : notre ultime protestation.

En remontant ensemble le canyon, nous nous éloignions de tous les pièges verbaux de l'humanité. Je sentais que nous marchions vers l'intérieur (il n'y a pas de mots pour cela). Mes jambes absorbaient la chaleur qui irradiait du granit, la caresse passagère d'un arbuste cotonneux, le passage d'une mouche.

Ne rien dire et tout sentir, pensais-je avec une joie sans mots, tandis que le canyon s'ouvrait devant moi dans ce merveilleux silence d'avant l'homme, qui n'était descendu des arbres que pour se mettre à jacasser.

Avançant maladroitement, George lança un caillou à un lézard qui oscilla de la queue et regagna sa crevasse. George sourit à Sarah, quêtant une approbation, et m'ignora. Il boitillait devant moi comme si lui aussi était devenu un guru. Physiquement, il était plus grand que moi, et il avait la chance de boiter à cause d'un genou blessé au football, ce qui le mettait à l'abri du service.

Moi, c'était de ce dernier que je m'éloignais, et si j'avais choisi des rations K pour nous faciliter la transition, c'était par ironie. Lundi, lorsque mon avis d'expulsion de la Multiversité mettrait fin à mon sursis, les guerriers chauves du conseil de révision se demanderaient où j'avais bien pu disparaître. Et moi, avec une ironie silencieuse, je serais en train de manger des rations K comme nos « petits gars » de tous les âges qui défendent ardemment notre *way of life* dans des pays de plus en plus lointains et inconnus. Je me demandai si nos cosmonautes enfouis sur la Lune dans leur cratère d'un milliard de dollars en mangeaient aussi.

Dans notre précieux canyon désert, Sarah nous précédait en dansant, arborant toujours au soleil ses fidèles pilules (où aurait-elle pu les mettre ?). Son ombre tourbillonnante mit en fuite des lézards surpris, qui abandonnaient l'ombre de leur buisson nourricier. Elle dansait, et ils rampaient au soleil vers leurs crevasses. Un gros lézard sauta d'un cactus, tenant encore une fleur rouge

dans sa mâchoire de saurien. J'espérais que la viande de lézard crue ferait fuir l'ami George.

Là où de l'eau verte suintait sur les parois du canyon, nous levions nos têtes pour boire comme des oiseaux. Sous l'immense ciel bleu, notre canyon s'incurvait entre des parois abruptes et disparaissait à la vue. Je pressai le pas, impatient de voir ce qui se cachait derrière le Grand Tournant. Le cœur battant comme un fou, j'avais le sentiment que, une fois passé le Grand Tournant, nous ne reviendrions plus jamais en arrière. Nous serions perdus de vue.

Mais George s'assit. Se contorsionnant, pinçant la peau épaisse de son pied, il essayait d'extraire une invisible épine de cactus. J'attendis avec impatience qu'il eût terminé. Mais Sarah s'affala à côté de lui sur le sable et me regarda en souriant, un œil sur le carton de rations K.

Nous avions fait halte juste avant le Grand Tournant. Tandis que les ombres s'allongeaient, nous nous serrâmes plus près, mâchant avec détermination nos rations K. Dans l'obscurité qui agrandissait nos pupilles, un hurlement aigu retentit au-delà du Grand Tournant. George se releva.

Tout contre la paroi de granit, nous nous blottîmes dans l'obscurité, tandis qu'au-delà du Grand Tournant cette voix féroce criait comme un grand chat doté d'un larynx d'airain.

Accroupie entre nous deux, Sarah frissonna involontairement de tout son corps, depuis ses douces hanches jusqu'à ses épaules. Puis, avec son obstination spartiate, elle abolit tout mouvement.

Rien qu'un chat sauvage, aurais-je voulu expliquer. Dénué de mots, j'allais passer mon bras autour d'elle, mais celui de George y était déjà.

Ce canyon était un peu plus sauvage que la colline de la Multiversité, où Sarah et moi étions restés accroupis, entièrement vêtus, sur deux rochers jumeaux, pendant deux semaines, jusqu'à ce que des sympathisants, qui nous avaient apporté des hamburgers et des pizzas, m'emmènent de force à l'hôpital de la Multiversité. Croyez-moi, je ne m'étais pas dégonflé. La pneumonie et se dégonfler, ce n'est pas pareil, quoi que Sarah pût en penser en silence. Sans mots, elle demeura sur son rocher, par le brouillard et les nuits de pluie. Enfermé sous ma tente à oxygène, je fermais les yeux tandis que mes ex-disciples me disaient avec fausseté de ne pas m'en faire pour Sarah. La nuit, elle se faisait couvrir par une

espèce de futur ingénieur que personne n'avait jamais remarqué, nommé George, et ma fièvre montait.

La Multiversité avait fini par reconnaître la menace silencieuse que représentait Sarah pour leur ordre social tout entier. On envoya quatre flics multiversitaires pour l'arracher à son rocher. Quand on ne parle pas, quand on ne répond pas aux flics, ils ont peur qu'on ne soit contre ce qu'il essaient encore de croire, et ils deviennent violents. Ces quatre robots du pouvoir médiéval traînèrent Sarah à l'hôpital de la Multiversité et téléphonèrent à son père. Notre silence parfait les rend plus fous que des émeutes. Ils ne supportent pas que nous leur échappions dans le silence.

Le père de Sarah vint tempêter dans ma chambre d'hôpital, me rendant responsable de tout le Mouvement Silencieux et de toutes les protestations et arrestations de Sarah avant même que je la connaisse. « Qu'avez-vous fait à ma fille ? » Il réussit à me faire exclure de la Multiversité, bien que Sarah n'eût même pas attrapé un rhume. Pendant que j'étais à l'hôpital, durant sa veille silencieuse, elle s'était réchauffée contre un quidam aux cheveux courts, à savoir George. Et moi, qu'en pensais-je ?

Derrière le Grand Tournant, retentit la voix impérieuse du chat sauvage gardant son territoire de chasse. Avec joie, j'entendis George remuer des rochers. Oui, il était plus robuste que moi, mais il perdait son calme. Il cherchait une arme de Pentagone de Néanderthal, incapable de devenir un avec la Nature. J'espérais qu'à l'aube il se dégonflerait et partirait. Dans l'interminable nuit, le chat sauvage continuait de hurler.

Je caressai d'un geste rassurant la jambe de Sarah — elle avait la chair de poule — essayant de lui faire comprendre qu'un chat sauvage n'est pas plus grand que ça. En dessinant sur sa peau avec mon doigt, je laissais son nombril représenter l'œil du chat. Elle repoussa ma main.

Avec sa détermination coutumière, elle dormit pendant que George s'agitait ; il finit quand même par s'endormir avant moi. La nuit s'étirait interminablement. Tout en changeant mille fois de position, j'espérais que George se dégonflerait bientôt.

Dans l'aube frileuse, je les regardai dormir blottis l'un contre l'autre. Je n'aurais pas cru qu'il brûlerait son jeepcopter, cet unique pont avec le monde.

Lorsque j'ouvris une boîte de rations K, George se réveilla avec un appétit féroce. Assis de part et d'autre de Sarah, qui mangeait

dans la boîte de George, nous faisions face au jeune soleil. Je me levai, impatient d'aller au-delà du Grand Tournant. Mais ils paressaient au soleil, prétendant ne pas comprendre ce que je désirais, malgré mes gestes. Ils se souriaient.

George jeta des poignées de poussière sur le corps de Sarah. A mon grand dégoût, elle alla jusqu'à rire à voix haute. Comme un oiseau s'ébrouant, elle se secoua dans les nuages de poussière traversés de rayons de soleil. George ne cessait de la toucher, et mes tempes battaient. Isolé, de plus en plus seul, je m'avançai à pas lents vers le Grand Tournant. A la limite de ma vision, quelque chose s'agitait rythmiquement sur les rochers. Sans voix, je ne pouvais exprimer la rage qui m'étouffait.

Je jetai une autre pierre, et le gros lézard s'éloigna lentement. Toute ma haine était dirigée contre lui, et j'eus un sursaut de surprise lorsque je l'atteignis. Corps obèse gonflé comme un gros pied, il glissa. Avec une joie stupéfiante, je lui écrasai la tête. Sa peau granuleuse éclata et j'arrachai ses entrailles. Je me demandai fiévreusement pourquoi je n'avais jamais rien tué auparavant. Mes doigts devinrent des griffes, détachant des lanières de viande coriace. Mon poing triomphant empli de viande, je revins les surprendre.

Sarah et George étaient affalés sur le sable. Ils me regardèrent avec des yeux qui semblaient somnolents. Je m'accroupis et leur distribuai de petits lambeaux de viande de lézard, un pour Sarah, un pour George, un pour Sarah, un pour... George reniflait les siens. Il regarda Sarah avec une expression maussade. Après avoir touché le sien du bout de la langue, elle me sourit froidement et le mâcha méthodiquement. C'était comme du poulet cru ; je l'avalai et regardai George avec un sourire de défi.

Sarah mangea en me jetant des regards approbateurs et en battant ses paupières salies de poussière. George finit par manger lui aussi — c'était le premier lézard que je tuais, et George devait le manger ! Mais au bout d'une semaine, lorsqu'il eut chapardé le reste de nos rations K et que ses joues se creusèrent, il était prêt à manger n'importe quoi. Nous étions si occupés à pourchasser les lézards que nous n'avions pas le temps de prendre le Grand Tournant. Croyez-moi, ce n'était pas parce que j'avais peur d'un chat sauvage.

George ne valait pas grand-chose à la chasse ; son bras était fort, mais il ne savait pas viser. Parfois, un lézard surpris se trom-

pait de fissure, et nos mains pouvaient l'atteindre. Un lézard désespéré pris dans une fente peu profonde se gonfle tellement qu'il devient presque impossible de l'en arracher.

Les Indiens devaient savoir comment les dégonfler, mais mon bâton pointu ne faisait que les enfoncer davantage. George passa longtemps à fixer une écaille d'obsidienne à un bâton ; je savais qu'il pensait le mot *lance,* avec toutes ses connotations verbales. Il finirait bientôt par réinventer l'arc, le fusil et le napalm. Le croyant endormi, je brisai sa lance. A ma surprise, il rugit comme un animal et me pourchassa dans les éboulis. Des pierres roulèrent, écrasant son gros orteil. Il gémit si bruyamment que je crus un moment qu'il allait se dégonfler et prononcer un mot.

Tandis que son orteil devenait violet, je pensais qu'il allait nous quitter. Mais il se contenta de bouder, attendant qu'on le nourrisse. Dans ma liberté, j'avais parfaitement le droit de manger mes lézards au fur et à mesure que je les tuais, seul du côté du levant. Mais Sarah était si habile et si résolue, et les lézards semblaient si abondants du côté du couchant, qu'elle réussit à nourrir George jusqu'à ce que son ongle fût tombé et qu'il pût se remettre à essayer de chasser.

Du côté du matin, mon domaine, je le regardai arracher maladroitement des pierres du sol, comme un ours grizzly. Il déterrait les bébés lézards, sans songer à ce que nous mangerions l'hiver prochain. Sans mots, il était difficile de lui expliquer. Il était évident qu'il pensait que mon sourire acide lui était destiné personnellement, car ni lui ni elle ne semblaient heureux de me voir. Etendus côte à côte sur leur lit de sable et de feuilles, ils me lançaient des sourires exaspérants. N'ayant pas de mots pour leur répondre, je leur lançai une poignée de poussière. Il me frappa de son pied sain, manquant de me faire tomber de la corniche. Elle s'assit avec un sourire oblique. Je pris son flacon de pilules et le jetai dans le canyon. Dans la nuit, le bruit du verre brisé nous parvint lorsque le flacon éclata contre la paroi.

Sarah émit un long bêlement. George rugit. Je m'enfuis. Ils dégringolèrent à ma poursuite. Caché dans les rochers familiers de mon côté du canyon, je les entendis essayer de récupérer les pilules dans le noir. J'espérais qu'ils tomberaient sur des éclats de verre coupants. Plus tard, j'entendis le piaillement aigu des rats. Peut-être aimaient-ils les pilules ? Auraient-ils moins de portées ?

Dans le soleil du matin, je sentis ma nuque me picoter lorsque, ouvrant les yeux, je vis George sur mon côté du canyon. Poursuivait-il un lézard sur mon territoire ? Rampant jusqu'en haut du talus, je fis rouler un rocher sur lui pour me défendre. Il prit la fuite comme un gros chien que l'on chasse d'un jardin. Après cela, je n'allai plus sur son côté du canyon, où il était le plus fort.

Caché derrière un rocher, il m'arrivait d'épier l'intérieur de leur caverne, lorsque le soleil de l'après-midi l'éclairait. Ils se chauffaient ensemble à leur soleil, plus fort que le mien maintenant que l'hiver approchait. Je savais que Sarah ne se dégonflerait pas.

Sans voix, ils semblaient exister ensemble comme s'ils pouvaient devenir un avec ce canyon silencieux. Ensemble, impossible ! pensais-je. Et George, jamais ! Seuls ceux qui se sont préparés à chercher l'unité dans le silence parfait, ceux qui ont l'inspiration des ermites religieux, ont pu disparaître dans les déserts du monde et devenir un avec le sable, leurs os blanchis...

Il devient fou, pensai-je en regardant George déterrer dangereusement des rocs sur son talus. Luttant pour arracher un petit lézard à cette avalanche immobile, il ne semblait pas craindre d'être enseveli sous le flot de pierres. Comme ceux d'un animal, ses gestes se faisaient plus avides, comme s'il était libéré du passé et de l'avenir dans ce canyon sans mots.

Les vies des animaux sont si courtes, pensais-je en regardant George.

Avec une joie silencieuse, je chassai de plus en plus haut sur ma falaise exposée au levant, pareil à un grand chat. Les mains et les pieds tannés comme du cuir, je rampais sur les rebords de granit. Je sautais sur mes lézards tandis que leurs bouches étaient pleines des fleurs qu'ils dévoraient. Mais parfois, je laissais échapper un lézard qui me plaisait, pour l'attraper encore bien des fois jusqu'à ce que ma faim se réveille et que je devienne un avec lui. Le ventre plein, je digérais au soleil comme un gros chat, perçant d'un regard félin le filet de mon héritage verbal.

Le corps secoué par un rire silencieux, je compris. Ces prophètes bibliques qui étaient *revenus* du désert étaient des *ratés* ! Incapables de maintenir l'unité avec leur silence intérieur, cessant d'être nourris par les corbeaux, dégoûtés des sauterelles et du miel

sauvage, les prophètes étaient revenus du désert, condamnant avec véhémence l'Humanité dont ils n'avaient pas su s'échapper.

Les dégonflards ! Incapables de s'unir au silence, ils étaient revenus bêler au sein des cités bruyantes. J'attendais que George prenne la fuite, qu'il revienne dans le filet de mots qui n'avait cessé de croître autour de lui depuis sa naissance. Vous êtes trop insensibles pour sentir les liens serrés de votre héritage culturel. Toute ma vie durant, je les ai douloureusement ressentis. Me débattant, refusant, je ne comprenais pas ce qui m'enserrait.

Même à la Multiversité, j'étais encore assez stupide pour protester dans le cadre de leur filet de mots. J'étais moins sage que certains gosses de quatre ans qui refusent obstinément d'apprendre à parler. Mais finalement, j'avais vu comment sortir du filet. Et ce trou dans les mailles vous fait peur.

Masquant leur peur par le mépris, les Autorités s'étaient empressées de baptiser mon trou sans mots en le qualifiant de Mouvement Silencieux, comme si leur Madison Avenue de mots pouvait boucher ce petit trou dans leur filet de paroles. Un si petit trou ! Dans le canyon silencieux, je luttais toujours pour parvenir à sortir par ce petit trou.

Sur mon rebord de granit, je frissonnais au sein du complexe tissu de pensées verbales qui se resserrait autour de moi. Malgré ma mutité, je savais que je resterais prisonnier du filet de mots jusqu'à ce que je devienne capable de penser sans mots, de vivre sans pensée verbale, de ne plus être conscient de la pensée, de vivre librement. Comme un animal cherchant la liberté, je rampai de plus en plus près du Grand Tournant. Là où les falaises se rapprochaient et où l'urine du chat sauvage marquait les limites de son territoire de chasse, je m'éloignai à reculons du Grand Tournant. Croyez-moi, ce n'était pas du chat sauvage que j'avais peur.

Rageant, comme emprisonné dans mon petit territoire par les deux dernières mailles du filet, j'épiais Sarah et George de l'autre côté du canyon, avec une rage silencieuse. Vous pouvez me croire, flics au visage de fer avec votre injection qui fait écrire ma main à une vitesse folle, en vérité je n'ai rien tué d'humain. Je n'ai tué qu'un chat sauvage.

Sans mots, ils gambadaient dans leur pâle soleil comme s'ils m'avaient oublié depuis longtemps. Elle construisait un nid dans leur caverne. Parfois, lorsqu'il était parti à la chasse, mon cœur battait et je m'imaginais que j'entrais dans sa caverne.

Un oiseau cria, et sur mon rebord de pierre, je me renfonçai dans ma solitude silencieuse, souhaitant, rêvant que George mourait...

Quelque part, des pierres s'éboulèrent dans un tonnerre d'avalanche, et je m'enfuis. Me croirez-vous ?... De l'autre côté du canyon, dans le soleil de l'après-midi, de ce glissement tumultueux de rochers s'éleva un nuage de poussière en forme de champignon atomique. A travers le tourbillon de poussière emplissant notre canyon, j'entendis un glapissement animal, un cri rauque et aigu que je ne reconnus que lorsque les poils se dressèrent le long de ma colonne vertébrale, et je me rendis compte que c'était un mot, toujours le même. Dans son agonie, George criait le mot le plus important du monde, le mot qui avait lancé la civilisation. Pour moi, c'était un mot terrifiant entre tous.

Coincé entre des mâchoires de rochers écroulés, il hurlait ce mot. A travers l'aveuglante pluie de poussière, son filet verbal suppliant s'enroula autour de moi et je reculai. Sa voix rauque ne cessait de glapir ce mot, de moins en moins fort tandis que je fuyais vers le silence ultime.

Le Grand Tournant était devant moi, menaçant. Je rampai entre les falaises penchées l'une vers l'autre et dépassai le rocher imprégné d'urine par lequel le chat sauvage gardait son territoire. La respiration sifflante, je me glissai dans le canyon resserré. Les falaises ne cessaient de s'incurver, comme si le Grand Tournant n'avait pas de fin. Un vent froid soufflait dans ma barbe broussailleuse.

J'avais le vent dans le dos maintenant, et il m'apportait l'odeur fétide du carnassier. Je me retournai souvent mais ne pus le voir dans l'obscurité. J'avançai plus vite, et toujours les parois du Grand Tournant, de plus en plus rapprochées, s'incurvaient interminablement dans la montagne. Dans l'obscurité presque totale, mes mains touchèrent simultanément les deux falaises opposées. Je trébuchai en avançant dans cette crevasse verticale qui semblait sans fin. Entre les deux mâchoires de pierre, je m'allongeai sur une étroite bande de sable, les yeux levés vers la lointaine bande de ciel étoilé.

Et, contre les étoiles, émergea une petite silhouette ronde avec deux oreilles pointues, la tête du chat sauvage apparaissant au sommet de la falaise. Je me levai dans l'intention de crier avec ma voix dont j'avais oublié l'usage, pour l'avertir que j'étais un

homme et qu'il devait me craindre. Ma voix émit un surprenant glapissement animal. Le chat disparut un moment.

Des mois ? Sombres matinées, brève apparition du soleil à midi, sombres après-midi. Dans le silence. Mes pensées s'éparpillent vers l'absence de mots. L'intérieur devient l'extérieur. Soleil pâlissant sur un lézard rampant. Ma faim est impérieuse. Je croque de petits os. Je suce ma salive sanglante. Je cherche l'intérieur-extérieur dans le silence parfait.

L'odeur d'un intrus dans mon étroit territoire. Ses traces arrondies sur le sable. Son odeur répandue avec défi, là où mon urine marque mon territoire. Je m'accroupis. La nuit, il glapit, et je glapis ma faim. Délirante. Mon essence la plus intime est accroupie et attend la proie. Mon rocher levé. Son cri écrasé. Je déchire avec mes dents la chair fumante du chat sauvage. Je grogne dans mon canyon. Je suis le plus grand carni... carniv... ? Tueur.

Presque libre de mots. Soleil plus chaud. Arbustes verts qui poussent. Boutons printaniers. Saccagé un nid. J'agrandis mon territoire. Vers le soleil de l'été proche.

Soleil éblouissant. Il y en avait une autre. Son nom ? Les saisons passent. Neuf mois ? La chaleur de mes reins m'agite. En quête, je suis le tracé du canyon, je repasse les falaises inclinées. Hautes parois étrangement familières. Le côté du levant a dû être mon territoire il y a longtemps.

La peur est du côté du couchant, où quelque chose de plus gros que moi vivait jadis. Mais je me sens devenu plus grand. Je découvre les dents et rampe plus lentement. Prêt à fuir. Une odeur musquée dans les éboulis. Mes poils se hérissent. Je rampe sur les éboulis immobiles. Immobiles. De longs tibias blancs écrasés sous les pierres. Son crâne de cuir tanné, ses dents blanches. George ?

Tout autour, tant d'os de lézards. Comme si quelque chose était venu le nourrir. Après que les mâchoires de pierre l'eurent emprisonné. Quelque chose lui apportait des lézards, essayait de soulever les rochers. Avec des bâtons qui se brisaient. Et tous ces os de lézards. Tant de lézards. Qu'on lui apportait. Jour après jour. En essayant de le maintenir en vie. Ses empreintes à elle. Disparues. Dans la caverne. Dans son nid. Les rats s'enfuient. Dans le silence. Sarah ? Les rats fuient... quoi ?

Qui ? Je suis le plus gros animal du monde. Avec une grosse pierre. J'écrase son crâne de cuir tanné. Son territoire est à moi.

Ma faim fait rage. Je chasse. Je descends le canyon. Son issue ouvre sur le sable éblouissant. Là où quelque chose commença. Et je recule. Devant un monstre de métal. Tordu et calciné. Moteur rouillé. Rotor à demi enfoui dans le sable. Je l'aurais tué. Mais il est déjà mort.

Dans son squelette de métal. Un nid de branches et de sable. Des empreintes de mains. Plus petites que les miennes. Une odeur qui réveille ma faim. Mes muscles se gonflent. Mon cœur bat. Plus fort que lorsque j'ai tué le chat. Plus fort que dans la colère. Je rampe. A la poursuite de cette odeur.

Je l'entends se sauver dans les buissons. Avec son ventre déformé, je l'aperçois qui fuit. Toute cette viande ! Les branches craquent. Ses cheveux sont pris. Je plonge. Son gros ventre se tourne vers moi. Dans une terreur muette, sa bouche s'ouvre comme celle d'un lézard. Mon ombre l'engloutit. Son ventre gonflé bouge comme d'une vie propre. Ses yeux s'agrandissent. Sa bouche s'ouvre. Muette comme un lézard. J'essaie de me souvenir. Elle a haleté silencieusement le même mot !

Le même mot que George hurlait comme si c'était le plus puissant de tous les mots.

Croyez-moi, flics au visage de fer. Comment aurais-je pu assassiner quelqu'un? Trois d'entre nous sont allés dans le désert, et trois sont revenus.

Je l'ai saisie. Elle haletait. Sans mots, son visage mince était tendu comme pour se souvenir de ce mot. Ses mains transparentes essayaient de protéger son énorme ventre. Tordue par ses contractions, elle haleta le premier mot civilisateur, le plus puissant de tous les mots. D'une étrange petite voix, Sarah haleta : « Au secours... »

Et moi, comme de très loin, j'entendis mon corps grogner. Surpris, riant, ricanant comme un maniaque, je me sentis me retourner comme un gant. Ricanant d'horreur devant mon impuissance, je me débattis dans le filet de son unique mot. Mes mains frénétiques durent l'aider.

Avec sa détermination silencieuse, ses lèvres serrées blanchies sous l'effet de la douleur, Sarah donna naissance à un son pareil à un bêlement bruyant, à un cri de colère.

Je l'aidai à sortir d'elle. Je le tins, remuant, dans mes mains

jointes. « George ? » Je gloussais à haute voix. « George ? » J'avais parlé.

Dégonflards ! Comme des ratés, nous sommes revenus du désert. Le bébé de Sarah criait tel un prophète en colère. Tous trois nous sommes revenus dans votre monde de mots fous.

Et vous, flics au visage de fer, vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir tué le premier George. La mort n'est qu'un mot.

Traduit par Frank Straschitz.

Titre original : Beyond words.

GABRIEL

DEBLANDER

L'oiseau couvert de boue

Inconnu il y a quatre ans, on peut dire que Gabriel Deblander a été révélé par Fiction. *Huit récits dans notre revue ont imposé avec vigueur son talent à l'envergure croissante. Deblander va à contre-courant des modes. Il ne cherche pas à suivre les tendances les plus modernes du fantastique. Au contraire il se retranche délibérément dans une sorte d'univers à la fois démodé et intemporel : une campagne mythique, en même temps lieu de songe et point de ralliement de toutes les traditions du folklore fantastique rural. Cet univers qu'on pourrait penser limité (et dépassé), il en fait éclater les frontières et le peuple d'une foule de sortilèges et de rêveries doucereusement malsaines. Il l'anime en y incarnant des personnages qui ont la force des archétypes, et qui s'affrontent avec une violence digne des légendes primitives. Le tempérament singulier de Deblander se manifeste avec éclat à l'intérieur de ces récits de soufre et de feu, et chaque fois, si l'on s'y laisse prendre, on reste prisonnier d'un envoûtement subtil. Nous sommes heureux de publier aujourd'hui ce nouveau texte, car il coïncide avec la parution en librairie du premier recueil de Deblander :* Le retour des chasseurs *(éditions Robert Laffont). Il y a longtemps qu'il méritait cette consécration. Nous espérons que ce ne sera là qu'une étape dans sa carrière.*

A. D.

La cour était une île. Fermées hermétiquement les portes de la grange et des écuries, la porte charretière, la porte bleue donnant sur le verger. Fermées de la même manière toutes les fenêtres, la niche depuis longtemps inoccupée, et jusqu'au puits sur lequel on avait posé le plateau retourné de quelque tarare et quatre grosses pierres couleur de peau.

— « J'ai fait ce qu'il m'a dit de faire, » disait Hadelin. « Reste le ciel, maintenant... »

Il avait sa voix la plus humble. Il agitait une main, toujours la même, auprès de son haut visage plat.

— « Tais-toi, » disait Marianne.

Il se taisait. Debout devant la même fenêtre — si près l'un de l'autre que, quelquefois, leurs mains se frôlaient — Hadelin et Marianne regardaient la masse compacte des oiseaux rassemblés dans la cour.

Il y avait là comme une fin du monde, une bonne soixantaine de poules déjà vieilles, toutes blanches ou au plumage gris tacheté de noir, de blanc ou de bleu, plus quelques grands coqs à grande crête pour faire bonne mesure, et encore quelques canards bruns dont on savait qu'ils ne pouvaient voler à cause de leur poids.

Les canards s'en prenaient principalement à la niche qu'ils venaient heurter de leurs ailes déployées, de leur bec, d'une patte. Mais la niche était de bois et de briques dures. Sous le choc ils titubaient, se renversaient. Leur inquiétude et leur colère éclatait alors en de longs cris rauques que se renvoyaient les hauts murs tout proches.

Les coqs et les poules se tenaient ailleurs. Presque immobiles. Avec juste un piaulement un peu trouble, un gémissement qui leur mettait la tête un peu de biais et entrouvrait les plumes du cou.

A intervalles presque réguliers, un bruit léger — tel l'éclatement d'un fruit trop mûr — faisait dans l'air un remous. Suivait un très court silence... La fine brume qui stagnait à quelques pieds du sol se soulevait alors, et avec elle l'oiseau touché.

— « Cette fois, Marianne, tu ne viendras pas me dire qu'il a encore toute sa raison. »

— « Moi, tu sais... »

— « Il est fou, je te le dis ! Malade du front... On ferait mieux de ficeler nos valises et de s'en aller. »

— « Pour aller où, mon pauvre Hadelin ? »

L'arbre, c'était le fusil qu'il tenait là-haut juste au-dessus d'eux, à sa fenêtre en forme d'œil — lui, Causa le borgne — et le fruit un minuscule cylindre de plomb. Une fois l'oiseau allongé et abandonné des autres — de ceux-là qui, à chaque coup, se reculaient dans un grand mouvement horrifié — sa tête s'ouvrait, et un beau sang rouge se répandait sur la terre battue et toute noire, dessinant un nouvel oiseau.

— « Trois cents œufs par an, des poules comme jamais on n'en a eues. Si ça continue, il va nous les tuer toutes. Sans compter les coqs... Bon Dieu, et pour quoi faire ? »

— « Tais-toi, Hadelin ! »

Dans cette espèce de grande mansarde qu'il ne quittait pour ainsi dire jamais et qui était son véritable domaine — bien plus encore que la Baudre-Ferme et ses animaux, le verger, trente hectares d'une plaine inégale et caillouteuse tout autour — Causa le borgne fait un pas, puis un deuxième. Et ensuite d'autres gestes que lui commande cette étrange et sinistre besogne. Ces grosses galoches doublées, été comme hiver, de lapin blanc ; ses jambes maigres et cagneuses...

Dans la pièce où se tenaient Hadelin et Marianne, une lampe tremblait au bout de son fil.

— « Je n'aurais peut-être pas dû lui obéir. J'aurais peut-être dû lui dire « non » tout court, et ne pas me laisser... »

Marianne s'agitait. Il fallait qu'il se taise encore et range ses mains. Avec elle auprès de lui, toute blanche dans son cache-poussière grisâtre. Le déclic de l'arme que l'on recharge, le grincement de la fenêtre repoussée... Pour mieux épauler. A midi, l'horloge sonna. Causa eut comme un grand soupir, un raclement de gorge. Hadelin et Marianne l'entendirent s'écarter de la fenêtre et aller accrocher à sa place le fusil.

A la fin, une porte s'ouvrit, tirant du plancher un bruit frêle, et la voix tomba dans l'escalier. Comme elle tombait chaque jour, à cette heure-là.

— « Marianne, montez si vous n'êtes pas morte ! »

Voix inégale, chair et os. Morte, je voudrais qu'elle le soit, pense Hadelin en se retournant. Marianne est déjà au milieu de la pièce, face à la table. Sur un plateau de bois jaune, elle pose un pain découpé, le beurre sur son assiette de brune faïence, une autre assiette portant de courtes saucisses sèches, puis le poivre, la biè-

re, le couteau, le verre à pied. Causa mangera d'abord les saucisses, une à chaque main, puis le pain qui tasse et adoucit. Dans le verre à pied, il mettra la bière et, par-dessus, le poivre.

— « Marianne ! »

— « Qu'est-ce que tu veux ? »

Ils se regardent comme au premier jour. Elle, lourde de joues et d'épaules, à un pas de l'escalier. Lui, s'avançant lentement, par à-coups.

— « Je ne veux pas que tu ailles plus loin, » dit-il d'une traite. « Tu es ma femme, non ? »

Elle avait mis un pied sur la première marche. Elle tenait le plateau d'une main tandis que, de l'autre, elle lissait hâtivement ses cheveux qui étaient comme de la bourre.

— « Il paraît, » dit-elle d'une voix neutre. « Ça fera onze ans tout juste dans moins d'un mois, aux Saints Innocents. Qu'est-ce qu'on peut bien dire de plus ? »

Il crut qu'elle allait se mettre à rire, tant ses lèvres se tendaient soudain sur sa bouche aux dents fortes. *Si elle le fait, je la frappe. Aussi sûr que je m'appelle...* Ses doigts tremblèrent au bout de sa main, un rien, un souffle.

— « Ce que je veux dire, » fit-il encore, « c'est que, justement, après ce que nous avons vu aujourd'hui... »

— « Quoi ? »

— « Les poules, les canards, les coqs troués l'un après l'autre, hachés. Tout cela pour... »

— « Pas de danger, Hadelin, qu'on me prenne pour un oiseau. A moins que, depuis ce matin, des plumes me soient poussées sur le dos, sur le ventre, sur les seins... »

— « Marianne ! »

— « Non, mais... Tu me vois battre des ailes sur la charrette à luzerne ? Dans l'avoine ? »

— « Marianne, ne te moque pas. Ne fais pas, non plus, celle qui ne sait pas. C'est un fou. Aujourd'hui, la volaille ; demain, si ça lui chante, les chevaux, les boeufs du pré Mallette. »

— « ... et toi auprès de lui, toujours disposé à faire sans gémir tout ce qu'il te dit de faire ? »

Elle se mit à rire enfin. D'un long rire silencieux. Une ride profonde la marquait au front, et ses dents happaient l'une après

l'autre les lèvres grises. Elle avait son cache-poussière à gros boutons noirs, dessous battait son corps, une jupe à lacets, une blouse, une chemise. Elle n'en finissait pas d'être là, devant lui.

Une porte s'ouvrit enfin qui creusa l'ombre dans l'escalier, et la voix tomba à nouveau :

— « Marianne, qu'est-ce qui vous arrive ? »

Sa gorge s'est vidée au moment où il a passé le seuil de la cuisine pour s'avancer dans la cour. Sensation bizarre. Mais peut-être a-t-il faim, après tout... Midi, c'est aussi l'heure de son repas à lui qu'il prend toujours tout seul tandis que là-haut il y a le pain, le beurre et la bière sur la table, le couteau et le verre, l'assiette aux saucisses. Aujourd'hui il est sorti au lieu de se mettre à manger.

Hadelin a fui. Peut-être bien à quatre pattes... Le lapin sauvage n'a point de mémoire, il la perd en courant. Hadelin va se faire lapin, cul-blanc ; et il va se mettre à courir, lui ausssi. Jusqu'à plus souffle. Jusqu'à la fin des siècles et des siècles. Jusqu'à en crever, vous allez voir ce que vous allez voir. Un pas, puis un deuxième. Comme l'autre, tout à l'heure, derrière son fusil. Avec les mêmes galoches.

La brume s'est étalée au-delà des toits, laissant derrière elle un goût de suie. Un éclat d'argent enjambe les tuiles... On dirait un insecte, un immense faucheux. Il y a les écuries aux briques silencieuses et grises, et, leur faisant face, la grange, le haut mur de clôture du verger. Il y a encore la niche, le puits et sa charge de bois et de pierres blanches. Le soleil se montre tout à coup. Beau soleil d'automne, trop jaune pour être chaud. *Moi, Hadelin...* Il le voit se rapprocher, tourner autour de sa main, s'y enfoncer. L'espace d'un instant il ne sait plus quoi penser ni se dire à lui-même. Ni faire surtout. Marianne n'ira plus là-haut. Il faut que cela change. C'est lui qui, désormais, descendra. Causa le borgne. Si l'envie lui prend de ne point crever de faim.

De tous les oiseaux qu'il avait sortis à l'aube du poulailler ou ramenés à grands gestes des prairies pour les enfermer ensuite dans la cour, il n'en restait plus un seul en vie. Ils étaient là sur la terre battue et noire, et toute rouge de leur sang. Les uns sur les autres, déjetés et déjà froids, attendant que quelqu'un se penche et pose les lèvres sur leurs plaies. Les plaigne. Mais Hadelin passe sans s'arrêter. Marianne, la pute. La peau de bouc. Il a son pas

d'homme seul, raide dans ses vêtements de toile et de velours. Il marche. Il pousse la porte bleue. Il est dans le verger.

Cette oie-là avait déjà une histoire, belle et laide tout à la fois.

Un matin d'hiver de l'année précédente, Hadelin la découvre au bord de la rivière qui passe là-bas, au fin fond du verger. Elle est prise dans la vase. Elle gémit comme une vieille femme, elle se débat. Elle avait, sur le dessus d'une aile, une blessure qui coulait encore. Et une autre à la patte droite. Au total, un air si malheureux...

Hadelin pense qu'on a dû lui faire peur, quelque part, en amont. Dans l'une de ces fermes blanches et bruyantes qui font le pays. Peut-être la pourchassait-on avec des bâtons ? Peut-être lui criait-on qu'on allait la tuer, lui brûler les pattes et le bec ? L'eau de la rivière l'a poussée jusqu'ici.

Hadelin, tout émoustillé, va la montrer à Marianne.

— « De quoi faire une bonne soupe, » dit-il avec son petit rire. « Qu'est-ce que j'en fais ? »

Marianne n'en voulait pas. Même pour la donner — morceau après morceau — au vieux chien Noir qui, à l'époque, vivait encore.

— « Une saleté pareille, » disait-elle, « tu ne voudrais pas... »

La blessure qu'elle avait à la patte droite faisait que son ventre frôlait sans cesse le sol lorsqu'elle marchait. Il lui arrivait même de trébucher et de tomber — par exemple, lorsqu'elle voulait atteindre l'une ou l'autre trémie, à l'heure des repas. Elle tombait et alors quelque coq ou grosse poule qui, en d'autres temps, n'aurait pas osé l'approcher, s'avançait pour lui monter dessus, se servant d'elle comme d'un escabeau. Plus tard, elle se relevait couverte de la boue la plus noire. Et, si le temps s'y prêtait, cette boue se mettait à sécher, lui faisant une sorte de manteau la rendant plus lourde encore. Jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la force de s'en débarrasser, grain après grain.

Hadelin, la voyant ainsi une première fois, se prenait à rire.

Une autre fois, il allait chercher à la pompe un plein seau d'eau et, vidant celui-ci d'un seul coup et du plus haut de son corps, il la déshabillait, comme il disait, en se moquant encore.

Ses blessures achevèrent de se guérir avec le retour du printemps. De celle qu'elle avait à la patte il ne lui resta plus qu'une certaine gêne, bien moins qu'un boitillement.

Avec le printemps aussi, lui vinrent d'étranges manières. Au

lieu d'aller, comme elle en avait pris l'habitude, manger de l'herbe très loin dans le verger, elle restait dans la cour — auprès de la grange ou des écuries — à cacarder longuement. Des journées entières.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? » demandait Hadelin.

— « ...que nous avons là une oie sans jars, au printemps, » répondait Marianne.

Il montrait, d'un signe de la tête, qu'il avait compris.

Un soir qu'il descendait du fenil qui se situe au-dessus de la grange, Hadelin la trouve juste à ses pieds. Il lui dit de s'en aller, pensez donc : il a failli s'étaler à cause d'elle. Elle ne l'entend pas. Elle reste là, assise sur ses deux pattes repliées. Bien droite mais le corps tout entier agité de petits frissons. Comme des tics.

— « Va-t'en, » répète-t-il.

Elle bouge à peine. Elle tourne la tête et le regarde de son œil mouillé. Alors lui, vaguement agacé, dépose à côté le meulon de luzerne sèche qu'il a au bout de sa fourche, dépose sa fourche, puis se penche.

— « Je m'en vais te plumer, » dit-il d'une voix qui, sans qu'il le veuille vraiment, se creuse et s'amollit.

Il met une main sur son dos là où prennent forme les ailes, puis son autre main sous l'aile gauche, au chaud. Doucement, il bouge les doigts.

Dans les jours qui suivirent, ils se rencontrèrent souvent. C'était aux abords de la grange encore, dans les écuries, dans le verger où on la revoyait enfin. Lui élaguait, fauchait l'ortie. Elle l'attendait. S'il ne se penchait point pour lui faire la caresse, comme il disait, elle le poursuivait. Elle le rejoignait. Elle allait là où il allait. Et, déployant largement les ailes, elle l'entourait de sa colère silencieuse et triste.

— « Holà, cousine, » disait-il. « Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Un jour qu'elle s'est posée sur ses pieds — corps et pattes au repos, comme si elle voulait qu'il s'arrête de marcher à tout jamais — il se penche. Elle est lourde et tiède. Des deux mains, il la soulève et la prend contre lui.

— « Je vais te dire... » commence-t-il, à voix haute.

Il se gratte le menton, puis les cheveux. Il regarde le ciel. Mais à la fin il ne dit rien. On ne parle pas à une bête, passe encore à un cheval ou à un chien, mais à une oie grise à ventre blanc...

A peine a-t-il refermé derrière lui la porte bleue que, venant d'on ne sait où, elle est arrivée. On peut bien dire qu'à son tour il l'attendait. Il s'est assis sur les talons et, fermant les yeux à demi, il l'a laissée s'approcher.

— « Holà, cousine... » Elle sentait le bois mouillé, la terre. Une mince écorce, comme une limace, lui collait aux plumes d'une aile. Elle ne bougeait plus. Sous sa main tout entière, il sentit battre le sang. Drôle de machine, faite comme vous et moi, à peu de choses près... Mais à quoi bon lui parler? Lui dire ce qu'on a de gros sur le coeur ? Causa était le maître ; lui Hadelin, le valet, le peu-de-chose... Marianne disait qu'on ne pouvait rien y changer, c'est ainsi la vie, l'un est grand, l'autre petit. A midi, le pain, le beurre, la bière ; à six heures, le pain, le beurre, la bière. Les saucisses sèches, le poivre, le couteau, le verre à pied.

Causa vivait seul, là-haut, entre sa table et son grand lit. Aux murs, un fusil, des couteaux longs comme le bras. L'hiver, il mettait sur lui une épaisse couverture brune. De celles que l'on pose sur le dos des juments lorsqu'elles viennent de donner leur poulain. Causa avait de petites mains. Une petite tête presque chauve, avec au milieu un gros œil rouge, et l'autre sans doute plus rouge encore, mais recouvert d'un carré de velours noir.

Du matin au soir, il marchait. Il marchait. C'était là son seul travail. A moins que ne lui vienne, comme ce matin, une de ces idées...

Hadelin se redressa. Passée la porte bleue qu'il laissait entrouverte, il courait encore. Il traversa la cour, écrasant au passage un canard, puis le sang d'un autre plus loin, comme une graisse d'essieu. Sur la table de la cuisine, son repas était encore tel qu'il l'avait laissé. Il s'arrêta pour reprendre son souffle, les deux mains posées sur le dessus d'une chaise. En face de lui, l'horloge et son lent balancier de cuivre vert-de-grisé. Le ciel teintait de bleu et de blanc la fenêtre, une paire de ciseaux sur l'appui, le dé à coudre. Le ciel était beau. Hadelin tourna la tête vers l'escalier. Son cœur bondissait en lui, couvrant d'une sueur aigre son ventre et ses longues jambes. Il lâcha la chaise et, sans refermer les mains, il s'avança. Une marche, puis d'autres. Il fut près de la porte. Il serrait les dents, en même temps qu'il enfouissait une main dans la poche de sa veste. Pour l'en retirer tout aussitôt. Une porte comme

les autres portes. Une porte de bois blanc, vrillé aux moulures et au chambranle. Une porte de fer et de glace.

Il appela :

— « Marianne ? »

Un long moment passa pendant lequel il vit ses mains devenir toutes blanches l'une après l'autre. Ses pauvres mains. Ses yeux se remplirent de larmes. Il se pencha. Par le trou de la serrure, il aperçut la table, le verre à pied. A côté, une chaise renversée.

Sur sa table à lui, Hadelin ouvrit une bouteille de bière. Il portait le verre à ses lèvres lorsque Marianne apparut au milieu de l'escalier.

— « Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-il, presque brutalement.

— « Te dire quelque chose, Hadelin, » répondit-elle.

Elle avait croisé les bras sur sa poitrine. Dans un lent mouvement de tout le corps. Elle se tenait très droite, maintenant, le fixant de son œil clair et vide.

— « Quoi ? » demanda-t-il encore.

— « L'oie... »

— « Quoi, l'oie ? »

— « Causa voudrait savoir pourquoi tu ne l'as pas mise avec les autres, ce matin, dans la cour. »

Hadelin se sent frémir des pieds à la tête. Un grand froid l'a surpris. La bise de certains jours d'hiver, au sortir de la grange. Que n'a-t-il, en ce moment, sa fourche sur l'épaule ? Une main enserrant l'extrémité du manche, l'autre main la rejoignant pour faire ce geste d'épervier clouant sa proie.

— « Il veut vraiment savoir pourquoi ? »

— « Puisque je te le dis ! »

Hadelin baisse la tête. Des lèvres, il effleure le verre où tremble le liquide. Le soleil traverse la vitre et s'avance dans la pièce. Il fait sienne bientôt la serpillière abandonnée auprès d'une tache d'eau. Il va plus loin, jusqu'à toucher un peu de ces traces noires que font les galoches sous la table.

— « Dis-lui que j'ai oublié. »

— « Je le lui dirai. »

— « C'est la vérité ! »

— « Personne n'a dit que tu mentais. »

— « Bien sûr, mais... »

— « De toute manière, l'oie, faut qu'elle y passe. Comme les autres y ont passé, ce matin. »

— « Qu'est-ce que tu dis ? »

— « Causa a demandé que tu lui fasses son affaire. Tout de suite... »

Tout en parlant, elle regagnait le haut de l'escalier. Lentement, regardant à chaque fois l'endroit où elle devait poser le pied. Ses jambes avaient une couleur de seigle trop mûr, sous le gris du cache-poussière. Elles ne tremblaient pas, comme il l'aurait voulu.

— « Marianne ! »

— « Hadelin ? » Elle s'arrêtait et le regardait encore.

— « Mais pourquoi ? »

— « Parce qu'il en a envie. Parce qu'il l'a voulu. C'est lui le maître, et pas nous. »

— « Je ne pourrai jamais. »

— « Mais si. Tu l'as fait cent fois. Dimanche encore, pour la poule à bouillir. Tu prends une hache dans la resserre, le gros morceau de cerisier qui ne sert qu'à ça... »

— « Non ! »

Aussitôt la porte refermée sur Marianne, Hadelin revint vers la table. Il saisit à deux mains le verre à pied et but rapidement tout ce qu'on y avait mis.

Près de la bouteille, il y avait deux courtes saucisses sèches. Hadelin en prit une et la porta à sa bouche. Il fit de même avec l'autre. Il mangeait la chair, crachait avec bruit l'enveloppe. Il but encore un verre. Il vida jusqu'aux dernières gouttes la bouteille. Puis il sortit.

Hadelin ne trouve pas dans la resserre ce dont il va avoir besoin. A savoir une hachette à manche court et mince.

Alors, il prend la cognée...

Mais la cognée est un outil trop grand et trop lourd pour l'usage qu'il veut en faire.

La cognée est un outil qu'il faut tenir à deux mains, sans quoi les coups qu'on lui fait donner manquent de force et de précision.

Je me souviens quand j'abattais les peupliers, dans le pré Mallette, il y a de cela une bonne année...

Donc, deux mains sur la cognée, bien serrées autour du manche... Mais alors, l'oie ?

L'oie, aucune main ne la tenait. Elle était là posée sur ses

pieds — corps et pattes repliées, comme si elle voulait qu'il s'arrête de marcher à tout jamais.

D'abord, elle restait calme. Elle ne bougeait pas. Elle paraissait avoir tout son temps. Mais, à la fin, le temps passait et l'impatience la gagnait.

Elle respirait avec plus de bruit. Elle balançait d'avant en arrière sa tête grise tachetée de noir.

— « Je me souviens quand j'étais là-haut, » commence-t-elle, de sa voix sèche comme une corde.

— « *Là-haut ?* » demande Hadelin, en s'écartant un peu.

— « J'étais comme les autres ; du moins, je le crois : ni plus grosse ni plus petite. Je mangeais mon herbe, mais pas trop. Un jour, un homme est venu me prendre par les ailes et par une patte ; à son air, j'ai bien vu que c'était moi qu'il voulait, et rien que moi. Il était grand et large comme toi, avec des cheveux noirs et une bouche. Il avait un outil dans la main, tout à fait comme le tien, aujourd'hui. Il voulait que je m'étale et pose mon cou sur un gros morceau de cerisier qu'il avait sorti tout exprès... »

— « Alors ? »

— « Mais moi, je ne voulais pas. Je me débattais, je lui donnais de grands coups d'ailes ou de bec. Il n'avait pas assez d'une main. Il criait, il jurait. Finalement, il a cru avoir trouvé la bonne manière : se servir de ses pieds, me maintenir au sol avec le pied gauche posé sur mes pattes tandis qu'il prenait appui sur le pied droit et saisissait son outil à deux mains... »

— « Ce que tu devais souffrir, ma pauvre ? »

— « Je ne pouvais plus bouger ! Alors, il s'est mis à rire. Mais moi, je ne voulais pas qu'il rie comme ça, à mes dépens. Au moment où il a abaissé son outil, je me suis à nouveau débattue — aussi fort que j'ai pu. L'homme a vacillé, rapport à son pied gauche que je soulevais ; l'outil ne fait que m'effleurer le dos, et me voilà sur la rivière qui m'emporte... »

L'oie, en parlant, écarquillait les yeux, et des larmes rougeâtres en tombaient que rien ne pouvait retenir. Après une longue série de mots, elle se soulevait un peu comme pour mieux reprendre son souffle.

Elle riait aussi. Elle avait comme un petit rire d'enfant chatouillé.

— « Et maintenant ? » demanda Hadelin assis sur les talons, sa cognée entre les genoux. « Je suis là, avec un drôle d'outil,

moi aussi. Et pas loin de ton cou, le gros morceau de cerisier... Est-ce que tu te souviens de la rivière ? »

L'oie balança d'avant en arrière son bec fermé.

— « Avec toi, je ne veux pas que ça soit pareil, » dit-elle doucement, presque tendrement. « Je sais par expérience que tu as besoin de tes deux mains, et même de tes deux pieds ; alors, voilà ce que je vais faire : je m'étends sur le dos — bien ferme, bien large — au besoin, j'ouvre un peu les ailes ; je pose mon cou sur le morceau de cerisier ; je mets la tête un peu de biais ; ensuite... »

Ensuite elle regarda de son œil mouillé Hadelin qui, lentement, levait sa cognée.

Elle ne le quittait pas du regard, mais elle ne disait rien. Elle attendait. Sur son plumage aux couleurs usées, le soleil se répandait comme une huile. Et c'était vraiment une odeur d'huile qui flottait, tout à coup, dans l'air.

Le fer de l'outil frappa juste au milieu du cou. Tout de suite, la tête se figea sur le billot. Mais le corps, lui, continua de vivre durant un moment qui parut long.

Roulant sur lui-même — s'aidant de ses ailes et de ses pattes, et même de son croupion — il se rapprocha d'Hadelin qui, d'instinct, s'était reculé.

Il se redressait. Il montrait qu'il pouvait encore aller et venir, rire ou pleurer. De la fente noire du cou, le sang jaillissait comme l'eau d'une source.

Hadelin, lorsque le corps se fut figé à son tour, alla ramasser la tête. Du bout de deux doigts, il touche les yeux entrouverts.

« Fermez-vous, les tout beaux... » dit-il à mi-voix, et son cœur se met à battre plus vite.

Hadelin lisse les plumes, écarte deux minuscules éclats de bois provenant du billot. De l'ongle du pouce, il entrouvre le bec... Du sang lui coule sur toute la main.

« Sûr qu'ils voudront une preuve... Je m'en vais la leur porter ! »

Hadelin traverse la cour, la tête de l'oie dans une main, la cognée dans l'autre. Il se fraie un chemin parmi les autres oiseaux morts. Poules, coqs et canards. Il marche comme s'il se rendait pour quelque besogne dans l'étable ou dans le verger.

Avec — par exemple — dans une main un seau d'avoine ou de betteraves, et dans l'autre une fourche.

Ou encore une échelle et un panier à fruits.

Il est l'Hadelin de tous les jours, à la Baudre-Ferme. Fils de son père et de sa mère, et de combien d'autres... Hommes placides, femmes sans malice.

L'espace d'un instant, il est encore comme ceux-là. Il leur ressemble. Mais voici que, soudain, une chaude colère le gonfle tout entier. Et que, dans sa paume, la tête de l'oie devient pierre.

Sûrement qu'ils voudront une preuve...

Mais dites-moi un peu, l'ami, qui sont ces « ils » ?

Hé, pardi ! Causa... Causa et ta femme Marianne.

Le borgne et la pute, la peau de bouc... La boue !

A peine a-t-il passé une porte — celle de la cuisine — qu'il en trouve une autre... Là, au plus haut de l'escalier. Du coude, il manœuvre la clenche, pèse du poids de ce bras au bout duquel est accrochée la cognée.

Mais cette porte-là résiste. Un tour de clé ? Puis un deuxième ? Non ! Ça fait longtemps que la serrure est pleine de rouille. Un verrou ? Deux verrous ? Qu'à cela ne tienne, mes gens ! Je m'en vais vous l'enfoncer, cette mauvaise... Cette têtue !

La porte céda au premier coup d'épaule. Hadelin fit un pas. *Ils* étaient là tous les deux. Causa, vautré sur son lit défait, jambes et bras nus, caressant de la paume le velours de son œil mort. Et plus loin, Marianne, remettant sur ses pieds une chaise renversée.

— « Me voilà ! » cria-t-il d'une voix hachée de sanglots. « Et voilà ce que je vous apporte... »

On n'avait pas encore touché au repas, sur la table. D'un geste bref, de ceux qui cinglent l'air et le soulèvent, Hadelin y jeta la tête de l'oie. Dans sa bouteille, la bière frémit.

Causa arrêta sa main auprès de son visage. Il se souleva un peu et regarda Hadelin. Il souriait presque imperceptiblement — plus des yeux que des lèvres.

Marianne, entre-temps, s'avançait.

— « Et voilà une bonne chose de faite ! » dit-elle, imitant Hadelin dans le geste et dans le ton.

Elle approchait une main de la table — elle cinglait l'air, le soulevait... Marianne voulait à elle la tête ensanglantée, mais Hadelin, à son tour, s'avançait.

— « On peut regarder, mais pas toucher ! » gronda-t-il, agitant sa main libre tandis que l'autre heurtait sa cuisse avec la cognée.

— « *Pas toucher ?* Oh ! Hadelin, mon petit Hadelin... Tu ne vas pas me faire ça à moi, dis ! A ta petite Marianne qui te... » Elle

s'appuyait maintenant à la table, souriant elle aussi d'un mince sourire.

Ses yeux brillaient, sa bouche... Avant qu'elle ait pu dire un mot de plus, ou même pousser un cri, la cognée l'atteignait au front. Rien qu'un instant, on vit l'os blanchâtre — la peau écartée. Puis le sang se mit à couler, touchant à peine le visage, mais inondant le devant du cache-poussière à gros boutons noirs, la jupe à lacets, la blouse, la chemise.

Elle n'en finissait pas d'être là, devant lui.

Lorsqu'elle bascula enfin, entraînant avec elle la table et tout ce qu'il y avait dessus, Causa se dressa.

— « Hadelin ! T'es devenu fou ? Tu ne pouvais pas faire ça... Tu ne pouvais pas, tu entends ! »

En deux bonds d'animal traqué, il était allé décrocher son fusil. Et maintenant il était là, le dos au mur, haletant, perdant sa salive.

« Tu entends ? » répétait-il.

Mais Hadelin n'entendait pas. Il s'avançait et, levant à nouveau sa cognée, il le frappait une première fois à la hanche ; puis à l'épaule, au visage. On voyait le sang ouvrir la bouche, soulever le carré de velours noir... L'envelopper tout entier.

Le fusil bougea enfin. Un coup partit, et Hadelin ressentit au creux de l'estomac comme la piqûre d'un insecte. Un vague prurit. Sa gorge se gonfla, chaude et grasse. Il pivota sur les talons et marcha en direction de la porte.

— « Hadelin ! » Quelqu'un l'appelait dont il ne reconnut point la voix. « Hadelin, tu ne peux pas... »

Il continua de marcher.

Arrivé au bas de l'escalier, il lui sembla qu'il vacillait. Il ne voyait plus autour de lui qu'une pâle lumière. Il se dirigea vers la table — cette table où chaque jour il mangeait seul, tout seul, tandis que là-haut... — et, lâchant sa cognée, il saisit à deux mains le verre à pied. Rapidement, il but ce qu'on y avait mis. Une bière rougeâtre et sûre, lourde à la digestion. Près de la bouteille, il y avait deux courtes saucisses sèches. Hadelin en prit une et la porta à sa bouche. Il fit de même avec l'autre. Hadelin mangeait la chair, crachait avec bruit l'enveloppe. Il but encore un verre. Il vida jusqu'aux dernières gouttes la bouteille. Puis il pensa à la tête de l'oie.

Où l'avait-il laissée ? Et dans quel besoin ?

Il ne fallait pas que quelqu'un d'autre que lui la retrouve...

A nouveau, il gravit l'escalier. *Enfonça* la porte d'un seul coup d'épaule. Ils étaient là tous les deux. Vautrés sur le lit ; jambes et bras nus, enlacés ; se caressant la bouche et les paupières.

Hadelin passa à côté sans qu'ils le virent. S'aidant du pied, il déplaça un à un chaque objet glissé de la table. Point de tête !

Hadelin chercha ailleurs. Rien, encore.

Il se sentait de plus en plus lourd. Et à cette lassitude qu'il ne s'expliquait point s'ajoutait une immense détresse.

Des larmes inondèrent ses joues.

« Ferais peut-être mieux de ficeler mes valises et de m'en aller, » s'entendit-il dire.

Il se traîna vers la porte.

Aux oiseaux morts de la cour, le soleil d'automne mêlait les grandes ombres d'un nuage qui passait et repassait devant lui. Poussée par le vent, une feuille morte raclait le mur des écuries, paraissait un instant se déchirer, mais finalement retombait tout entière sur le morceau de cerisier qui avait servi de billot. Hadelin cessa de pleurer. Tout près, balançant d'avant en arrière sa tête retrouvée, l'oie l'attendait.

RANDALL

GARRETT

C'est dans les yeux...

L'apparition de Randall Garrett au firmament de la science-fiction n'a pas été saluée par les acclamations qui marquent habituellement la révélation d'une nouvelle étoile de première grandeur. Cela est dû au fait que Garrett se manifesta d'abord par une multitude de récits plutôt courts, et publiés à peu près simultanément dans divers magazines : plutôt qu'une étoile de première grandeur, son apparition évoque une pluie d'étincelles. A partir de 1951, la signature de Randall Garrett se rencontre en effet avec régularité dans un grand nombre de périodiques, dont Astounding Science Fiction, Space Science Fiction, Fantastic, Science Fiction Quarterly, The Magazine of Fantasy and Science Fiction *et* Imaginative Tales. *Sur le plan de la quantité, aucun débutant n'avait montré, d'emblée, une facilité comparable à la sienne, si ce n'est peut-être Robert Sheckley. Sur le plan de la qualité, c'est une autre histoire, tout au moins si l'on se réfère à James Blish.*

Dans le recueil d'articles critiques qui est paru, en livre, sous le titre de The issue at hand (*et dont les textes sont pour la plupart repris de fanzines où ils étaient primitivement parus sous le pseudonyme de William Atheling jr*), *les jugements de Blish sur Garrett sont fort sévères :* Mr. Garrett a continué à écrire, devenant le plus infatigable co-auteur de récits de seconde qualité dans toute la science-fiction (...) en même temps qu'il remplaçait Jones comme réflecteur instantané des idées de Mr. Campbell car, contrairement à Jones, il n'avait pas d'idées précises venant de lui-même et pouvant gêner le processus (*cette dernière remarque se réfère à la facilité avec laquelle Raymond F. Jones bâtissait des récits autour d'une idée suggérée brièvement par John W. Campbell jr*). *Ailleurs, Blish affirme que* Garrett a passé une bonne partie de sa carrière dans ce qui semble (*à Blish*) être un effort délibéré en vue de gaspiller tous ses talents à l'exception de son activité au travail.

James Blish mettait là le doigt sur un don indéniable de son jeune collègue, qui est celui de la facilité. En plus des récits de science-fiction publiés avec son nom, Garrett en écrivit un certain nombre sous le pseudonyme anagrammatique de Darrel T. Langart ; *il écrivit aussi avec Lawrence Janifer les romans qui portèrent la signature de Mark Phillips et, avec Robert Silverberg, ceux qui apparurent comme les œuvres de Robert Randall. En dehors de la science-fiction, il a à son actif un ouvrage au moins qu'on serait en peine de relier à ce domaine — une biographie du pape Jean XXIII. Tout cela suggère assez clairement que Randall Garrett n'appartient pas au groupe des auteurs faciles à classer.*

Le récit que l'on va lire fait partie d'une série qui a pour décor un univers parallèle dans lequel l'Histoire n'a pas suivi le cours que nous lui connaissons. L'Histoire, telle que l'imagine ici Randall Garrett, a bifurqué dans le Limousin, peu avant la fin du XIIe siècle. Richard Cœur de Lion n'est pas mort en 1199 au siège de Châlus, mais il s'est au contraire remis de ses blessures et a encore occupé pendant vingt ans son trône. A sa mort, la couronne n'est pas allée à son frère Jean sans Terre — contrairement à ce qui s'est passé dans l'Histoire que nous connaissons — mais bien à Arthur, fils de Geoffroy, un autre des frères de Richard, plus âgé que Jean. Randall Garrett suppose que les vingt dernières années du règne de Richard Cœur de Lion furent dans l'ensemble heureuses, et que son successeur, Arthur, fut pour sa part un grand roi. Depuis cette époque, l'Histoire de France et celle d'Angleterre sont bien différentes de celles que nous connaissons, et Randall Garrett en révèle adroitement plusieurs aspects en développant son récit.

Cependant, la particularité essentielle de la Terre sur laquelle Lord Darcy mène ses enquêtes tient à ce que la science y a beaucoup moins progressé que « chez nous ». En revanche, les sciences que nous qualifions d'occultes y ont presque acquis, petit à petit, des caractéristiques qui les rendent exactes. Lord Darcy et ses collaborateurs recourent largement à la magie pour traquer les criminels. Et ils le font selon des règles que Randall Garrett a su préserver de l'arbitraire. Même dans l'univers parallèle qu'il a imaginé, les récits policiers gardent leur saveur — une saveur qui reste aussi perceptible hors de cet univers particulier... **D. I.**

MESSIRE Pierre Morlaix, chevalier de l'Empire Angevin, chevalier de l'Ordre du Léopard d'Or et secrétaire privé de Monseigneur le comte d'Evreux, repoussa sa manchette de dentelle pour jeter un coup d'œil à sa montre-bracelet... Sept heures moins trois. L'angélus avait sonné à six heures comme toujours et réveillé Monseigneur d'Evreux, comme toujours. Du moins Messire Pierre ne se rappelait-il pas un seul jour au cours des dix-sept dernières années où Monseigneur n'eût pas été éveillé à l'angélus. Il se souvenait qu'une fois, le sacristain ayant omis de sonner la cloche, le comte était entré dans une colère furieuse huit jours durant. Seule l'intercession du père Bright, appuyé de l'évêque en personne, avait épargné au sacristain un séjour prolongé dans les donjons du château d'Evreux.

Messire Pierre s'engagea dans le corridor, foulant les tapis qui recouvraient les dalles et jetant autour de lui des regards exercés tout en marchant. Il était difficile de conserver en état de propreté ces antiques châteaux, et Monseigneur le comte était vétilleux quand il voyait le salpêtre s'amasser dans les joints entre les pierres des murs. Tout semblait en ordre parfait, ce qui était une bonne chose. Monseigneur le comte avait fait la fête toute la soirée, ce qui le rendait d'autant plus maussade le matin. S'il s'éveillait bien régulièrement à l'angélus, ce n'était pas toujours en état de sobriété.

Messire Pierre s'immobilisa devant une lourde porte de chêne sculpté et poli, choisit une clé parmi les nombreuses qui pendaient à sa ceinture et la fit tourner dans la serrure. Puis il pénétra dans la cabine de l'ascenceur, dont la porte se referma sur lui automatiquement. Il pressa le bouton et attendit dans un patient silence d'être enlevé trois étages plus haut, dans les appartements personnels du comte.

A présent Monseigneur devait avoir pris son bain, s'être rasé et habillé. Il se serait également servi un tonique consistant en un demi-verre à eau de fine champagne. Le comte n'avait pas de valet de chambre au sens strict du terme. Messire Reginald Beauvay en portait bien le titre, mais n'était jamais appelé à exercer les fonctions intimes de son office. Le comte n'aimait pas se montrer sans être parfaitement présentable.

L'ascenseur s'arrêta. Messire Pierre s'engagea dans le couloir qu'il longea jusqu'à la porte du fond. A sept heures exactement, il frappa vivement sur le grand battant orné des armes or et polychromes de la Maison d'Evreux.

Pour la première fois depuis dix-sept années, il n'y eut pas de réponse.

Messire Pierre, n'en croyant pas ses oreilles, attendit une longue minute qu'on lui grognât l'ordre d'entrer. Puis, d'un geste presque timide, il frappa de nouveau.

Il n'obtint pas davantage de réponse.

Alors, rassemblant son courage pour affronter l'orage verbal qui allait l'assaillir s'il commettait une erreur, Messire Pierre tourna la clenche et ouvrit le battant tout comme s'il eût entendu la voix du comte lui criant d'entrer.

— « Bonjour, Monseigneur, » dit-il, comme il l'avait dit tous les jours depuis dix-sept ans.

Mais la pièce était déserte et il n'obtint pas de réponse.

Il jeta un coup d'œil circulaire sur la vaste salle. Le soleil matinal filtrait par les hautes fenêtres à claires-voies, répandant un échiquier de lumière sur le mur d'en face et illuminant de couleurs vives une magnifique scène de chasse.

— « Monseigneur ? »

Rien. Pas un bruit.

La porte de la chambre était ouverte. Messire Pierre en franchit le seuil et l'inspecta du regard.

Il vit aussitôt pourquoi Monseigneur le comte ne répondait pas, et en fait ne répondrait jamais plus.

Monseigneur le comte gisait sur le dos, les bras en croix et les yeux fixés au plafond. Il était encore vêtu de son costume de soirée, or et écarlate. Mais la grande tache qui s'étalait sur le devant de son pourpoint n'était pas du même écarlate que l'étoffe, et on voyait le trou d'une balle au milieu de la tache.

Messire Pierre le considéra un long moment avant de bouger. Puis il s'approcha, mit un genou en terre et toucha une main du comte, du dos de la sienne. Elle était tout à fait refroidie. Le comte était mort depuis des heures.

« Je savais bien qu'on vous tuerait tôt ou tard, Monseigneur, » dit Messire Pierre, presque avec regret.

Alors il se releva et, sans un regard de plus à feu le comte, sortit de la chambre. Il referma à clé la porte de l'appartement, empocha la clé et redescendit par l'ascenseur.

Mary, Lady Duncan, contemplait par la fenêtre le soleil du matin et se demandait que faire. La cloche de l'angélus l'avait tirée

d'un sommeil agité dans son fauteuil et elle savait qu'en sa qualité d'invitée au château d'Evreux, on compterait sur sa présence à la messe ce matin encore. Mais comment pourrait-elle ? Comment pourrait-elle faire face au Seigneur sur l'autel... sans parler de recevoir elle-même le saint sacrement ?

Par ailleurs, cela se remarquerait encore plus si elle ne se montrait pas, après s'être donné le mal d'y paraître les autres matins en compagnie de Dame Alice, les quatre premiers jours de sa visite.

Elle se retourna pour regarder la porte barrée et fermée à clé de la chambre à coucher. Lord Duncan avançait pour prétexte son fauteuil roulant, mais comme il s'adonnait à la magie noire en guise de passe-temps, elle le soupçonnait d'avoir en réalité peur d'approcher l'église.

Si seulement elle ne lui avait pas menti ! Mais comment aurait-elle pu lui dire la vérité ? Ç'aurait été pire... infiniment pire. Et maintenant, à cause de ce mensonge, il était enfermé dans sa chambre à faire ce que Dieu et le Diable seuls savaient.

Si encore il consentait à sortir. S'il voulait bien mettre un terme à ce qu'il faisait depuis de si longues heures... ou au moins achever son œuvre ! Alors ils pourraient quitter Evreux, en trouvant un motif — n'importe lequel — à leur départ. L'un d'eux pourrait feindre d'être malade. Tout, n'importe quoi pour les faire sortir de France, traverser la Manche et rentrer en Ecosse où ils seraient en sûreté !

Elle reporta les yeux sur la fenêtre, sur la cour, sur les hautes murailles du grand donjon et sur la haute fenêtre des appartements d'Edouard, comte d'Evreux.

La nuit dernière encore elle le haïssait, mais plus à présent. Il n'y avait plus place en son cœur que pour la peur.

Elle se cacha le visage dans les mains en maudissant sa propre sottise. Elle n'avait plus de larmes pour pleurer, plus après cette longue nuit.

Derrière son dos, elle entendit tourner brusquement la serrure de la porte. Elle pivota.

Lord Duncan de Duncan ouvrit le battant et sortit sur son fauteuil roulant. Il était accompagné d'une bouffée de vapeur malodorante issue de la pièce qu'il venait de quitter. Lady Duncan le regardait fixement.

Il paraissait plus vieux que la veille au soir, plus hagard et usé, et il avait dans les yeux quelque chose de déplaisant.

Durant un moment, il ne dit rien. Puis il s'humecta les lèvres, du bout de la langue. Quand il parla, ce fut d'une voix qui trahissait un profond étonnement.

— « Il n'y a plus rien à craindre, » dit-il. « Plus rien du tout. »

Le révérend père James Valois Bright, vicaire de la chapelle du Saint-Esprit, avait pour paroissiens les quelques centaines d'habitants du château d'Evreux. En conséquence, il était le plus élevé des prêtres — socialement parlant et non hiérarchiquement — dans le pays. Sans compter, naturellement, l'évêque et le chapitre de la cathédrale. Mais son rang ne conférait nullement la paix d'esprit au père. L'assiduité de son troupeau était d'une pauvreté abominable par rapport au nombre des têtes... surtout pour les messes des jours de semaine. Bien sûr, les messes du dimanche étaient très suivies; le comte d'Evreux y était ponctuellement à neuf heures tous les dimanches et il avait pris l'habitude de compter les présents. Mais il ne se montrait jamais en semaine et sa négligence permettait aux humbles de relâcher aussi leur zèle.

La grande consolation, c'était Dame Alice d'Evreux. C'était une fille simple et sans beauté, de près de vingt ans plus jeune que son frère le comte, et tout à l'opposé de lui en toutes choses. Elle était calme alors qu'il tonitruait, elle s'effaçait alors qu'il rutilait, elle était sobre alors qu'il s'enivrait, et chaste tandis qu'il...

Le père Bright coupa un instant le fil de ses pensées. Il se répéta qu'il n'avait aucun droit de porter de semblables jugements. Après tout, ce n'était pas lui le confesseur du comte ; c'était l'évêque.

Et de plus, en ce moment, c'était à ses prières qu'il devait avoir l'esprit.

Il s'immobilisa et s'aperçut avec surprise qu'il avait déjà revêtu le surplis, l'aube et l'étole, tout en se rendant compte que ses lèvres avaient formulé les mots de la prière pour chaque ornement revêtu.

L'habitude risque d'émousser la faculté de contemplation, songea-t-il.

Il jeta un coup d'œil autour de la sacristie. Son enfant de chœur, le jeune fils du comte de Saint-Brieux, envoyé à Evreux pour parachever l'éducation de gentilhomme qui lui permettrait de devenir un jour gouverneur du roi dans un des plus importants comtés de

Bretagne, passait à son tour un surplis sur sa tête. Il était 7 h 11 à l'horloge.

Le père Bright dirigea ses pensées vers le Ciel et répéta en silence les prières de vestiture que ses lèvres avaient égrenées en vain, en y mettant cette fois toutes ses intentions. Il y ajouta une courte prière mentale, demandant à Dieu pardon d'avoir laissé sa pensée vagabonder ainsi.

Il ouvrait les yeux pour prendre sa chasuble lorsque s'entrebâilla la porte de la sacristie, livrant passage à Messire Pierre, le secrétaire privé du comte.

— « Il faut que je vous parle, mon père, » dit-il à voix basse. Puis, avec un coup d'œil au jeune Saint-Brieuc, il ajouta : « Seul à seul. »

En temps normal, le père Bright aurait réprimandé quiconque eût eu la présomption de faire irruption dans la sacristie alors qu'il s'habillait pour la messe, mais il savait que Messire Pierre ne l'eût jamais interrompu sans de bonnes raisons. Il fit un signe d'acquiescement et sortit dans le couloir qui menait à l'autel.

— « Voyons, qu'y a-t-il, Pierre ? » demanda-t-il.

— « Monseigneur le comte est mort. Assassiné. »

Après le premier choc, le Père Bright se rendit compte qu'après tout la nouvelle n'était pas tellement inattendue pour lui. Dans un coin de son esprit il lui semblait avoir toujours su que le Comte périrait de mort violente longtemps avant que la débauche eût détruit sa santé.

— « Racontez-moi cela, » invita-t-il d'un ton calme.

Messire Pierre rapporta avec précision ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu.

— « Alors j'ai refermé la porte et je suis venu ici tout droit, » conclut-il.

— « Qui d'autre possède la clé des appartements du comte ? » s'enquit le prêtre.

— « Personne que Monseigneur lui-même, du moins à ma connaissance, » répondit Messire Pierre.

— « Où est cette clé ? »

— « Toujours à l'anneau de sa ceinture. J'en ai pris particulièrement note. »

— « Très bien. Nous laisserons la porte fermée. Vous êtes sûr que le corps était froid ? »

— « Froid et cireux, mon père. »

— « Alors il est mort depuis bien des heures. »

— « Il faudra en informer Dame Alice, » observa Pierre.

Le père Bright fit un signe de tête. « Oui. La comtesse d'Evreux doit être informée qu'elle succède au comte. » Il vit, à l'expression brève de surprise sur le visage de Messire Pierre, que le secrétaire privé n'avait pas encore envisagé toutes les incidences et conséquences de la mort du comte. « Je le lui dirai, Pierre. Elle doit être dans sa stalle, pour le moment. Entrez dans l'église et prévenez-la à voix basse que je souhaite lui parler. Ne lui donnez pas d'autre explication. »

— « Je comprends, mon père, » répondit Messire Pierre.

Il n'y avait que vingt-cinq à trente personnes sur les sièges — des femmes pour la plupart — mais Alice, comtesse d'Evreux, n'y était pas. Messire Pierre s'avança sans bruit, avec discrétion, dans la nef latérale, puis arriva sous le porche. Elle se tenait là, juste devant le grand portail, en train d'ajuster sur sa tête une mantille de dentelle noire, comme si elle venait tout juste d'entrer. Soudain Messire Pierre se sentit fort soulagé de n'avoir pas à lui annoncer lui-même la triste nouvelle.

Elle paraissait assez triste, comme toujours, et son visage sans beauté ne souriait pas. Le nez proéminent et le menton carré qui avaient conféré à son frère le comte une sorte de beauté agressive ne lui donnaient à elle qu'un air très solennel et plutôt asexué, bien qu'elle eût un corps splendide.

— « Madame, » lui dit Messire Pierre, en s'approchant d'elle, « le révérend père souhaite s'entretenir avec vous avant la messe. Il vous attend à la porte de la sacristie. »

Elle serra étroitement son rosaire sur sa poitrine, le souffle coupé. Puis elle dit : « Oh ! Messire Pierre, je suis désolée. Vous m'avez surprise. Je ne vous avais pas vu. »

— « Acceptez mes humbles excuses, Madame. »

— « Ce n'est rien. Ma pensée était ailleurs. Voulez-vous me conduire près de notre bon père ? »

Le père Bright entendit leurs pas sur les dalles avant de les voir. Il était un peu inquiet parce que la messe était déjà d'une minute en retard. Elle aurait dû commencer exactement à 7 heures 15.

La nouvelle comtesse d'Evreux accueillit la nouvelle avec calme, comme il l'avait prévu. Au bout d'un temps, elle se signa et déclara : « Que son âme repose en paix. Je laisserai tout entre vos

mains, à vous mon père, et à Messire Pierre. Que devons-nous faire ? »

— « Il faut que Pierre aille tout de suite télésonner à Rouen pour rendre compte de l'affaire à Son Altesse. Je ferai connaître le trépas de votre frère et demanderai qu'on prie pour lui... mais je pense qu'il vaut mieux ne rien dire de cette mort violente. Inutile de donner le champ à des hypothèses et à des bruits superflus. »

— « Très bien, » acquiesça la comtesse. « Venez, Messire Pierre, je désire parler moi-même au duc, mon cousin.

— « Oui, Madame. »

Le père Bright rentra dans la sacristie, ouvrit le missel et modifia l'emplacement des signets. Aujourd'hui, c'était fête ordinaire ; les rubriques n'interdisaient pas une messe votive. L'horloge marquait 7 heures 17. Il se tourna vers le jeune Saint-Brieuc, qui attendait dans le respect. « Vite, mon fils ; allez prendre les cierges de cire naturelle et disposez-les sur l'autel. Faites en sorte de les allumer avant d'éteindre les blanches. Dépêchez-vous, voyons ! Je serai prêt quand vous reviendrez. Oh ! et puis, changez le tablier d'autel. Mettez-y le noir. »

— « Oui, mon père. » Et le jeune garçon s'éclipsa.

Le père Bright replia la chasuble verte pour la remettre dans le tiroir. Il prit la noire. Il dirait un requiem pour toutes les âmes des fidèles disparus... en espérant que celle du comte pourrait en profiter.

Son Altesse Royale le duc de Normandie parcourait la lettre officielle que son secrétaire venait de taper pour lui. Elle était adressée au *Serenimus Dominus Nostrus Iohannes Quartus, Dei Gratia, Angliæ, Franciæ, Scotiæ Hiberniæ et Novæ Angliæ, Rex Imperator, Fidei Defensor...* « Notre seigneur sérénissime, Jean IV, de par la grâce de Dieu Roi et Empereur d'Angleterre, de France, d'Ecosse, d'Irlande et de Nouvelle-Angleterre, Défenseur de la Foi... »

C'était affaire de routine ; une simple information à son frère le roi que son très fidèle serviteur Edouard, comte d'Evreux, avait quitté cette vie, pour demander à Sa Majesté de confirmer la succession légitime de l'héritière présomptive, Alice, comtesse d'Evreux, à feu le comte.

Son Altesse acheva sa lecture, hocha la tête et griffonna au bas de la lettre sa signature : *Richard, Dux Normaniæ.*

Puis il écrivit sur un autre feuillet : « *Cher Jean, puis-je vous suggérer de surseoir un certain temps ? Edouard était ivrogne et débauché, et je ne doute pas qu'il ait mérité ce qui lui est arrivé, mais nous n'avons aucune idée de qui peut être le coupable. En l'absence de preuves du contraire, Alice aurait tout aussi bien pu presser la détente. Je vous ferai parvenir tous les détails dès qu'ils seront en ma possession. Avec tout mon amour fraternel, votre serviteur, Richard.* »

Il glissa les deux lettres dans une enveloppe préparée qu'il ferma de son sceau. Il aurait aimé s'entretenir avec son frère par le téléson, mais personne n'avait encore trouvé moyen de poser les fils à travers la Manche.

Il regardait d'un air absent l'enveloppe fermée et ses beaux traits de blond étaient pensifs. La Maison des Plantagenet durait depuis huit siècles et le sang d'Henri d'Anjou était très dilué dans ses veines, mais la souche normande restait aussi vigoureuse que jamais, ayant été entretenue au cours des siècles par des alliances fréquentes avec des princesses norvégiennes et danoises. La mère de Richard, la reine Helga, veuve de feu Sa Majesté Henri X, ne parlait que quelques mots d'anglo-français, et encore avec un accent nordique prononcé.

Il n'y avait cependant rien de scandinave dans le langage, les manières et le comportement de Richard, duc de Normandie. Il était non seulement membre de la plus ancienne et de la plus puissantes des familles régnantes d'Europe, mais encore il portait un nom de baptême distingué, même dans cette famille. Sept rois de l'Empire l'avaient porté et la plupart avaient été de bons rois... sinon toujours des hommes « bons », au sens édulcoré du terme. Même le vieux Richard Ier, qui avait été assez débridé durant ses quarante premières années de vie, avait fini par accomplir une magnifique besogne de roi, les vingt années qui avaient suivi. Sa longue et pénible convalescence après la blessure qu'il avait reçue au siège de Châlus avait déterminé en lui un changement admirable.

Il y avait une chance que le duc Richard soit appelé à soutenir l'honneur de son nom en tant que roi. De par la loi, le parlement devait élire roi un Plantagenet en cas de mort de l'actuel souverain, et s'il était plus que probable que serait élu l'un des deux fils du roi, le prince de Galles et le duc de Lancaster, Richard n'était pas néanmoins exclu de la succession.

En attendant, il maintiendrait l'honneur de son nom en sa qualité de duc de Normandie.

Il y avait eu meurtre ; il fallait donc que justice se fasse. Le comte d'Evreux était réputé pour sa justice sévère mais équitable autant que pour sa débauche. Et, de même qu'il ne s'était jamais modéré dans les plaisirs, il n'avait jamais modéré de compassion ses sentences. Mais quiconque l'avait tué trouverait à la fois justice et pitié... dans la mesure où Richard serait en mesure de les administrer.

Bien qu'il ne formulât pas sa pensée, même mentalement, Richard était d'avis que quelque femme forcée ou quelque mari trompé avait tiré la balle fatale. Ainsi inclinait-il déjà à l'indulgence avant même d'avoir le moindre renseignement concret sur l'affaire.

Richard laissa tomber la lettre dans la valise spéciale qui serait embarquée le soir même à bord du paquebot trans-Manche, puis il pivota sur son fauteuil pour regarder l'homme maigre, d'âge moyen, qui travaillait à un bureau, de l'autre côté de la pièce.

— « Dites-moi, marquis, » fit-il pensivement.

— « Oui, Votre Altesse ? » répondit le marquis de Rouen en levant la tête.

— « Quel crédit peut-on accorder aux histoires qu'on raconte sur feu le comte ? »

— « Quel crédit, Votre Altesse ? » répéta le marquis d'un air méditatif. « J'hésiterais à vous donner une estimation en pourcentage. Une fois qu'un homme s'est acquis pareille réputation, le nombre des péchés qu'on lui impute dépasse vite celui de ceux qu'il a vraiment commis. Sans nul doute, certains des scandales qu'on colporte sont tissés de toutes pièces ; d'autres n'ont que peu de fondement dans les faits. Par ailleurs, il est très probable qu'il y en ait beaucoup dont nous n'avons jamais eu d'écho. Il est toutefois absolument certain qu'il a reconnu sept fils illégitimes, et j'ose dire qu'il a passé sous silence toutes ses filles... et cela, songez, avec des femmes non mariées. Ses adultères seraient plus difficiles à dénombrer, mais je pense que Votre Altesse peut admettre que ce genre d'escapades était assez fréquent. »

Il s'éclaircit la voix, puis ajouta : « Si Votre Altesse songe aux mobiles, je crains qu'il n'y ait surabondance de personnes avec de sérieux motifs. »

— « Je vois, » dit le duc. « Eh bien, nous attendrons de connaître les renseignements que recueillera Lord Darcy. » Il consulta la pendule. « Ils devraient déjà être ici. »

Puis, comme s'il chassait de son esprit tout souci du même ordre, il se remit au travail, prenant une liasse de papiers d'Etat sur son bureau.

Le marquis l'observa un instant avec un sourire intérieur. Le jeune duc prenait son affaire au sérieux, et il était bien équilibré. Un peu enclin au romanesque... mais ne l'est-on pas toujours à dix-neuf ans ? Ses capacités ne faisaient aucun doute, pas plus que sa noblesse. Le sang royal d'Angleterre finissait toujours par se manifester.

— « Madame, » dit doucement Messire Pierre, « les enquêteurs du duc sont arrivés. »

Dame Alice, comtesse d'Evreux, était assise dans un fauteuil rembourré et tapissé de brocart d'or, dans le petit salon de réception du grand vestibule. Debout près d'elle se tenait le père Bright, l'air grave. Par contraste avec les brillantes couleurs des murs, ils ressemblaient tous les deux à de grosses taches d'encre. Le père portait le noir accoutumé du clergé, encore souligné par le blanc pur de la dentelle à son col et à ses poignets. La comtesse portait une robe de velours noir sans aucun ornement, qu'elle avait fait modifier en hâte par sa couturière ; elle avait toujours eu horreur du noir et ne possédait d'autres vêtements de deuil que ceux portés à la mort de sa mère, il y avait de cela huit ans Et l'expression sombre de leurs visages semblait renforcer encore toute cette noirceur.

— « Faites-les entrer, Messire Pierre, » dit-elle.

Pierre ouvrit la porte en grand pour livrer passage à trois hommes. L'un était vêtu en gentilhomme, les deux autres portaient la livrée du duc de Normandie.

Le gentilhomme s'inclina. « Je suis Lord Darcy, enquêteur criminel principal de Son Altesse le duc, votre serviteur, Madame. » C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille, les cheveux bruns, le visage maigre mais séduisant. Il parlait l'anglo-français avec un accent anglais prononcé.

— « Pour mon plaisir, Lord Darcy, » répondit la comtesse. « Et voici notre vicaire, le révérend père Bright. »

— « Votre serviteur, mon révérend. » Puis Darcy présenta les deux hommes qui l'accompagnaient. Le premier avait l'air d'un savant avec ses cheveux gris et son pince-nez cerclé d'or ; c'était le docteur Pateley, médecin. Le second, un homme tout rond, sou-

riant, le visage rubicond, était Maître Sean O' Lochlainn, sorcier.

Dès que Maître Sean eut été présenté, il tira de la poche suspendue à sa ceinture un petit dépliant en cuir et le tendit au prêtre : « Ma licence, révérend père. »

Le père Bright le prit et l'examina. C'était le titre habituel, signé et scellé par l'archevêque de Rouen. La loi était assez rigoureuse sur ce point : aucun sorcier ne pouvait pratiquer son art sans l'autorisation de l'Eglise et la licence n'était délivrée qu'après une étude approfondie de l'orthodoxie des pratiques.

— « Cela me semble parfaitement en ordre, Maître Sean, » dit le prêtre en restituant le document. Le sorcier s'inclina en remerciement et remit le porte-cartes dans sa poche.

Lord Darcy tenait un carnet à la main. « Maintenant, pour déplaisant que ce soit, nous avons à nous renseigner sur divers points. » Il consulta ses notes, puis porta les yeux sur Messire Pierre. « C'est vous, je crois, qui avez découvert le corps ? »

— « C'est exact, Monseigneur. »

— « Combien cela fait-il de temps ? »

Pierre regarda sa montre-bracelet. Il était 9 heures 55. « Pas tout à fait trois heures, Votre Seigneurie. »

— « A quelle heure au plus juste ? »

— « J'ai frappé à la porte à sept heures précises, et je suis entré une ou deux minutes après... disons à 7 heures 1 ou 2. »

— « Comment pouvez-vous fixer l'instant avec cette exactitude ? »

— « Monseigneur le comte, » reprit Messire Pierre avec une certaine raideur, « insistait sur la plus parfaite ponctualité. J'ai donc pris l'habitude de consulter régulièrement ma montre. »

— « Je vois. Très bien. Voyons, qu'avez-vous fait ensuite ? »

Messire Pierre décrivit en bref ses actes.

— « La porte de ses appartements n'était donc pas fermée à clé ? » s'enquit Lord Darcy.

— « Non, Monseigneur. »

— « Vous ne vous attendiez pas à ce qu'elle soit fermée à clé ? »

— « Non, Monseigneur. Elle ne l'a jamais été durant dix-sept années. »

Lord Darcy haussa un sourcil, l'air poliment interrogateur. « Jamais ? »

— « Pas à sept heures du matin, Monseigneur. Monseigneur le comte se levait régulièrement à six heures et ouvrait la serrure avant sept heures. »

— « Il la fermait donc pendant la nuit ? »

— « Oui, Monseigneur. »

Lord Darcy parut pensif tandis qu'il prenait note, mais il ne revint pas sur le sujet. « Quand vous êtes ressorti, vous avez bouclé la porte ? »

— « C'est exact, Votre Seigneurie. »

— « Et elle l'est restée depuis lors ? »

Messire Pierre hésita et lança un coup d'œil au père Bright. Le prêtre prit la parole : « A 8 heures 15, Pierre et moi sommes entrés. Je voulais voir le corps. Nous n'avons touché à rien. Nous sommes repartis à 8 heures 20. »

Maître Sean O' Lochlainn paraissait agité. « Euh... veuillez m'excuser, mon révérend père. Vous ne lui avez pas administré l'extrême-onction, j'espère ? »

— « Non, » répondit le père. « J'ai pensé qu'il valait mieux attendre que les autorités aient inspecté la... euh... le lieu du crime. Je ne voulais pas compliquer plus que nécessaire le relevé des indices. »

— « Parfait, » murmura Lord Darcy.

— « Pas de bénédictions, j'espère, révérend père ? » insista Maître Sean. « Pas d'exorcisme ni... »

— « Rien du tout, » coupa le prêtre, un peu énervé. « Je crois m'être signé à la vue du corps, mais rien de plus. »

— « Vous vous êtes signé ? Rien d'autre ? »

— « Non. »

— « Dans ce cas, c'est bon. Navré d'insister, révérend père, mais tout miasme démoniaque qui aurait pu rester sur les lieux constitue un indice précieux et ne doit pas être dissipé avant qu'on l'ait étudié, vous le savez. »

— « *Démoniaque ?* » La comtesse semblait atterrée.

— « Désolé, Madame, mais... » commença Maître Sean d'un ton contrit.

Toutefois le père Bright l'interrompit en s'adressant à la comtesse. « Ne vous tourmentez pas, ma fille ; ces hommes ne font que leur devoir. »

— « Bien sûr, je comprends. Seulement c'est si... » Elle eut un délicat frisson.

Lord Darcy lança un coup d'œil d'avertissement à Maître Sean, puis demanda avec civilité : « Madame a-t-elle vu le défunt ? »

— « Non, » dit-elle, « mais je le verrai si vous le désirez. »

— « Attendons, » dit Lord Darcy. « Peut-être cela ne sera-t-il pas nécessaire. Pouvons-nous monter à l'appartement dès à présent ? »

— « Certes, » acquiesça la comtesse. « Messire Pierre, si vous le voulez bien ? »

— « Oui, Madame. »

Tandis que Messire Pierre manœuvrait la serrure de la porte blasonnée, Lord Darcy s'enquit : « Qui d'autre couche à cet étage ? »

— « Personne, Votre Seigneurie. Tout l'étage est... *était*... réservé à Monseigneur le comte. »

— « Existe-t-il un autre moyen d'y accéder que l'ascenseur ? »

Messire Pierre se tourna pour montrer l'autre bout du petit couloir. « Cela donne sur l'escalier, » expliqua-t-il en montrant une porte de chêne massif. « Mais c'est fermé à clé en tout temps. Et, comme vous voyez, il y a une grosse barre en travers. On ne s'en sert jamais, sauf pour déplacer le mobilier ou autres opérations du même ordre. »

— « Donc, pas d'autre moyen de monter ou de descendre ? »

Messire Pierre hésita. « Eh bien, si, Monseigneur. Je vais vous montrer. »

— « Un escalier secret ? »

— « Oui, Monseigneur. »

— « Très bien. Nous l'examinerons après avoir vu le corps. »

Lord Darcy, qui avait passé une heure dans le train pour venir de Rouen, était impatient de contempler enfin la cause de tout ce dérangement.

Le corps gisait dans la chambre, exactement comme Messire Pierre et le père Bright l'avaient laissé.

— « S'il vous plaît, docteur Pateley, » dit Lord Darcy.

Il s'agenouilla d'un côté du cadavre tandis que le médecin faisait de même de l'autre côté, pour étudier le visage du mort. Le docteur toucha l'une des mains et tenta de mouvoir le bras. « La rigidité s'est établie, même dans les doigts. Une seule perforation par une balle de calibre assez réduit... je dirais 7 mm ou 8,5 mm... mais c'est difficile à préciser tant que je n'ai pas extrait le projectile. Il semble toutefois qu'il ait transpercé le cœur. Difficile de relever les brûlures de poudre ; le sang a inondé les vêtements et a déjà séché. Pourtant, ces parcelles... hum-hum. Oui. Hum-hum. »

Les yeux de Lord Darcy ne perdaient rien, mais il y avait assez peu à voir sur le corps même. Puis son regard fut attiré par l'éclat doré d'un objet. Il se leva pour s'approcher du grand lit à colonnes

et baldaquin. Alors il s'agenouilla de nouveau, pour inspecter le dessous. Une pièce de monnaie ? Non.

Il ramassa délicatement l'objet pour l'étudier. C'était un bouton. En or, avec une arabesque compliquée gravée dessus, et au centre un diamant enchâssé. Depuis combien de temps était-il sous le lit ? D'où provenait-il ? Pas des vêtements du comte, car ses boutons étaient plus petits, gravés de ses armes, et sans pierreries. Etait-ce un homme ou une femme qui l'avait perdu ? Impossible de s'en assurer déjà.

Darcy se tourna vers Messire Pierre. « Quand a-t-on procédé au nettoyage de cette pièce pour la dernière fois ? »

— « Hier soir, Monseigneur, » répondit aussitôt le secrétaire. « Monseigneur était très pointilleux là-dessus. L'appartement devait toujours être balayé et nettoyé pendant l'heure du dîner. »

— « Par conséquent ceci n'a pu rouler sous le lit qu'à un moment quelconque après le dîner. Le reconnaissez-vous ? Le dessin m'en paraît plutôt original. »

Le secrétaire privé examina avec soin le bouton reposant dans la paume de Lord Darcy, sans y toucher. « Je... j'hésite à le dire, » fit-il enfin. « Cela ressemble... mais je n'en suis pas sûr... »

— « Allons, allons, chevalier ! Où pensez-vous que vous avez pu le voir ? Ou un autre semblable ? » Sa voix avait pris une certaine dureté.

— « Je ne cherche pas à cacher quoi que ce soit, Monseigneur, » répliqua Pierre avec une sécheresse égale. « J'ai dit que je n'en suis pas sûr. Je ne le suis toujours pas, mais c'est assez facile à vérifier. Si Monseigneur veut bien me permettre... » Il se tourna et s'adressa au docteur Pateley toujours agenouillé près du corps. « Pourrais-je avoir les clés de Monseigneur le comte, docteur ? »

Pateley consulta du regard Darcy, qui acquiesça de la tête. Le médecin détacha les clés de la ceinture du défunt et les tendit à Messire Pierre.

Le secrétaire privé les examina un instant, puis en choisit une petite, en or. « La voici, » dit-il en la détachant. « Suivez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur. »

Darcy lui emboîta le pas pour traverser la pièce jusqu'à un large mur couvert d'une grande tapisserie qui devait dater du XVI[e] siècle. Messire Pierre passa la main derrière et tira un cordon. Toute la tapisserie glissa comme un panneau et Lord Darcy vit

qu'elle était suspendue à un rail, à quelque dix pieds du sol. Dessous, il y avait des lambris de chêne qui paraissaient normaux à première vue, mais Pierre introduisit la petite clé dans une fente peu visible et la tourna. Ou plutôt il tenta de la faire tourner.

— « C'est étrange, » dit Messire Pierre, « la serrure n'est pas fermée. »

Il retira la clé et pressa sur le panneau tout en le poussant de côté. La boiserie glissa pour révéler une penderie.

Elle était bourrée de vêtements féminins de toutes sortes et de tous styles.

Lord Darcy siffla entre ses dents.

— « Voyez donc cette robe bleue, Monseigneur, » l'avisa le secrétaire privé. « Celle avec le... Oui, c'est cela. »

Lord Darcy l'ôta du porte-manteau. Les mêmes boutons. Exactement. Et il en manquait un sur le devant. Arraché ! « Maître Sean ! » appela-t-il sans se retourner.

Maître Sean approcha, de sa démarche roulante. Il tenait en main un objet de bronze étrangement façonné que Messire Pierre ne reconnut pas du premier coup. Le sorcier murmurait : « Le Mal qu'il y a ici ! Des vibrations qui parcourent le lieu en tous sens ! Oui, Monseigneur ? »

— « Etudiez-moi cette robe et le bouton quand vous aurez le temps. Je veux savoir à quel moment ils ont été séparés l'un de l'autre. »

— « Bien, Monseigneur. » Il drapa la robe sur son avant-bras et mit le bouton dans une des poches de sa ceinture. « Je peux vous dire une chose, Monseigneur. Pour ce qui est des miasmes du Mal, il y en a plein cette chambre ! » Il leva l'objet qu'il avait à la main. « Il y en a tout un fond sous-jacent... quelque chose qui est ici depuis des années, qui s'est infiltré. Mais là-dessus il se superpose un grand souffle infernal, tout frais et très violent. »

— « Je n'en suis pas surpris, puisqu'il y a eu meurtre ici même la nuit dernière, ou aux premières heures du matin, » répondit Lord Darcy.

— « Hum... oui. Oui, Monseigneur, la mort est ici... mais il y a quelque chose d'autre. Que je ne reconnais pas. »

— « Vous êtes en mesure de l'affirmer rien qu'en tenant cette croix de bronze dans la main ? » s'enquit Messire Pierre avec intérêt.

Maître Sean lui adressa un amical froncement de sourcils. « Ce n'est pas tout à fait unc croix, Messire. C'est ce qu'on appelle la *crux ansata,* celle que les Egyptiens appelaient *ankh.* Remarquez

cette boucle au sommet, au lieu de la pièce droite de la vraie croix. Eh bien, la vraie croix — si elle recevait l'énergie voulue, si elle était bénie, voyez-vous — tendrait à dissiper l'énergie mauvaise. L'*ankh* se contente de vibrer devant le Mal, à cause de cette boucle qui établit un circuit de retour. Et elle n'est pas chargée d'énergie par la bénédiction, mais par un autre... euh... enchantement. »

— « Maître Sean, je vous rappelle que nous enquêtons sur un meurtre, » intervint Lord Darcy.

Le sorcier perçut le reproche dans sa voix et fit vivement un signe d'acquiescement. « Oui, Monseigneur. » Et il s'éloigna.

— « Et maintenant où se trouve cet escalier dérobé dont vous parliez, Messire Pierre ? » demanda Lord Darcy.

— « Par ici, Votre Seigneurie. »

Il conduisit Lord Darcy vers le mur à angle droit avec la façade et fit glisser une seconde tapisserie.

— « Juste ciel ! » murmura Darcy. « Aurait-il eu un secret caché derrière chaque morceau de toile au château ? » Mais il ne parlait pas assez haut pour que le secrétaire privé l'entende.

Cette fois, c'était en apparence un mur qui leur faisait face. Mais Messire Pierre poussa une petite pierre et une section de la muraille pivota, découvrant un escalier.

— « Ah ! oui, je comprends ce qu'il a fait, » dit Darcy. « Ceci est l'ancien escalier en spirale construit contre les flancs du donjon. Il y a deux issues en bas. L'une s'ouvre sur la cour, et l'autre est une poterne menant au dehors à travers l'enceinte. Mais cette dernière a été murée au XVIe siècle, par conséquent il n'est possible de sortir que par la cour. »

— « Votre Seigneurie connaît donc le château d'Evreux ? » s'enquit Pierre. Le chevalier avait près de cinquante ans, alors que Darcy n'en avait que trente et quelques. Or Messire Pierre ne se souvenait pas que Darcy fût déjà venu au château.

— « Seulement par les plans déposés aux Archives Royales. Mais je me suis spécialement attaché à... » Il s'interrompit. « Mon Dieu, qu'est-ce que cela ? »

« Cela », c'était un objet que dissimulait la tapisserie avant que Pierre l'eût écartée, et on n'en voyait encore qu'une partie. Il reposait sur le plancher à un pied environ de la porte secrète.

Darcy s'agenouilla et repoussa la toile pour dégager la chose.

« Tiens, tiens. Un pistolet de poche à deux doups, calibre 7 mm. Incrusté d'or, joliment gravé, avec crosse de nacre. Un vrai bijou. » Il ramassa l'arme pour l'examiner de plus près. « Une balle tirée. »

Il se redressa pour montrer le pistolet à Messire Pierre. « L'avez-vous déjà vu ? »

Le secrétaire privé étudia l'arme de près. Puis il secoua la tête. « Pas que je me souvienne, Monseigneur. Ce n'est sûrement pas une des armes du comte. »

— « Vous en êtes sûr ? »

— « Persuadé, Monseigneur. Je vais vous montrer la collection d'armes si vous le désirez. Monseigneur le comte n'aimait pas ces petites choses ; il préférait de plus gros calibres. Jamais il n'aurait eu en sa possession ce qu'il eût qualifié de jouet. »

— « Eh bien, nous nous en occuperons. » Il rappela Maître Sean pour lui confier le pistolet. « Et gardez l'œil ouvert sur toute autre chose qui pourrait présenter de l'intérêt, Maître Sean. Jusqu'à présent, toutes les trouvailles utiles, en dehors de feu le comte lui-même, étaient cachées sous le lit ou derrière des tapisseries. Fouillez tout. Je descends voir l'escalier avec Messire Pierre. »

L'escalier était sombre, mais le peu de clarté qui filtrait par les meurtrières percées à intervalles réguliers dans le mur extérieur suffisait à les guider. Les degrés descendaient en spirale entre les parois extérieures et intérieures du grand donjon, décrivant quatre circonvolutions complètes avant d'aboutir au niveau de la cour. Lord Darcy, au passage, étudiait avec soin les marches, les murs et même la voûte basse.

Après le premier circuit, à l'étage juste au-dessous des appartements du comte, il s'immobilisa. « Il y avait une porte ici, » dit-il en désignant une zone rectangulaire qui tranchait sur le reste de la pierre du mur intérieur.

— « Oui, Monseigneur. Il y avait autrefois une ouverture à chacun des étages, mais elles sont toutes condamnées. Et c'est solide, comme vous pouvez le constater. »

— « Où mèneraient-elles si elles étaient ouvertes ? »

— « Les bureaux du comté. Le mien, celui des employés, la prévôté au rez-de-chaussée. Au-dessous sont les cachots. Monseigneur le comte était seul à habiter dans le donjon même. Le reste de la maisonnée loge au-dessus du grand hall. »

— « Et les invités ? »

— « Ils sont généralement installés dans l'aile Est. Nous n'en

avons que deux pour le moment, Lord et Lady Duncan qui sont avec nous depuis quatre jours. »

— « Je vois. » Ils descendirent encore trois ou quatre degrés et Lord Darcy demanda à voix basse : « Dites-moi, Messire Pierre, étiez-vous au courant de *toutes* les affaires du comte d'Evreux ? »

Encore quatre marches, puis Pierre répondit. « Je comprends ce que veut dire Votre Seigneurie, » dit-il. Deux degrés de plus. « Non, je n'étais pas au courant. Je savais que Monseigneur le comte s'adonnait à certaines... euh... disons à des rapports avec des personnes du sexe opposé. Toutefois... »

Il se tut et, dans la pénombre, Lord Darcy vit ses lèvres se pincer. « Toutefois, » reprit-il, « je ne procurais pas ce genre de liaisons à Monseigneur, si c'est ce que vous voulez dire. Je ne suis pas et je n'ai jamais été un proxénète. »

— « Je n'avais nullement l'intention d'insinuer une pareille chose, mon bon chevalier, » protesta Darcy, d'un ton sincère donnant à entendre que cette pensée ne lui était jamais venue à l'esprit. « Pas du tout. Mais il existe certainement une différence entre la complicité et la simple connaissance de ce qui se passe. »

— « Oh ! oui. Oui, bien sûr. Eh bien, naturellement, on ne peut pas être le secrétaire privé d'un gentilhomme comme Monseigneur le comte, durant dix-sept ans, sans savoir un peu ce qui se passe ; vous avez raison. Oui, oui. Hum... »

Lord Darcy sourit *in petto*. Jusqu'à ce moment, Messire Pierre ne s'était pas rendu compte de *tout* ce qu'il savait en réalité. Par loyauté envers son seigneur, il avait littéralement fermé les yeux durant dix-sept ans.

— « Je comprends très bien, » reprit en souplesse Lord Darcy, « qu'un gentilhomme ne compromettrait jamais une dame et ne ternirait pas la réputation d'un autre gentilhomme sans des raisons sérieuses et une réflexion approfondie. Cependant... » (il s'interrompit un instant) « bien que nous sachions qu'il manquait de discrétion, avait-il des prédilections ? »

— « Monseigneur, si vous entendez par là : *Limitait-il ses attentions à des personnes de noble naissance ?*, alors je peux vous affirmer que non. Mais si vous me demandez s'il réservait son amitié au sexe faible, alors je dois vous dire que oui, du moins à ma connaissance. »

— « Je vois. Cela expliquerait ce placard plein de vêtements féminins. »

— « Je demande pardon à Votre Seigneurie ? »

— « J'entends que, si une fille ou femme de classe inférieure venait ici, il avait les vêtements appropriés pour l'habiller... au mépris des lois somptuaires. »

— « C'est très vraisemblable, Monseigneur. Il était très pointilleux sur le costume. Il ne pouvait pas supporter les femmes négligées dans leur toilette ou pauvrement vêtues. »

— « Comment cela ? »

— « Eh bien, par exemple, je me rappelle un jour où il avait vu une très jolie paysanne. Elle portait naturellement le costume ordinaire, mais elle était très nette et élégante. Monseigneur avait ressenti un sentiment envers elle. Il avait dit : « Enfin voilà une fille qui sait porter ses vêtements. Qu'on l'habille décemment, et elle passerait pour une princesse. » Mais une fille au joli visage et au corps bien moulé ne faisait impression sur lui que si elle portait bien la toilette, vous comprenez, Votre Seigneurie ? »

— « L'avez-vous jamais vu s'intéresser à quelque fille habillée à la diable ? » s'enquit Lord Darcy.

— « Seulement parmi celles de bonne naissance, Monseigneur. Il disait : « Regardez-moi cette Madame Untel ! Belle pouliche, si elle me laissait seulement lui enseigner à s'habiller ! » On pourrait conclure, Monseigneur, qu'à ses yeux une femme pouvait se permettre soit de porter le costume vulgaire, soit de montrer de la négligence, mais pas les deux à la fois. »

— « A en juger par le contenu de ce placard, » émit Lord Darcy, « je pense que feu le comte avait le meilleur goût en matière de toilette féminine. »

Messire Pierre réfléchit. « Hum-hum... Eh bien, je ne dirais pas cela... pas au juste. Il savait *comment* on doit porter le costume, oui. Mais il n'était pas capable de choisir une robe de femme lui-même. Il choisissait ses propres vêtements avec un goût parfait, mais il n'avait aucune idée précise de la *façon* d'un costume féminin, vous me suivez ? Tout ce qu'il savait, c'était comment les femmes devaient porter de beaux vêtements. Par ailleurs, il ignorait tout de la coupe des robes. »

— « Alors, comment a-t-il rassemblé ce plein placard ? » s'enquit Lord Darcy, intrigué.

Messire Pierre se permit un petit rire. « Très simplement, Votre Seigneurie. Il savait que Dame Alice avait bon goût ; alors il s'est

contenté de donner des ordres pour que tout vêtement commandé par Dame Alice soit exécuté en double. Avec de légères différences, bien entendu. Je suis sûr que la comtesse n'apprécierait guère cela si elle était au courant. »

— « Je le conçois assez, » fit Lord Darcy, méditatif.

— « Voici la porte de la cour, » annonça Messire Pierre. « Je doute qu'on l'ait ouverte en plein jour depuis bien des années. » Il choisit une clé à l'anneau du défunt comte et l'inséra dans le trou de la serrure. Le battant s'ouvrit, révélant un grand crucifix fixé à sa face extérieure. Lord Darcy fit le signe de la croix. « Notre Seigneur qui êtes aux Cieux, » murmura-t-il, « qu'est-ce encore que ceci ? »

Il contemplait un petit sanctuaire, séparé de la cour par un mur, avec une unique et petite entrée à trois mètres environ de la porte. Il y avait quatre prie-dieu rangés devant la porte.

— « Si vous me permettez de vous expliquer, Monseigneur, » commença Pierre.

— « Inutile ! » rétorqua Darcy, la voix dure. « C'est assez évident. Monseigneur le comte était fort ingénieux. Ce sanctuaire est de construction relativement récente. Quatre murs et un crucifix aux yeux d'autrui. N'importe qui pouvait venir ici pour prier, de jour et de nuit. Personne de ceux qui venaient ne pouvait être soupçonné. » Il sortit dans le petit enclos pour examiner la porte. « Et, quand cette porte est fermée, il n'y a plus d'indice qu'il existe une ouverture derrière le crucifix. Si une femme venait ici, on présumait que c'est pour la prière. Mais si elle était informée de l'existence de cette porte... » Sa voix s'éteignit.

— « Certes, Monseigneur, » dit Messire Pierre. « Je n'approuvais pas cela, mais je n'étais pas en position de faire des remontrances. »

— « Je comprends. » Lord Darcy franchit la porte du petit sanctuaire et jeta un rapide regard circulaire. « Par conséquent, quiconque était à l'intérieur du château pouvait venir ici, » dit-il.

— « Oui, Monseigneur. »

— « Très bien. Remontons. »

Dans le petit bureau affecté à Lord Darcy et à ses aides pour la conduite de l'enquête, trois hommes observaient le quatrième qui effectuait une démonstration sur la table centrale.

Maître Sean O'Lochlainn montrait un bouton en or, gravé d'une arabesque et orné d'un diamant en son milieu.

Il regarda les trois autres. « Et maintenant, Monseigneur, mon révérend et vous, collègue docteur, j'attire votre attention sur ce bouton. »

Le docteur Pateley sourit, mais le père Bright resta grave. Lord Darcy se contentait de bourrer de tabac — importé des comtés du sud de la Nouvelle-Angleterre, en bordure du golfe — une pipe de porcelaine d'origine allemande. Il permettait à Maître Sean un certain cabotinage ; on ne trouve pas facilement de bons sorciers.

« Voudriez-vous tenir la robe, docteur Pateley ? Je vous remercie. A présent, reculez. C'est cela. Merci. Voici que je pose le bouton sur la table, à dix bons pieds de la robe. » Il marmonna alors des paroles indistinctes et répandit un peu de poudre sur le bouton. Il effectua quelques passes manuelles au-dessus, puis regarda le père Bright. « S'il vous plaît, mon révérend ? »

Le père Bright leva solennellement la main droite et, tout en faisant un signe de croix, déclara : « Mon Dieu, puisse cette démonstration être en accord parfait avec la vérité et puisse le Malin ne nous tromper en aucune manière, nous qui sommes les témoins. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, amen. »

— « Amen, » répétèrent les trois autres.

Maître Sean se signa, murmura encore quelques paroles.

Le bouton jaillit de la table pour aller se plaquer contre la robe que le docteur Pateley tenait devant lui et s'y fixa comme cousu par une main experte.

— « Ha ! » s'écria Maître Sean. « C'est bien ce que je pensais ! » Il adressa aux trois hommes un large et éclatant sourire. « Il y a bien un lien entre les deux. »

Lord Darcy parut peu intéressé. « L'heure ? » demanda-t-il.

— « Dans un instant, Monseigneur, » dit Maître Sean, sur un ton d'excuse. « Dans un instant. » Tandis que les trois autres l'observaient, le sorcier procéda à quelques invocations supplémentaires au sujet du bouton et de la robe, bien qu'aucune de ces expériences ne fût aussi sensationnelle que la première. Enfin Maître Sean déclara : « Ils ont été arrachés l'un à l'autre vers onze heures trente la nuit dernière. Mais je ne tiens pas à m'avancer trop, aussi vous indiquerai-je entre onze heures et minuit. Toutefois la vitesse à laquelle le bouton a regagné sa place montre qu'il a été arraché très violemment. »

— « Bon, » acquiesça Lord Darcy. « Et maintenant la balle, s'il vous plaît. »

— « Oui, Monseigneur, mais ceci sera un peu différent. » Il tira d'autres instruments de sa grande valise de tapisserie ornée de symboles. « Mes gentilshommes, la Loi de Contagion n'est pas à prendre à la légère. Si un homme ne sait pas comment l'appliquer, il risque de se faire tuer. Nous avions à la guilde de Cork un apprenti qui aurait fait un bon sorcier, le temps venu. Il en avait le talent... malheureusement il manquait du bon sens qui aurait dû accompagner cette aptitude. Selon la Loi de Contagion, deux objets qui se sont trouvés une fois en contact ont l'un pour l'autre une affinité directement proportionnelle au degré d'utilité du contact et à la durée de ce dernier, et inversement proportionnelle au temps écoulé depuis qu'ils ont cessé d'être en contact. » Il adressa un regard souriant au prêtre. « Ce n'est pas exactement applicable aux saintes reliques, mon révérend ; là intervient un autre facteur, comme vous le savez bien. »

Tout en parlant, le sorcier fixait avec soin le petit pistolet dans un étau rembourré, de façon que le canon de l'arme fût parallèle au dessus de la table.

« Bref, » poursuivit-il, « cet apprenti, tout seul, a décidé de se débarrasser des cafards qui infestaient sa maison... chose assez facile quand on sait comment s'y prendre. Il a donc recueilli de la poussière dans les diverses fentes et failles de la maison, de la poussière qui naturellement renfermait les excréments de ces sales bêtes. Il a fait bouiller la poussière avec les ingrédients et les formules consacrées. Cela a très bien marché. Les cafards ont tous été pris d'une fièvre furieuse et en sont morts. Malheureusement ce maladroit avait une technique laborantine défectueuse. Il avait laissé tomber trois gouttes de sa propre transpiration dans le pot fumant avec lequel il travaillait, et la fièvre qu'il en a pris l'a tué lui aussi. »

Sur ces entrefaites, il avait posé la balle, extraite du corps du comte par le docteur Pateley, sur un petit piédestal, si bien qu'elle était juste dans l'alignement du canon. « Allons-y, maintenant, » souffla-t-il.

Il répéta alors l'incantation et procéda au saupoudrage comme il l'avait fait pour le bouton. Quand ses lèvres prononcèrent la dernière syllabe, la balle disparut dans un claquement. Dans son étau, le petit pistolet vibra.

« Ah ! » fit Maître Sean. « Pas de doute, cette fois, hein ?

C'est bien l'arme du crime, Monseigneur. Oui. L'heure coïncide presque exactement avec celle où le bouton a été arraché. Quelques secondes après, tout au plus. L'image s'ébauche, n'est-ce pas, Monseigneur ? Sa Seigneurie le comte arrache un bouton à la robe de la fille, qui brandit un pistolet et le tue. »

Un froncement de sourcils plissa le visage agréable de Lord Darcy. « Ne concluons pas trop hâtivement, mon bon Sean. Il n'existe aucune preuve qu'il ait été tué par une femme. »

— « Est-ce qu'un homme porterait cette robe, Monseigneur ? »

— « D'accord, » dit Darcy. « Mais qui nous dit qu'on portait cette robe quand le bouton a été arraché ? »

— « Oh... » fit Maître Sean, réduit au silence. Avec une petite baguette, il poussa la balle hors du canon.

— « Père Bright, » reprit Lord Darcy, « la comtesse nous servira-t-elle le thé cet après-midi ? »

Le prêtre parut soudain confus. « Juste Ciel ! Personne de vous n'a encore mangé ! Je vais donner des ordres pour qu'on vous monte quelque chose immédiatement, Lord Darcy. Avec tout ce remue-ménage... »

Lord Darcy leva la main. « Je vous demande pardon, mon père. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis sûr que Maître Sean et le docteur Pateley aimeraient manger un morceau, mais j'attendrai bien l'heure du thé. Je pensais seulement que la comtesse inviterait peut-être ses hôtes pour le thé. Connaît-elle assez bien Lord et Lady Duncan pour requérir leur amicale présence un tel après-midi ? »

Les yeux du père Bright se rétrécirent. « J'ose avancer que cela pourrait s'arranger, Lord Darcy. Vous y serez ? »

— « Oui... mais sans doute avec un léger retard. Ce qui n'aura guère d'importance, l'occasion n'ayant rien d'officiel. »

Le prêtre regarda sa montre. « A quatre heures ? »

— « Je pense que cela ferait l'affaire, » dit Lord Darcy.

Le père Bright inclina la tête et quitta la pièce.

Le docteur Pateley ôta son binocle pour essuyer soigneusement les verres avec un mouchoir de soie. « Combien de temps votre enchantement préservera-t-il le corps de la corruption, Maître Sean ? » s'enquit-il.

— « Aussi longtemps que ce sera nécessaire. Dès que le problème sera résolu, ou que nous disposerons d'éléments suffisants pour

le résoudre — selon le cas — il commencera à se putréfier. Je ne suis pas un saint, vous savez ; il faut de puissantes assistances célestes pour garder un cadavre intact durant des années et des années. »

Messire Pierre regardait la robe que Pateley avait posée sur la table. Le bouton était toujours en place, maintenu comme par magnétisme. Il n'y toucha pas. « Maître Sean, je ne connais pas grand-chose à la magie, » dit-il, « mais êtes-vous capable de découvrir qui portait cette robe aussi aisément que vous avez prouvé que le bouton était assorti ? »

Maître Sean secoua la tête en une énergique négation. « Non, Messire. Il n'y a pas de rapport. Le rapport des composants de la robe est très serré. De même qu'avec la couturière ou le tailleur qui ont façonné le vêtement, et aussi avec le tisserand qui a fait le tissu. Mais, sauf dans certaines circonstances, la personne qui porte ou a porté la robe n'a en fait que peu de liens réels avec le costume même. »

— « Je crains bien de ne pas comprendre, » dit Messire Pierre, l'air intrigué.

— « Voyez les choses comme ceci, Messire : cette robe ne serait pas ce qu'elle est si le tisserand n'avait pas fabriqué l'étoffe d'une certaine manière. Elle ne serait pas ce qu'elle est si la couturière ne l'avait pas coupée selon un modèle spécial et ne l'avait pas cousue d'une façon qui lui est propre. Vous me suivez, Messire ? Oui. Eh bien, donc, les relations entre vêtement et tisserand et vêtement et couturière ont une forte signification. Mais cette robe serait encore très semblable à elle-même si elle était restée dans le placard sans qu'on la porte. Pas de rapport... ou très peu. Si c'était un vêtement déjà très porté, ce serait différent... du moins s'il avait toujours été porté par la même personne. Par conséquent, Messire, comme vous le voyez, le vêtement en son tout est ce qu'il est qu'on le porte ou non, mais la personne qui le porte devient sans importance. »

Il montra le petit pistolet qu'il avait toujours en main. « Maintenant, Messire, prenez votre pistolet que voici. Les... »

— « Ce n'est pas *mon* pistolet, » coupa fermement Pierre.

— « C'était une formule, simplement, Messire, » dit Maître Sean avec une patience infinie. « Ce pistolet ou toute autre arme en général, si vous me suivez, Messire. Il est encore plus difficile de découvrir le propriétaire d'une arme à feu. La plus grande partie de l'usure, dans une arme, est d'ordre purement mécanique.

Peu importe *qui* presse la détente, voyez-vous, l'érosion causée par les gaz dégagés dans la chambre et l'usure occasionnée par le passage de la balle dans le canon seront les mêmes. Vous comprenez, Messire, peu importe au pistolet qui presse sa détente ou contre quoi il tire. Pour la balle, c'est un peu différent. Pour la balle, ce qui compte, c'est avec quelle arme elle a été tirée et ce qu'elle a frappé, Messire. »

— « Je vois, » dit le chevalier. « Très intéressant, Maître Sean. » Il se tourna vers Lord Darcy. « Y a-t-il autre chose à votre service, Monseigneur ? Il faudrait que je m'occupe de pas mal d'affaires pour le comté. »

Lord Darcy agita la main. « Pas pour le moment, Messire Pierre. Je comprends les nécessités du gouvernement. Allez. »

— « Mes remerciements, Votre Seigneurie. Si vous aviez encore besoin de moi, je serai dans mon bureau. »

Dès que Messire Pierre eut refermé la porte, Lord Darcy tendit la main vers le sorcier. « Maître Sean, le pistolet. »

Maître Sean le lui remit. « En avez-vous jamais vu un pareil ? » demanda Darcy, retournant l'arme entre ses mains.

— « Pas *exactement* pareil, Monseigneur. »

— « Allons, allons, Maître Sean, pas tant de précautions ; je ne suis pas sorcier, mais je n'ai pas besoin de connaître les Lois de Similitude pour m'apercevoir d'une ressemblance *évidente*. »

— « Edimbourg, » dit seulement Maître Sean.

— « Exact. Travail écossais. Typique. D'une beauté remarquable. Et regardez-moi cette culasse. *Ecosse* s'écrit partout dessus... et mieux encore *Edimbourg*, vous l'avez dit. »

Le docteur Pateley, qui avait remis ses verres soigneusement essuyés, se pencha pour examiner le pistolet. « Ne pourrait-il pas être italien, Monseigneur ? Ou arabe ? Dans l'Espagne des Maures, on exécute ce genre de travail. »

— « Pas un armurier maure ne cisèlerait une scène de chasse sur la crosse, » déclara Lord Darcy. « Et des Italiens n'auraient pas mis de la bruyère et des chardons dans le champ autour du chasseur. »

— « Mais les lettres *FdM* gravées sur le canon indiquent que le... » insista le docteur.

— « Ferrari de Milan, » dit Lord Darcy. « Tout juste. Mais le canon est d'un travail beaucoup plus récent que le reste. De même que les chambres. Cette arme est assez ancienne... une cinquantaine d'années à mon avis. La culasse et la crosse sont en excellent

état, ce qui indique qu'on en a pris bien soin, mais un usage fréquent — ou un unique accident — ont pu abîmer le canon, forçant le propriétaire à le faire réparer. Il a été remplacé par Ferrari. »

— « Je vois, » fit le docteur Pateley, un peu humilié.

— « Si nous ouvrons la culasse... Maître Sean, passez-moi votre petit tournevis. Merci. Si nous ouvrons la culasse, nous allons trouver le nom d'un des plus fameux armuriers d'il y a un demi-siècle — un homme dont on n'a pas oublié le nom — Hamish Graw d'Edimbourg. Ah ! tenez ! Vous voyez ? »

Ils constatèrent que c'était ainsi.

Satisfait sur ce point, Lord Darcy referma la culasse. « A présent, messieurs, nous savons l'origine de l'arme. Nous savons également qu'il y a dans ce château même un invité, Lord Duncan de Duncan en personne. Un seigneur écossais qui était, il y a quinze ans, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté près du grand-duché libre de Milan. Ce qui me donne l'idée qu'il serait bien étrange qu'il n'y eût pas quelque rapport entre cette arme et Lord Duncan. Hein ? »

— « Allons, allons, Maître Sean, » s'impatienta Lord Darcy. « Nous n'avons pas de temps à perdre. »

— « Patience, Monseigneur, patience, » dit avec calme le petit sorcier. « Ce sont choses qu'on ne saurait précipiter, vous savez. » Il était à genoux devant un vaste et lourd coffre de voyage dans la chambre de l'appartement provisoirement occupé par Lord et Lady Duncan, et s'escrimait contre la serrure. « Toute position de la serrure est aussi efficace qu'une autre pour vous empêcher de manoeuvrer le pêne. Mais pour les paillettes dans le cylindre, c'est une autre affaire. Les serrures sont faites de telle sorte que les gorges ne soient pas en rapport avec le cylindre quand la clé n'y est pas, mais *il existe* une relation quand la clé est *dedans*, si bien qu'en tirant profit de cette relation... Ah ! »

Le pêne cliqueta.

Lord Darcy souleva lentement le couvercle.

— « Attention, Monseigneur ! » l'avertit Maître Sean. « Il a mis un charme sur la chose ! Laissez-moi agir. » Il fit reculer Lord Darcy puis ouvrit lui-même le coffre. Quand le couvercle fut rabattu contre le mur, Maître Sean regarda longuement coffre et couvercle, sans y toucher. Il y avait un second couvercle, mince, et visiblement manoeuvré à l'aide d'un simple crochet.

Maître Sean prit son bâton de sorcier, une branche de frêne de montagne de cinq pieds de long et en toucha le couvercle intérieur. Il ne se passa rien. Il en toucha le crochet. Rien encore.

« Hum... » fit pensivement Maître Sean. Il jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce et ses yeux se portèrent sur une grosse pierre qui servait à bloquer la porte. « Ceci devrait marcher. » Il alla la prendre et la rapporta pour la poser sur l'angle du coffre de façon qu'elle arrête le couvercle au cas où il retomberait.

Puis il avança la main comme pour ouvrir le second couvercle. Le premier, le lourd, tomba de son propre chef à une vitesse fantastique en heurtant violemment la pierre.

Lord Darcy se massait doucement le poignet droit à l'idée que c'est à cet endroit que l'aurait frappé le couvercle extérieur s'il avait touché à l'intérieur. « Réglé pour s'abattre si un être humain avance la main, hein ? »

— « Ou la tête, Monseigneur. Pas très dangereux pour qui sait chercher. Il existe de meilleurs charmes pour défendre les objets. Et maintenant, nous allons voir ce que Sa Seigneurie tient tant à protéger qu'elle en pratique la sorcellerie sans licence. » Il souleva de nouveau le lourd couvercle, puis celui de l'intérieur. « Il n'y a plus de danger, Monseigneur. *Regardez-moi tout cela !* »

Lord Darcy avait déjà vu. Les deux hommes contemplèrent en silence la collection d'objets hétéroclites sur le premier plateau de la malle. Les doigts agiles de Maître Sean ouvraient un à un les papiers qui enveloppaient les choses. « Un crâne humain, » dit-il, « des flacons de terre des cimetières. Hum... en voici un qui est étiqueté *Sang d'une vierge*. Et ceci ! La Main de Gloire ! »

C'était une main humaine, momifiée, raidie, durcie, brunie, les doigts un peu recourbés comme pour tenir une boule invisible de trois pouces de diamètre. Au bout de chacun des doigts était fiché un court bout de chandelle. Lorsque la main était posée la paume en haut, elle servait de candélabre.

— « Eh bien, l'affaire me paraît à peu près réglée, Maître Sean ? » dit Lord Darcy.

— « Certes, Monseigneur. Nous pouvons à tout le moins le mettre en état d'arrestation pour ces choses qu'il possède. La magie noire est affaire de symbolisme et d'intention. »

— « Très bien. Je désire la liste complète du contenu de ce coffre. Replacez bien tout dans l'ordre où c'était et refermez à clé. » Il se tira pensivement le lobe de l'oreille. « Ainsi Lord Duncan est détenteur du Talent, hein ? Curieux. »

— « Certes. Mais pas surprenant, Monseigneur, » dit Maître Sean en relevant la tête. « C'est dans le sang. Certains en accordent le crédit aux Dédaniens qui ont traversé l'Ecosse avant de conquérir l'Irlande il y a trois mille ans, mais quoi qu'il en soit le Talent persiste vigoureusement chez les fils de Gaël. Cela me fait bouillir de le voir si mal employé ! »

Tandis que Maître Sean bavardait, Lord Darcy parcourait la chambre, tel un chat maigre certain qu'une souris se cache quelque part.

— « Cela causera même la perte de Lord Duncan, si on n'y met pas le holà, » murmura Darcy, l'air absent.

— « Oui, Monseigneur, » opina Maître Sean. « L'état mental nécessaire pour appliquer le Talent à la magie noire est tel qu'il détruit inéluctablement l'utilisateur... mais s'il sait ce qu'il fait, des tas d'autres gens en pâtissent avant qu'il soit lui-même anéanti. »

Lord Darcy ouvrit le coffret à bijoux posé sur la commode. Les bijoux de voyage habituels, en assez grande quantité, mais sans grande valeur.

« L'esprit de l'homme se retourne contre lui-même quand il est occupé de haine et d'idées de vengeance, » poursuivit Maître Sean. « Ou alors, s'il est de nature à *se réjouir* de voir autrui souffrir, ou du genre qui s'en moque mais qui est prêt à tout pour acquérir des biens, alors son esprit est déjà déformé et le mauvais usage du Talent ne fait qu'empirer la situation. »

Lord Darcy découvrit ce qu'il cherchait dans un tiroir, sous de la lingerie pliée avec soin. Un petit étui en cuir, splendidement orné à la manière florentine, doré et orné au fer. Pas besoin de la sorcellerie de Maître Sean pour lui révéler que le petit pistolet y entrait comme une main dans un gant.

Le père Bright avait l'impression de marcher sur une corde raide depuis des heures. Lord et Lady Duncan conversaient à voix basse et contrôlée, ce qui trahissait leur nervosité profonde, mais le père Bright se rendait compte qu'il se comportait de la même manière ainsi que la comtesse. Lord Duncan de Duncan avait présenté ses condoléances pour la mort de feu le comte avec l'aspect décent du chagrin réprimé, tout comme l'avait fait Mary, Lady Duncan. La comtesse les avait reçues avec solennité et gratitude. Mais le père Bright se rendait fort bien compte que personne dans cette pièce

— et peut-être personne au monde — ne regrettait le trépas du comte.

Lord Duncan était dans sa chaise roulante, ses traits aigus d'Ecossais figés en un mélancolique sourire qui manifestait l'intention de se montrer aimable malgré la lourde peine qui pesait sur lui. Le père Bright le remarqua mais dut s'avouer qu'il avait lui-même une expression assez analogue. Personne ne dupait personne, le prêtre en était certain — mais si quelqu'un l'eût avoué, c'eût été la plus grossière des fautes de bienséance. Toutefois l'attitude du Lord montrait qu'il était hagard et le faisait paraître plus âgé, ce qui ne plaisait guère au père Bright. Son intuition sacerdotale lui disait en clair qu'il y avait dans l'esprit de l'Ecossais un tourbillon d'émotions... eh bien, *mauvaises* était le seul terme adéquat.

La plupart du temps, Lady Duncan se taisait. Depuis un quart d'heure qu'elle était arrivée avec son mari pour ce thé sans cérémonie, elle avait à peine prononcé une douzaine de paroles. Son visage ressemblait à un masque et ses yeux étaient aussi hagards que les traits de son mari. Toutefois la perception du prêtre lui disait que l'émotion qu'elle éprouvait était la peur à l'état pur. Il avait observé de ses yeux perçants qu'elle s'était un peu trop maquillée. Elle avait presque réussi à dissimuler la légère meurtrissure de sa joue droite, mais pas complètement.

Madame la comtesse d'Evreux n'était que tristesse et malheur, mais il n'y avait chez elle ni peur ni pensées mauvaises. Elle souriait poliment et parlait avec calme. Le père Bright aurait été prêt à parier qu'aucun des quatre ne se rappellerait un seul mot de ce qui s'était dit.

Le père avait disposé son siège de façon à surveiller la porte ouverte sur le long corridor qui venait du donjon. Il espérait que Lord Darcy allait se hâter. Ni l'un ni l'autre des invités n'était informé de la présence de l'enquêteur ducal, et le père Bright éprouvait un peu d'appréhension pour la rencontre. On n'avait même pas dit aux Duncan que la mort du comte était un meurtre, mais le père avait la certitude qu'ils le savaient déjà.

Bright vit Lord Darcy entrer par la porte au bout du couloir. En marmonnant une excuse, il se leva. Les trois autres acceptèrent de bonne grâce ses explications et reprirent leur entretien. Le père retrouva Lord Darcy dans le corridor.

— « Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez, Lord Darcy ? » demanda le prêtre à voix basse.

— « Oui, » répondit Lord Darcy. « Je crains que nous ne devions arrêter Lord Duncan. »

— « Pour meurtre ? »

— « Peut-être. Je n'en suis pas encore sûr. Mais le chef d'accusation sera la pratique de la magie noire. Il en possède tous les accessoires dans une malle, dans sa chambre. Maître Sean déclare qu'un rite s'est déroulé dans cette pièce la nuit dernière. Bien entendu, cela sort de mes attributions. C'est vous, en tant que représentant de l'Eglise, qui devrez procéder à l'arrestation. » Il s'interrompit un instant. « Cela n'a pas l'air de vous surprendre, mon révérend. »

— « Non, » reconnut le père. « Je le sentais. Il faudra que vous et Maître Sean fassiez déposition sous serment avant que je puisse intervenir. »

— « Je comprends. M'accorderiez-vous une faveur ? »

— « Si c'est en mon pouvoir... »

— « Faites sortir Madame la comtesse sous un prétexte quelconque. Laissez-moi seul avec ses invités. Je ne désire pas bouleverser la comtesse plus que nécessaire. »

— « Je pense que je puis m'en charger. Entrons-nous ensemble ? »

— « Pourquoi pas ? Mais ne dites pas pourquoi je suis ici. Qu'ils me prennent pour un simple invité. »

— « Très bien. »

Les trois occupants de la salle levèrent les yeux quand le père Bright revint avec Lord Darcy. On fit les présentations ; Lord Darcy demanda humblement pardon de son retard à la maîtresse du logis. Le père Bright songea que le sourire mélancolique de Lord Darcy ressemblait à celui des autres.

Lord Darcy se servit au buffet et se laissa verser par la comtesse une grande tasse de thé. Il ne parla pas du récent deuil. Au contraire, il aiguilla la conversation sur la beauté sauvage de l'Ecosse et sur l'excellence de la chasse à la grouse dans ce pays.

Le père Bright ne s'était pas rassis. Au contraire, il avait de nouveau quitté la pièce. Quand il revint, il alla droit à la comtesse et lui dit d'une voix basse mais parfaitement intelligible : « Madame, Messire Pierre Morlaix vient de m'informer qu'il est certaines questions qui requièrent votre immédiate attention. Cela ne prendra que quelques instants. »

La comtesse n'hésita pas et s'excusa aussitôt. « Finissez votre thé, » dit-elle. « Je ne pense pas rester longtemps absente. »

Lord Darcy savait que le prêtre n'aurait pas menti et se demandait en conséquence quel accord il avait passé avec Messire Pierre. Non que cela eût de l'importance, mais Lord Darcy espérait que ce serait assez compliqué pour retenir la comtesse au moins durant dix minutes.

La conversation, interrompue un instant, revint à la grouse.

— « Je n'ai guère tiré depuis mon accident, » dit Lord Duncan, « mais autrefois j'aimais beaucoup cela. J'ai encore chaque année des amis qui viennent pour la saison. »

— « Quelle est votre arme préférée pour la grouse ? » s'informa Lord Darcy.

— « Un canon d'un pouce avec choke modifié, » expliqua l'Ecossais. « J'ai une paire de fusils que j'affectionne particulièrement. Des armes excellentes. »

— « De fabrication écossaise ? »

— « Non, non, anglaise. Les armuriers londoniens sont imbattables pour les fusils de chasse. »

— « Oh ? Je pensais que Votre Seigneurie faisait fabriquer toutes ses armes en Ecosse. » Tout en parlant, il tira de la poche de son justaucorps le petit pistolet qu'il posa délicatement sur la table.

Un silence s'établit du coup, puis Lord Duncan demanda, le ton coléreux : « Que se passe-t-il ? Où avez-vous pris cet objet? »

Lord Darcy regardait Lady Duncan devenue soudain pâle. « Peut-être que Lady Duncan pourra nous le dire, » fit-il d'une voix froide.

Elle secoua la tête en poussant un soupir. Un moment elle eut du mal à retrouver sa voix, à formuler les mots. « Non, non, » fit-elle enfin. « Je ne sais rien. Rien. »

Mais Lord Duncan la regardait curieusement.

— « Vous ne niez pas que cette arme soit à vous, Monseigneur ? » s'enquit Darcy. « Ou à votre femme, selon le cas. »

— « *Où l'avez-vous trouvée ?* » Il y avait une nuance de menace dans les paroles de l'Ecossais. Ç'avait été un homme puissant, en un temps, et Lord Darcy voyait se contracter les muscles de ses épaules.

— « Dans la chambre de feu le comte d'Evreux. »

— « Qu'est-ce qu'elle y faisait ? » Cette fois l'Ecossais grondait, mais Lord Darcy avait l'impression que la question s'adressait tout autant à Lady Duncan qu'à lui-même.

— « Une des choses qu'elle y faisait, c'était de perforer le cœur du comte d'Evreux. »

Lady Duncan s'affaissa en avant, évanouie, renversant sa tasse de thé. Lord Duncan voulut saisir le pistolet, sans prêter attention à sa femme. La main de Lord Darcy se glissa prestement et s'empara du pistolet avant que l'Ecossais ait pu le toucher. « Non, non, Monseigneur, » fit-il sans élever la voix. « Ceci constitue une preuve dans une affaire de meurtre. Nous ne devons pas toucher aux preuves du roi. »

Il n'était pas préparé à ce qui se passa ensuite. Lord Duncan rugit des paroles obscènes en gaélique, posa les mains sur les bras de son fauteuil roulant et, d'une forte poussée des bras et des épaules, se dressa et se précipita en avant, vers Lord Darcy, séparé de lui par la largeur de la table. Ses mains se tendirent vers la gorge de Darcy tandis que tout l'élan de son corps le portait vers l'enquêteur.

Il aurait pu réussir si la faiblesse de ses jambes ne l'avait trahi. Il heurta du ventre le bord de la table massive, et une grosse partie de son élan fut amortie. Il s'écrasa en avant, les mains encore crispées vers l'Anglais étonné. Il cogna du menton sur la table et il glissa en arrière, entraînant la nappe, la porcelaine et l'argenterie. Puis il resta inerte sur le sol. Sa femme ne bougea pas, sauf lorsque la nappe en glissant lui remua la tête.

Lord Darcy avait bondi en arrière, renversant sa chaise. Il restait planté à contempler les deux êtres privés de connaissance.

— « Je pense que ni l'un ni l'autre n'ont subi de dommages permanents, » dit le docteur Pateley, une heure plus tard. « Lady Duncan a éprouvé un choc, naturellement, mais le père Bright n'a pas mis longtemps à la ranimer. C'est une femme dévote, je crois, même si c'est une pécheresse. »

— « Et Lord Duncan ? » demanda Lord Darcy.

— « Là, c'est une autre histoire. Je crains que son infirmité dorsale ne se soit aggravée et ce coup sur le menton n'a pas dû lui faire de bien. J'ignore si le père Bright est capable de le soulager ou non. La guérison veut la collaboration du patient. J'ai fait de mon mieux, mais je ne suis que médecin et non praticien de l'Art de Guérir. Toutefois le père a une excellente réputation dans ce domaine et peut-être fera-t-il du bien à Sa Seigneurie. »

Maître Sean hocha sombrement la tête. « Le révérend père a le

Talent, cela ne fait aucun doute, mais cette fois il est devant un autre homme qui le détient aussi... un homme dont l'esprit vise à sa propre destruction, à la longue. »

— « En tout cas, ce n'est pas mon affaire, » reprit le docteur Pateley. « Je ne suis qu'un technicien. J'abandonne les guérisons à l'Eglise, à laquelle elles reviennent de droit. »

— « Maître Sean, il subsiste ici un mystère, » dit Lord Darcy. « Il nous faut davantage de preuves. Et les yeux, alors ? »

Maître Sean cligna les paupières. « Vous voulez parler du test de l'image, Monseigneur ? »

— « C'est cela. »

— « Cela ne tiendrait pas devant le tribunal, Monseigneur, » répondit le sorcier.

— « Je suis au courant, » fit Darcy agacé.

— « Un test sur les yeux ? » s'étonna Pateley. « J'avoue que je ne comprends pas. »

— « On n'y recourt pas souvent, » expliqua Maître Sean. « C'est un phénomène psychique qui se manifeste parfois au moment de la mort... surtout en cas de mort violente. La tension émotive brutale détermine une sorte de choc en retour du cerveau — vous me suivez ? — et il en résulte que l'image qui est enregistrée dans l'esprit du mourant se répercute sur la rétine. En appliquant la sorcellerie appropriée, cette image est susceptible de développement et révèle alors la dernière chose qu'a vue le défunt.

» Mais c'est une opération délicate même dans les circonstances les plus favorables, et généralement elles ne le sont pas. Cela n'arrive jamais si, par exemple, la personne ne s'attend pas à être attaquée. L'homme tué en duel, ou celui qui est abattu après avoir affronté l'arme durant quelques secondes, a le temps de s'adapter à la situation. De plus, la mort doit être instantanée, ou à peu près. Si l'homme survit ne fût-ce que quelques minutes, l'effet se dissipe. Et naturellement, si la victime a les yeux fermés au moment de la mort, il ne s'y inscrit rien. »

— « Les yeux du comte d'Evreux étaient ouverts, » dit le docteur Pateley. « Ils l'étaient encore quand nous l'avons vu. Combien de temps après le décès l'image persiste-t-elle ? »

— « Jusqu'à ce que les cellules rétiniennes meurent. Rarement plus de vingt-quatre heures et habituellement beaucoup moins. »

— « Cela ne fait pas encore vingt-quatre heures, » dit Lord

Darcy, « et il y a des chances que la surprise ait été totale pour le comte. »

— « Je dois avouer, Monseigneur, » dit Maître Sean, « que les conditions paraissent favorables. Je ferai donc l'essai. Mais n'y fondez pas trop d'espoirs. »

— « Je n'en ferai rien. Agissez au mieux, Maître Sean. S'il existe un sorcier en exercice qui en soit capable, c'est bien vous. »

— « Je vous remercie, Monseigneur. Je vais m'en occuper immédiatement, » annonça le sorcier avec une fierté qui perçait malgré ses efforts de modestie.

Deux heures plus tard, Lord Darcy marchait à grands pas dans le corridor du grand vestibule et Maître Sean le suivait de son mieux, tenant d'une main son bâton de *caorthainn* et de l'autre son grand sac de tapisserie. Il avait demandé au père Bright et à la comtesse d'Evreux de le retrouver dans une des petites pièces réservées aux invités. Mais la comtesse vint au-devant de lui.

— « Monseigneur Darcy, » dit-elle, son visage ingrat reflétant son chagrin et son tourment, « est-il exact que vous soupçonniez Lord et Lady Duncan de ce meurtre ? Parce que, dans ce cas, je dois... »

— « Plus maintenant, Madame, » coupa vivement Darcy. « Je pense que nous sommes en mesure de démontrer que ni l'un ni l'autre ne sont coupables de meurtre... bien que naturellement doive subsister contre Lord Duncan l'accusation de pratiquer la magie noire. »

— « Je comprends, mais... »

— « Je vous en prie, Madame, » interrompit de nouveau Darcy, « permettez-moi de tout vous expliquer. Venez. »

Sans un mot, elle se détourna et le conduisit dans la pièce où attendait le père Bright.

Le prêtre était debout, son visage trahissant sa tension intérieure.

« S'il vous plaît, » dit Lord Darcy, « asseyez-vous tous les deux. Ce ne sera pas long. Madame, Maître Sean peut-il utiliser la table que voici ? »

— « Certainement, certainement, Monseigneur, » répondit à voix basse la comtesse.

— « Mille grâces, Madame. Mais je vous en prie, asseyez-vous. Il n'y en a plus pour longtemps. »

C'est à regret que le père Bright et la comtesse s'assirent dans deux fauteuils, face à Lord Darcy. Ils ne prêtaient que peu d'attention à ce que faisait Maître Sean. Ils ne quittaient pas Darcy des yeux.

« Mener une enquête de cette nature n'est pas une chose aisée, » commença-t-il prudemment. « La plupart des cas de meurtre seraient facilement résolus par votre chef des gens d'armes. Nous nous sommes aperçus qu'une police de comté bien entraînée est capable, dans la plupart des cas, de résoudre sans peine le mystère... car le plus souvent il n'y a que peu de mystère. Mais, de par la loi de Sa Majesté, le chef des gens d'armes doit réclamer la présence d'un enquêteur du duc si le crime est insoluble ou s'il met en cause un membre de l'aristocratie. C'est pourquoi vous avez parfaitement agi en informant Son Altesse le duc dès la découverte du meurtre. » Il se renversa dans son fauteuil. « Et il était clair dès le départ que feu Monseigneur le comte avait été assassiné. »

Le père Bright allait parler, mais Lord Darcy lui coupa la parole. « Par *meurtre*, mon révérend, j'entends qu'il n'est pas mort de mort naturelle... de maladie, troubles cardiaques, accident ou quoi que ce soit d'autre. Je devrais peut-être employer le mot *homicide*.

» Donc la question à laquelle nous avons à répondre est simplement la suivante : qui est responsable de cet homicide ? »

Le prêtre et la comtesse gardèrent le silence, considérant Lord Darcy comme s'il eût été quelque oracle inspiré de Dieu.

« Comme vous le savez... pardonnez-moi, Madame, si je suis brutal... feu le comte aimait assez s'amuser. Non, je vais employer des termes plus vigoureux. C'était un satyre, un voluptueux ; un homme travaillé d'obsession sexuelle.

» Pour un tel homme, s'il s'abandonne à ses passions — et feu le comte ne s'en privait pas — il n'y a en général qu'une fin possible. A moins d'avoir une personnalité très séduisante — ce qui n'était pas le cas — il y aura toujours quelqu'un qui le haïra assez pour le tuer. Un tel homme laisse en effet derrière lui nombre de femmes et d'hommes auxquels il a causé des torts.

» Une de ces personnes peut un jour le tuer.

» Une de ces personnes l'a fait.

» Mais il nous faut trouver qui est coupable et décider de l'étendue de sa culpabilité. Tel est mon but.

» Et maintenant, j'en viens aux faits. Nous avons appris

qu'Edouard avait un escalier secret qui menait directement à son appartement. En fait, le secret était mal gardé. Nombreuses étaient les femmes — du commun ou de la noblesse — qui connaissaient l'existence de cet escalier et savaient comment y accéder. Si Edouard laissait ouverte la porte du bas, n'importe qui pouvait gravir les degrés. Il avait une serrure à la porte de sa chambre à coucher et par conséquent ne pouvait entrer que son invitée... et non une femme ou un homme quelconques qui se seraient engagés dans l'escalier. Il était protégé.

» A présent, voici ce qui s'est passé, exactement, la nuit dernière. Au fait, j'ai des preuves ainsi que les aveux de Lord et Lady Duncan. Dans un moment, je vous expliquerai comme j'ai obtenu ces aveux.

» *Primo* : Lady Duncan avait rendez-vous avec le comte d'Evreux la nuit dernière. Elle est montée par l'escalier jusque dans la chambre. Elle portait sur elle un petit pistolet. Elle avait eu avec Edouard une liaison, puis il l'avait abandonnée. Elle était furieuse. Mais elle est quand même allée dans sa chambre.

» Quand elle est arrivée, il était ivre — et dans une de ces méchantes humeurs que vous connaissez bien tous les deux. Elle l'a supplié de la reprendre pour maîtresse. Il a refusé. Selon Lady Duncan, il lui a dit : « Je ne veux plus de vous ! Vous n'êtes pas digne de vous trouver dans la même chambre qu'*elle* ! »

» C'est Lady Duncan qui souligne le pronom, pas moi.

» Furieuse, elle a sorti une arme... le petit pistolet qui a tué le comte. »

La comtesse étouffa un cri. « Mais Mary *n'aurait pas...* »

— « *S'il vous plaît !* » Lord Darcy abattit la main sur le bras de son fauteuil avec un bruit sec. « Madame, vous *écouterez* ce que j'ai à dire ! »

Il courait un risque terrible, il le savait. La comtesse était son hôtesse et avait tous les droits d'exercer ses prérogatives. Mais Lord Darcy comptait sur le fait qu'elle avait été soumise si longtemps à l'influence du comte d'Evreux qu'il lui faudrait un certain délai pour comprendre qu'elle n'avait plus à se plier à la volonté de tout homme qui élevait la voix. Il avait raison. Elle se tut.

Le père Bright se tourna vivement vers elle pour l'encourager : « Je vous en prie, ma fille, attendez. »

— « Et pardonnez-moi, Madame, » reprit Lord Darcy d'une voix douce. « J'allais justement vous expliquer pourquoi je sais que Lady Duncan n'aurait pas pu tuer votre frère. Il y avait la question

du vêtement. Nous sommes sûrs que la robe trouvée dans la penderie d'Edouard a été portée par la personne coupable. *Or cette robe n'aurait pas du tout pu aller à Lady Duncan !* Elle est beaucoup trop... euh... forte.

» Elle m'avait raconté son histoire et, pour des raisons que je vous exposerai plus tard, je la crois. Quand elle a braqué l'arme sur votre frère, elle n'avait en réalité aucune intention de le tuer. Elle ne comptait pas presser la détente. Votre frère le savait. Il lui a décoché une gifle sur le côté de la figure. Elle a lâché le pistolet et est tombée en sanglotant sur le plancher. Il l'a brutalement relevée par un bras et l'a « escortée » jusqu'en bas des marches, puis l'a jetée dehors.

» Lady Duncan a perdu la tête et a couru chez son mari.

» Et c'est alors, après qu'il eut réussi à la calmer un peu, qu'elle a compris dans quelle situation elle se trouvait. Elle savait que Lord Duncan était un homme violent, à l'esprit tortueux... très semblable à Edouard, comte d'Evreux. Elle n'a pas osé lui avouer la vérité, mais il fallait bien lui raconter quelque chose. Elle a donc menti.

» Elle lui a dit qu'Edouard l'avait convoquée pour lui annoncer quelque chose d'important ; que ce « quelque chose » d'important avait à voir avec la sécurité de Lord Duncan ; que le comte lui avait affirmé être au courant des pratiques de magie noire de Lord Duncan ; qu'il menaçait d'en informer les autorités ecclésiastiques si elle ne se soumettait pas à son désir ; qu'elle s'était débattue et s'était enfuie. »

Lord Darcy ouvrit les mains. « Ce n'était bien sûr qu'un tissu de mensonges. Mais Lord Duncan a tout cru. Il était tellement infatué de sa personne qu'il ne pouvait croire à l'infidélité de sa femme, bien qu'il fût paralysé depuis cinq ans. »

— « Comment pouvez-vous être certain que Lady Duncan vous a dit la vérité ? » s'enquit Bright, méfiant.

— « Indépendamment de la robe — et le comte ne les réservait qu'aux femmes du commun, *pas* aux aristocrates — nous avons le témoignage des actes mêmes de Lord Duncan. Nous en arrivons donc à :

» *Secundo :* Lord Duncan n'aurait pas pu physiquement commettre le meurtre. *Comment un homme condamné au fauteuil roulant aurait-il monté cet escalier ?* Je vous affirme que c'est une impossibilité matérielle.

» La possibilité qu'il ait feint l'infirmité durant toutes ces années

et qu'il soit en réalité en état de marcher s'est trouvée écartée il y a trois heures, quand il s'est fait fort mal en tentant de m'étrangler. Ses jambes ne lui permettent même pas de faire un pas... à plus forte raison de monter au sommet de cet escalier. »

Lord Darcy joignit les mains, l'air satisfait.

— « Reste la possibilité, » intervint le père Bright, « que Lord Duncan ait supprimé le comte d'Evreux par des moyens psychiques ou magiques. »

Lord Darcy approuva de la tête. « C'était en vérité possible, mon père, nous le savons tous les deux. Mais pas dans ce cas. Maître Sean m'affirme — et je suis sûr que vous en conviendrez — qu'un homme tué par sorcellerie, par magie noire, meurt d'un mal interne et non d'une balle dans le cœur.

» En fait, le sorcier noir conduit son ennemi à se supprimer lui-même par des moyens psychosomatiques. Il meurt par l'intermédiaire de ce qu'on appelle l'induction psychique. Maître Sean m'a informé que le moyen le plus courant — le plus grossier — d'y parvenir, c'est la « méthode du simulacre ». C'est-à-dire en fabriquant une image — généralement de cire, mais ce n'est pas indispensable — et en appliquant la Loi de Similitude, qui amène la mort. La Loi de Contagion est également utilisée, puisqu'on incorpore le plus souvent à la figurine des débris d'ongles, des cheveux, de la salive et ainsi de suite, prélevés sur la victime. Est-ce exact, mon père ? »

Le prêtre approuva. « Oui. Et contrairement aux hérésies soutenues par certains matérialistes, il n'est pas du tout nécessaire que la victime soit mise au courant de l'opération — bien qu'on doive admettre qu'en certaines circonstances cela favorise le processus. »

— « Tout juste, » reprit Lord Darcy. « Mais il est bien connu qu'un sorcier compétent est en mesure de déplacer les objets... que ce soit magie noire ou blanche. Voudriez-vous expliquer à Madame la comtesse pourquoi son frère ne peut pas avoir été tué de cette manière ? »

Le père Bright se passa le bout de la langue sur les lèvres, puis se tourna vers la comtesse assise près de lui. « Il y a un manque de rapport. Dans le cas présent, il faut que la balle ait eu un rapport soit avec le cœur, soit avec l'arme. Si elle avait voyagé par ma-

gie avec une vélocité suffisante pour pénétrer, le rapport avec le cœur aurait dû être beaucoup plus fort qu'avec le pistolet. Pourtant le test auquel j'ai assisté et auquel s'est livré Maître Sean indique qu'il n'en était pas ainsi. La balle est rentrée dans le canon, non dans le cœur de votre frère. C'est, ma chère fille, la preuve concluante que la balle a été projetée par des moyens purement matériels et a bien été tirée par ce pistolet. »

— « Alors qu'a donc fait Lord Duncan ? » s'étonna la comtesse.

— « *Tertio,* » reprit Lord Darcy, « croyant ce que sa femme lui avait raconté, Lord Duncan s'est mis en rage. Il a décidé de supprimer votre frère. Il a employé un charme d'induction. Mais le charme a opéré en retour, manquant le tuer lui-même.

» Il existe des analogies sur le plan matériel. Si on ajoute des esprits minéraux et de l'air au feu, le feu grandit. Mais si on y ajoute des cendres, le feu s'éteint.

» De la même manière, si on attaque un être vivant par le psychisme, il mourra... mais si on attaque de la même façon un être déjà mort, l'énergie psychique est absorbée au détriment de la personne qui l'a dégagée.

» Théoriquement, nous pourrions accuser Lord Duncan de tentative de meurtre, car il ne fait aucun doute qu'il ait cherché à tuer votre frère, Madame. *Mais votre frère était déjà mort à ce moment !*

» La dissipation d'énergie psychique qui en a résulté a privé Lord Duncan de sa connaissance durant plusieurs heures, au cours desquelles Lady Duncan a attendu dans la peur.

» Quand enfin le Lord a repris conscience, il a compris ce qui s'était passé. Il a su que votre frère était déjà mort quand il avait procédé à son enchantement. Il a donc pensé que c'était Lady Duncan qui avait tué le comte.

» D'autre part Lady Duncan savait parfaitement qu'elle avait laissé Edouard bien en vie, bien portant. Aussi a-t-elle cru que la magie noire de son mari avait causé la mort de son ex-amant. »

— « Chacun d'eux s'efforçait de protéger l'autre, » dit le père Bright. « Ils ne sont donc ni l'un ni l'autre totalement mauvais. Nous pourrions peut-être faire quelque chose en faveur de Lord Duncan. »

— « Je l'ignore, mon père, » dit Lord Darcy. « L'Art de Guérir est l'apanage de l'Eglise, non le mien. » Il se rendit compte avec un certain amusement qu'il paraphrasait le docteur Pateley. « Ce

que Lord Duncan ignorait, » poursuivit-il rapidement, « c'est que sa femme avait emporté un pistolet dans la chambre du comte. Cela éclairait sa visite d'un jour très différent, vous comprenez ? Voilà pourquoi il a été pris d'une telle furie contre moi... non parce que je les accusais de meurtre, lui ou sa femme, mais parce que j'avais ainsi jeté le doute sur la conduite de son épouse. »

Il tourna la tête vers la table où le sorcier irlandais s'affairait. « Prêt, Maître Sean ? »

— « Oui, Monseigneur. Il ne me reste plus qu'à disposer l'écran et à éclairer la lanterne du projecteur. »

— « Eh bien, faites. » Il revint au père Bright et à la comtesse. « Maître Sean a une image assez intéressante à projeter. Je voudrais que vous la regardiez. »

— « C'est mon développement le mieux réussi, j'ose l'affirmer Monseigneur, » dit le sorcier.

— « Opérez ! »

Maître Sean ouvrit le volet du projecteur et une image emplit l'écran.

C'était une femme. Elle portait la robe qu'on avait trouvée dans le placard du comte. Un bouton en était arraché et la robe bâillait. Elle avait la main droite à peu près cachée par un épais nuage de fumée. Il était évident qu'elle venait tout juste de tirer au pistolet sur celui qui la regardait. Les spectateurs avaient du mal à retenir des exclamations.

Mais ce n'était pas l'idée du meurtre qui leur coupait le souffle. La femme était belle. D'une beauté altière et confondante. Ce n'était pas une beauté délicate. Elle n'avait rien d'une fleur, rien de reposant non plus. C'était une beauté qui ne pouvait avoir qu'un seul effet sur un homme normal. Elle était la femme la plus désirable physiquement qu'on pût rêver.

Retro, Satanas, songea le père Bright, avec un sentiment indéfinissable. *Elle est d'une beauté presque obscène.*

Seule la comtesse restait insensible au désir qu'excitait l'image. Elle n'en voyait que la surprenante beauté.

— « Personne de vous n'a vu cette femme auparavant ? C'est bien ce que je pensais, » dit Lord Darcy. « Pas plus que ne l'ont vue Lord ou Lady Duncan, ni Messire Pierre.

» Qui est-elle ? Nous ne le savons pas. Mais nous pouvons procéder à quelques déductions. Elle ne peut être montée dans la chambre du comte que sur rendez-vous. C'est évidemment la femme dont a parlé Edouard à Lady Duncan... celle à qui la noble

Ecossaise ne pouvait se comparer. Il est presque assuré que c'est une femme du commun ; sinon elle ne porterait pas une des robes de la collection du comte. Elle a dû se changer dans la chambre même. Puis elle s'est querellée avec le comte... à quel propos ? Nous l'ignorons. Le comte avait auparavant pris le pistolet de Lady Duncan et l'avait vraisemblablement laissé traîner par négligence sur la table que vous voyez derrière la femme. Elle l'a saisi et a tiré. Puis elle a une seconde fois changé de vêtements, a remis la robe dans la penderie, et s'est enfuie. Personne ne l'a vue aller ni venir. Le comte avait prévu son escalier précisément à cette fin.

» Oh ! n'ayez crainte, nous la retrouverons, maintenant que nous savons de quoi elle a l'air.

» Et en tout cas, » conclut Lord Darcy, « le mystère est à présent résolu à mon entière satisfaction, ce dont je rendrai compte à Son Altesse. »

Richard, duc de Normandie, servit deux larges rasades d'excellent cognac dans les gobelets de cristal. Un sourire de satisfaction illuminait son jeune visage quand il tendit un des verres à Lord Darcy. « Très bien joué, Monseigneur, » dit-il, « très bien joué. »

— « Je suis heureux d'entendre Votre Altesse le dire, » répondit Darcy en acceptant le gobelet.

— « Mais où avez-vous pris la certitude que ce n'était *pas* une personne venue de l'extérieur du château ? N'importe qui pouvait franchir la grande porte. Elle est toujours ouverte. »

— « Exact, Votre Altesse. Mais la porte au pied de l'escalier était fermée à clé. Le comte d'Evreux l'avait bouclée après avoir jeté dehors Lady Duncan. Il n'y a pas moyen de l'ouvrir ou de la fermer de l'extérieur ; la serrure n'avait pas été forcée. Personne n'avait pu arriver ou partir par là après que Lady Duncan eut été chassée avec une telle vigueur. Le seul moyen d'entrer dans l'appartement du comte était par l'autre porte, et celle-là n'était pas bouclée. »

— « Je vois, » dit le duc Richard. « Mais je me demande toujours bien pourquoi elle est montée ? »

— « Sans doute parce qu'il l'y avait invitée. Toute autre femme aurait su à quoi elle s'exposait en acceptant de se rendre dans l'appartement du comte d'Evreux. »

Le beau visage du duc s'assombrit. « Non. On ne s'attendrait

pas à pareille chose de la part de son propre frère. Elle avait tous les droits de lui tirer dessus. »

— « Parfaitement, Votre Altesse. Et eût-elle été toute autre que l'héritière qu'elle aurait sans nul doute avoué tout de suite. En fait, j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher d'avouer quand elle a cru que j'allais accuser du meurtre les Duncan. Mais elle savait qu'il importait de préserver leurs réputations, celle de son frère et la sienne. Non pas en tant que personnes privées, mais bien comme comte et comtesse au service du gouvernement de Sa Majesté le roi. Pour un homme, passer pour un débauché est une chose. La plupart des gens ne s'inquiètent pas de ce trait de caractère chez un fonctionnaire public tant qu'il accomplit sa mission, et l'accomplit bien... ce que faisait le comte, Votre Altesse en est informée.

» Mais être tué d'une balle alors qu'on tente de violer sa propre sœur, c'est une tout autre affaire. Elle était tout à fait justifiée en s'efforçant de dissimuler sa piste. Et elle gardera le silence, à moins qu'on n'accuse quelqu'un d'autre du crime. »

— « Ce qui, bien sûr, ne se produira pas, » dit le duc Richard. Il but une gorgée de cognac et reprit : « Elle fera une bonne comtesse. Elle a du jugement et elle garde son sang-froid dans les moments difficiles. Après avoir abattu son frère, elle aurait pu être prise de panique, mais non ! Combien de femmes auraient eu la présence d'esprit de quitter la robe endommagée pour la remplacer par la copie accrochée dans la penderie ? »

— « Bien peu, » convint Darcy. « C'est pourquoi je n'ai jamais mentionné que je savais que la garde-robe du comte renfermait des robes identiques à celles de la comtesse. A propos, Votre Altesse, n'importe quel bon guérisseur, comme le père Bright, mis au courant de l'existence de ces copies de robes, aurait compris que le comte était en proie à une obsession sexuelle envers sa sœur. Il aurait su que toutes les autres filles après lesquelles il courait n'étaient que des images très imparfaites d'elle. »

— « Oui, c'est vrai. Et nulle d'entre elles n'arrivait à la cheville de la comtesse ! » Il reposa son verre sur la table. « J'informerai le roi mon frère que je lui recommande de tout mon cœur la nouvelle comtesse. Naturellement, pas un mot écrit de tout ceci. Vous savez et je sais, et le roi doit savoir. Mais personne d'autre ! »

— « Il y en a un autre qui sait, » dit Darcy.

— « Qui ? » fit le duc, ahuri.

— « Le père Bright. »

Le duc Richard parut soulagé. « Evidemment ! Mais il ne lui dira jamais que *nous* savons, n'est-ce pas ? »

— « Je pense qu'on peut compter sur la discrétion du père Bright. »

Dans l'ombre du confessionnal, Alice, comtesse d'Evreux, était agenouillée et écoutait la voix du père Bright.

— « Je ne vous infligerai pas de pénitence, mon enfant, parce que vous n'avez pas péché... du moins en ce qui concerne la mort de votre frère. Quant au reste de vos peccadilles, vous lirez et apprendrez par cœur le troisième chapitre de *L'Ame et le Monde*, par St James Huntington.

Il allait lui donner l'absolution, mais la comtesse l'interrompit.

— « Il n'y a qu'une chose que je ne comprenne pas. Cette image. Ce n'était pas moi. Je n'ai jamais vu fille aussi glorieusement belle de ma vie. Et je suis si laide. Je ne comprends pas. »

— « Si vous aviez regardé de plus près, mon enfant, vous auriez vu que le visage ressemblait au vôtre... sauf qu'il était idéalisé. Quand la réalité subjective devient objective, les déformations se manifestent toujours ; c'est pourquoi de telles images ne sauraient être retenues comme preuves de la réalité objective devant les tribunaux. » Il s'interrompit. « Soit dit en d'autres termes, ma fille : c'est dans les yeux de qui la regarde que réside la beauté. »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The eyes have it.

Chronique littéraire

Eros au pays des songes

par Jacques Chambon

Dans **Cerise ou le moment bien employé** de Dellfos, dont j'ai parlé dans le numéro 190 de **Fiction**, érotisme et science-fiction nouaient un flirt qui donnait au livre la rafraîchissante saveur d'un bonbon acidulé. Sans être plus réussis pour cela, **Oh ! Violette ou la politesse des végétaux** de Lise Deharme, **Le journal de Jeanne** de Mario Mercier, **Nouvelles de l'érosphère** d'Emmanuelle Arsan et **Homo eroticus rex** de J.E. Swilawtor — je les cite à peu près dans leur ordre de parution — sont plus ambitieux. Tous publiés chez Eric Losfeld, ces livres célèbrent des noces parfois somptueuses entre la littérature érotique et la littérature de l'étrange — entendez par là le merveilleux, le fantastique, l'insolite, la science-fiction — et posent à ce titre le problème de leurs rapports.

Il faut d'abord faire la part de la mode. Pour des raisons dont il y a d'autant moins lieu de faire état ici qu'elles sont assez simples, Eros est un dieu dans le vent qui se voit honoré même là où il n'a pas grand-chose à faire. Inutile d'aller à Copenhague pour la Foire du Sexe, elle est au coin de la rue. Qu'on s'en offusque ou qu'on s'en réjouisse, peu importe. C'est comme ça (1). Aussi l'érotisation de la littérature de l'étrange peut-elle être considérée au niveau le plus superficiel comme l'une des manifestations d'un phénomène général. Dès lors, certains auteurs habituellement attirés par un fantastique seulement paré des puissances de séduction qui lui sont propres font leur crise d'érotisme comme on attrape la rougeole ou la grippe : parce que le virus est dans l'atmosphère. Tel est le cas de Lise Deharme.

Oh ! Violette se présente comme un conte de fées moderne pour jeune fille avertie du XVI[e] arrondissement. L'univers réel des minets riches, des quartiers chics, des partouzes élégantes, des noms à rallonge et un monde de fantaisie où les animaux parlent, où les plantes ont de délicates attentions pour les humains qui les aiment et les protègent, s'interpénètrent harmonieusement. D'autre part, les petites histoires de fesses où s'ébroue Violette,

(1) Personnellement, je prends la responsabilité de m'en réjouir. Mieux vaut par exemple voir les murs se couvrir de stimuli érotiques que d'une terne poussière ou d'avis de mobilisation générale.

l'héroïne, s'enchaînent selon une trame très explicitement calquée sur celle de **La belle au bois dormant.** La féerie de grand-père est morte. Vive la féerie en chaleur. Vive Perrault habillé par Yves Saint-Laurent et paré des sophistications de l'érotisme ambiant.

Cette adaptation d'un certain type de merveilleux au goût du jour n'est pas sans intérêt et n'a rien de profondément injustifiable. On sait que les contes de Perrault et de Grimm, dans la mesure où ils se rattachent à de vieux mythes païens, peuvent faire symboliquement allusion à des rituels initiatiques où la sexualité joue un grand rôle. Ainsi la vieille dame au fuseau que rencontre la Belle au Bois Dormant dans une des tours du château paternel peut-elle représenter les secrets de la vie et de la mort, compte tenu de la référence aux Parques qu'introduit son personnage et du symbolisme phallique qu'implique son instrument. En poursuivant la lecture au second degré, la Belle plongée dans une longue inconscience pour s'être piquée au fuseau que la curiosité l'a poussée à manier figurerait une humanité trop jeune pour parvenir à la connaissance — laquelle emprunte souvent, dans les vieux mythes, les voies de la sexualité — et livrée à un sommeil purificateur, à moins que ce sommeil ne soit une mort temporaire qui lui permettrait de recevoir de l'au-delà des vérités essentielles (1). Pourquoi, dans ces conditions, ne pas profiter de la disparition de certains tabous pour reprendre la légende en apportant aux signifiants des modifications susceptibles de faire ressortir des signifiés progressivement oblitérés ? Un tel propos ne semble pas avoir été étranger à Lise Deharme puisque son livre, adressé à une certaine Béatrix et commenté pour elle, manifeste par moments un ton et des intentions nettement didactiques. Le problème est de savoir si ce que révèle le travestissement érotique valait la peine d'être dit.

Béatrix, vous venez de refermer la Belle au Bois Dormant épicée que Lise Deharme a composée pour vous. Faisons le point, voulez-vous ? Vous avez vu comment, après avoir multiplié les expériences sexuelles jusque dans les bras de son frère et de son père, Violette finit par être ennuyée de « toutes ces histoires ». A la fin de l'apothéose orgiaque atteinte au château de Mille-Secousses à l'occasion du mariage de son père et d'une dame un peu mûrissante mais aux seins fascinants, Violette se réfugie dans la petite maison qui abrite au fond du parc ses plantes et ses bêtes. Pour la délivrer du dégoût, de l'ennui et, comme on l'apprend plus tard, lui épargner d'assister à la mort de son père, celles-ci l'endorment. Lianes, ronces et roses se referment autour de la maison. Deux ans passent. Arrive le prince Odet qui réveille — pas seulement par un baiser, ça va de soi — une Violette qu'on espère nouvelle. Il n'en est rien. On ne se délivre pas si facilement de ces habitudes et Odet et Violette passent leur temps à se déchirer le cœur entre deux étreintes. Lui : **« Tu n'as pas d'amour. Des sens seulement, le sens de la liberté... »** Elle : **« Tu m'ennuies, Odet. Le plaisir console de tout. Mon corps me suffit. »** Lui est jaloux et exige le grand amour sans trop y croire ; elle veut oublier la mort en profitant **« de ce que Dieu et le Diable — qui existe malgré le soin qu'il prend à le dissimuler — nous ont donné »**. Et c'est une longue rupture à l'issue de laquelle Violette découvre qu'au fond **« seule la terre est vraie »** et retourne à ce qu'elle aime le plus au monde, **« la**

(1) Le lecteur pourra se reporter pour confirmation à la **Traduction mot à mot de Cendrillon** du philosophe Michel Serres, pp. 214-219 de son essai **Hermès ou la communication** (Editions de Minuit, collection « Critique », 1968). Une analyse psychanalytique et structurale y met à jour la signification érotique du conte.

Nature, les végétaux, les bêtes, la chaleur ».

Vous avez compris, Béatrix : Lise Deharme fait surgir du conte que vous lisiez petite fille l'histoire d'une chasse au bonheur, cette chasse au bonheur dont votre nom indique assez qu'elle est votre principale préoccupation. Dérèglement allègre sinon toujours raisonné de tous les sens, écœurement insidieux, échec du renoncement aux amours plurales, salut dans l'attention portée à une fleur, à un bourgeon, dans la participation aux rythmes de la nature : vous en avez noté toutes les étapes et vous avez remarqué comment s'en dégage une sagesse qu'on a bien pris soin de tailler à votre mesure. Mais vous faites la moue, Béatrix ? Vous vous dites, tout bien pesé, que Lise Deharme n'a fait aboutir son Perrault modernisé qu'à du Walt Disney revu et corrigé par Maud de Belleroche ? Vous vous demandez comment ces inoffensives platitudes pourraient vous ouvrir des horizons ? Lucide Béatrix, je ne vous donne pas tort. J'ai bien l'impression que Lise Deharme s'est contentée, comme les jardiniers d'**Alice**, de peindre en rouge les roses blanches. Pauvre Béatrix ! Comme votre stylo a dû se faire lourd quand il a fallu rédiger l'obligatoire petite carte de remerciements...

Reste le divertissement propre au livre licencieux. A ce niveau la déception est moins grande. Si Lise Deharme n'est guère à l'aise quand il s'agit de manier des idées, elle sait tirer de sa sensibilité et de son style les éléments d'un séduisant univers poétique. Les robes vaporeuses et les vêtements-poèmes dont Violette change toutes les dix pages, le cortège de fleurs, d'oiseaux, de chats philosophes et de chiens humoristes qu'elle traîne dans son sillage parfumé, la cour pittoresque des dispensateurs de sa jouissance, toutes ces futilités un peu décadentes nous introduisent à une sorte de jardin japonais de l'érotisme. Les rythmes vifs auxquels obéit l'enchaînement des scènes et de dialogues parfois pétillants participent d'un monde aérien où seul le bon plaisir a force de loi. Il y en a malheureusement 250 pages. C'est long, beaucoup trop long quand on n'arrive pas à faire oublier que ces bulles de savon aux reflets libertins (1) sont toujours prêtes à éclater sur du vide.

C'est encore par rapport à un climat général où l'on fait la part belle à Eros que se situe **Homo eroticus rex** de J.E. Swilawtor, mais d'une tout autre manière que **Oh ! Violette**. Alors que Lise Deharme adopte vis-à-vis de l'escalade de l'érotisme une attitude d'ouverture qui lui permet de renouveler la tradition du conte féerique, Swilawtor prend ses distances et fait de cette escalade un objet de contestation. Loin d'accueillir l'érotisme à titre décoratif, il s'interroge sur ses conséquences et ses inconséquences, autrement dit l'envisage comme une problématique. Grâce au ciel, il mobilise pour cela les ressources de l'humour plutôt que l'artillerie lourde de la morale et de la philosophie. D'où la forme et le ton du livre, anti-utopie burlesque où la tyrannie de fait exercée parfois par l'érotisme serait systématisée et officialisée, c'est-à-dire **« coulée dans un dogme, protégée par une architecture sociale, servie par un parti »**.

La nouvelle société marquant l'avènement de l'Homo eroticus commence à s'organiser à l'occasion des bouleversements qu'imagine Swilawtor à la suite de **« l'effacement du dernier pré-**

(1) Huit illustrations de Léonor Fini contribuent à les visualiser. Il s'agit d'une série de variations, exécutées d'un trait de plume, sur la silhouette de Violette. Léonor Fini a parfaitement su accorder son dessin à la dentelle romanesque de Lise Deharme sans pour autant forcer beaucoup son talent.

sident, celui qu'on nommait Charles VI ». Son promoteur : un irradié de l'érotisme contemporain. Effrayé par les perversions qu'a fait naître en lui le bombardement érotique auquel l'ont soumis Vadim, la gaine Scandale, Henry Miller, Bergman, **Emmanuelle, les posters** obscènes, Barbarella, Serge Gainsbourg, **Plexus, Sexus,** les orgies de la Sorbonne, les mini-jupes, **« ces milliers de seins qui vous sautent à la bouche entre les Tuileries et l'Arc de Triomphe »**, etc., etc., Vincent Palanquin va jouer les marquis de Sade de banlieue et essayer de retrouver sa cohérence et sa bonne conscience en normalisant l'anormal, en tirant des déviations auxquelles il ne peut plus renoncer les éléments de nouvelles structures sociales, sinon d'une nouvelle cosmogonie. Un parti s'organise, diffuse ses slogans, fait donner ses troupes de choc — soixante-dix-huit groupes de chaudes Walkyries — dans une réunion du Rotary-Club, au Sénat et à l'Académie. Ces **« bacchanales terroristes »** sont sévèrement punies mais le gouvernement en place, ému, lâche du lest selon la bonne tradition démagogique. C'est encore trop peu. Porté finalement à l'Elysée par une manifestation où défilent **« deux cent mille jeunes filles nues ou déshabillées de la Défense à la Bastille, via les Grands Boulevards et la Sorbonne »**, Vincent Palanquin impose au pays un pansexualisme dont les prétextes mystiques et les techniques policières l'apparentent à une sorte de fascisme. N'insistons pas sur la suite de ce **Meilleur des mondes** du sexe. Selon la courbe habituelle au destin des grands empires, la libéralisation obligatoire des instincts dionysiaques connaît sa grandeur et sa décadence.

Jacques Sternberg avait déjà tenté une extrapolation de ce genre dans **Toi, ma nuit,** mais ce n'était pas l'essentiel de son propos. Swilawtor peut donc aller plus loin et **Homo eroticus rex** pourrait mériter une place de choix parmi les anti-utopies que nous ont données la science-fiction ou des démarches de pensée s'apparentant à celles de la science-fiction. Si l'on considère, pour s'en tenir aux plus connues et aux plus consistantes, celles que développent George Orwell dans **1984**, Heinlein dans **Si ça arrivait...**, Philip José Farmer dans **Les amants étrangers,** on s'aperçoit qu'elles se caractérisent entre autres par les tabous dont les tendances sexuelles sont l'objet. Méfiants à leur endroit dans la mesure où elles offrent un terrain privilégié à l'exercice de l'imagination et de la liberté, Big Brother et les impérialismes religieux imaginés par Heinlein et Farmer ne les tolèrent que dans les limites où elles assurent la propagation de l'espèce, veillant par ailleurs à les étouffer ou à les canaliser impitoyablement (1). La dictature de Vincent Palanquin procède de façon exactement inverse et peut-être n'en est-elle que plus habile. Au lieu de faire découler d'une mystique plus ou moins arbitraire une série de règles coercitives où entre le contrôle de la sexualité, elle favorise largement les diverses manifestations de cet instinct et introduit la mystique qui justifie la systématisation d'une telle réforme une fois que la foule y est acquise. Bourgeoisie bien pensante qui va voir des films suédois en rasant les murs et contestataires partisans du faire-l'amour-c'est-faire-la-révolution, qui hésiterait à donner son adhésion à un gouvernement légitimant l'érotomane qui sommeille au fond de chaque homme et encourageant une éminente expression de la liberté ? De la même façon qu'il se rallie la droite et la gauche, Vincent Palanquin reçoit la

---

(1) A l'intérieur du système, cette méfiance se justifie par les faits puisque c'est l'amour qui, dans tous les cas cités, entraîne le héros à se révolter contre la société.

ratification de l'opinion féminine, **« car les femmes sont en quête, depuis toujours, d'une doctrine conciliant l'ordre et la lubricité... tous les droits du sexe, plus la discipline, toutes les houles du ventre plus une morale qui les justifie... leur vocation de gardiennes du feu sacré et leurs pulsions de chattes en chaleur »**. Même renversement des données habituelles lorsqu'il s'agit de montrer la chute de Vincent Palanquin. Certes, les gauchistes qui finissent par dénoncer, avec leur habituelle légèreté de style, **« un institutionnalisme théocratique du libertinage bourgeois »** y ont leur rôle à jouer, mais c'est un mouvement néo-puritain qui sape le plus sûrement la tyrannie, ouvrant la voie à une cité du Sexe Roi qui serait aussi le Royaume de la Liberté. Le procédé consistant à composer une anti-utopie où les moteurs habituels de l'asservissement et de la liberté se substituent les uns aux autres sans que cela change beaucoup l'ensemble des faits ne relève pas seulement d'un jeu littéraire à la saveur ironique. Il permet en particulier d'éviter les procès de tendances auxquels donne souvent lieu la science-fiction quand elle applique sa réflexion à la politique, au sexe ou à la religion et, par là, élève le débat. Qu'est-ce que montre finalement **Homo eroticus rex**, sinon que la doctrine que l'on prétend imposer à tel ou tel groupe humain importe peu en elle-même ? Quels que soient ses principes, ses buts et ses moyens, elle ne se condamne à la ruine que par son exclusivisme, sa prétendue universalité et sa tendance à préférer à l'homme une idée de l'homme.

Anti-utopie qu'éclaire la comparaison avec certains livres de science-fiction, **Homo eroticus rex** n'est pourtant pas un vrai roman de science-fiction. Jamais, en effet, Swilawtor ne se préoccupe de raconter son histoire d'une prise de pouvoir par l'érotisme à travers une trame romanesque ou sous un angle qui la rendent crédible. Le récit commence à la troisième personne par la métamorphose en obsédé du respectable Vincent Palanquin. Au bout de treize pages, Swilawtor installe son personnage devant un bureau et lui fait écrire, à titre d'exorcisme, la chronique hypothétique de sa promotion au pouvoir et de ce qui s'ensuit : c'est à proprement parler **Homo eroticus rex**. Même la possibilité de considérer ce livre dans le livre comme un roman d'anticipation en train de se faire doit être exclue. L'auteur utilisant parfois le conditionnel passé — exemple : **« mon heure serait venue »** — c'est-à-dire un mode et un temps qui le situent dans un futur d'où il envisage le passé comme irréel, le lecteur, pour qui ce passé est du futur, est parfaitement convaincu de se trouver dans le domaine de la spéculation pure. Mais là n'est pas encore l'essentiel. Emporté par sa verve, Swilawtor fait basculer des scènes qui pourraient appartenir à l'univers de la science-fiction dans le fantastique, le merveilleux allégorique propre au conte philosophique ou une fantaisie « hénaurme » et rigolarde qui n'est pas sans rappeler Jarry.

Malgré une regrettable méfiance à l'égard de la science-fiction et quelques trébuchements dans les ornières de la grosse charge et du style chansonnier, cette curieuse macédoine ne mérite pas le dédain de l'amateur d'insolite. Ecrite à la diable, elle offre de percutantes trouvailles d'expression. Parfois inspirée de mai 68 et de ses suites — le gouvernement libéral qui précède celui de Vincent Palanquin est présidé par Edgar Faure et se déclare partisan de la révolution sexuelle dans l'ordre, **« le respect des institutions et la consolidation des bonnes mœurs »** — elle tisse une joyeuse satire politique en filigrane de la satire d'un érotisme encombrant. Et puis, avec leur petit air sheckleyen, l'Hyper Luna-Park

Sexuel et le lycée Emmanuelle Arsan valent bien le voyage.

Dans **Nouvelles de l'érosphère** de ladite Emmanuelle Arsan, seuls les textes groupés sous le titre de **Nouvelles incroyables** nous intéresseront — encore faut-il en retrancher **Arabie heureuse,** petite pochade humoristique, sans grande valeur au demeurant, qu'un trop rigoureux souci d'équilibre a écartée des quatre **Nouvelles vraies** qui composent la deuxième partie du recueil. Les rapports entre littérature érotique et littérature de l'étrange s'y révèlent plus subtils. Comment, d'ailleurs, la mystérieuse ordinatrice de l'érotisme solaire dont ruissellent **Emmanuelle** et **L'anti-vierge** pourrait-elle être influencée par la mode puisqu'elle en est une des plus prestigieuses instigatrices ?

Si l'inspiration essentiellement érotique d'Emmanuelle Arsan débouche sur le fantastique et, mieux encore, en devient le noyau nourricier, ce n'est même pas, comme chez Swilawtor, pour des raisons de méthode. Dans **Homo eroticus rex,** celui-ci construit un univers imaginaire sur des données érotiques comme d'autres sur des données scientifiques, sociologiques ou psychologiques. Aussi matière et manière ne s'épousent-elles pas selon les stricts rapports de la nécessité — il y a mille façons de faire la satire d'un érotisme envahissant — mais conformément au parti pris de l'auteur. Plus secrètement et plus spontanément, le fantastique d'Emmanuelle Arsan tient à la nature et aux fonctions qu'elle assigne à l'érotisme.

Pour elle, l'érotisme est le royaume exemplaire et lumineux de l'imagination. Il est aussi celui de la poésie, c'est-à-dire du **« poiein »**, ce beau verbe grec qui signifie « faire, créer ». Il a pour rôle de déranger la réalité, de la transformer, voire de lui en substituer une autre et cela incessamment. Car l'Homo Eroticus d'Emmanuelle Arsan n'est pas une fin mais un moyen ; c'est la mutation toujours dynamique par laquelle passe et s'affirme l'Homo Ingeniosus. De nombreuses pages d'**Emmanuelle** développent cette thèse ; avec plus de bonheur, il faut l'avouer, d'autres l'appliquent ; elle revient dans les rares interviews arrachées à l'auteur ; même les **Nouvelles vraies** la suggèrent (1). Un passage de la préface qu'elle vient de rédiger pour **Le château de Cène** d'Urbain d'Orlhac est pourtant assez significatif. Emmanuelle Arsan y affirme que **« la tâche du poète érotique est de toutes la plus contraignante, car il lui est interdit de se prélasser dans un rêve que d'autres ont fait avant lui. La pornographie, en effet, n'est que de l'érotisme réchauffé. Est pornographique tout livre qui n'imagine rien d'inouï... Sa fonction** (celle du poète érotique) **consiste à régler de scène en scène et à laisser inachevé un « immense et raisonné dérèglement de la réalité ». La littérature onirique peut être mortellement ennuyeuse : nous ne commençons à nous sentir concernés que lorsqu'elle nous aide à comprendre que l'avenir incertain du réel dépend, entre autres facteurs, du droit que nous avons de le déranger. »** Dans une distinction où d'autres se sont épuisés en douteux alibis, l'analyse est remarquable de pénétration. Le fantastique est rupture avec un monde où la plupart des phénomènes, devenus cohérents et immuables à coups d'explorations rationnelles, ont été démythi-

(1) Citons **Un temps pour autre chose** à titre d'exemple. L'histoire se déroule au milieu des barricades de mai 68. Dans la fièvre des « l'imagination au pouvoir » et autres slogans révolutionnaires, une étudiante, séduite par la beauté et la hargne enthousiaste d'une jeune Américaine, lui propose en une soudaine illumination d'être le cadeau qu'elle veut offrir depuis longtemps au garçon qu'elle aime.

fiés, dépossédés de leur faculté d'étonner. La science-fiction, mais cette fois par le biais d'une logique et d'une lucidité poussées jusqu'au délire, revendique souvent le rôle de celui par qui le scandale arrive. Dès lors, faut-il s'étonner de voir ces deux genres littéraires devenir le vase d'expansion d'un érotisme qui se propose un décrochage perpétuel vis-à-vis de l'admis et du banal ? Il y a là la consécration d'une affinité élective.

Emmanuelle et **L'anti-vierge** offraient déjà des exemples d'irruption dans l'ailleurs. La scène dans l'avion qui ouvre le premier volume, telle évocation, dans le second, d'un palais des plaisirs où officient des robots au métal ingénieux et à la matière plastique turgescente ne peuvent qu'appartenir à l'univers de la science-fiction. Mais l'auteur le frôlait sans l'avouer. Avec les **Nouvelles de l'érosphère** et malgré les hésitations encore révélées par les **Nouvelles vraies** qui viennent encombrer le recueil, elle passe par trois fois de l'autre côté du miroir. **Amazonogenèse** développe dans la seule voie possible du fantastique un beau phantasme érotique : au terme d'une étrange aventure initiatique, un homme devient femme et accède à des jouissances dont la méconnaissance était secrètement ressentie comme mutilante. A un niveau plus général, et tellement l'érotisme d'Emmanuelle Arsan se veut une forme d'affranchissement par rapport aux contingences de la nature, se concrétise le rêve quasi prométhéen de l'abolition des genres, des classifications, car **« l'illusion d'une essence contraire n'est pas ce qui rend l'amour possible mais ce qui cache ses pouvoirs »**. Dans **Parthénogonie**, l'accomplissement du désir narcissique de faire l'amour avec ses doubles rend nécessaire le recours à la science-fiction. Enfin, jouant sur les ambiguïtés propres au genre insolite, **Fusion** fait cesser la dualité d'une statue et d'une jeune fille, du minéral et du sensible, du portrait et du modèle, du plaisir esthétique et sensuel.

De nouvelle en nouvelle et jusqu'à son déploiement en une vertigineuse cascade dans **Fusion**, circule le thème — cher à la littérature de l'étrange — de la métamorphose. Comme ces amateurs de tiercé qui établissent toutes les combinaisons possibles à partir d'un nombre donné de chevaux, Emmanuelle Arsan lui fait subir une subtile série de variations. Après avoir célébré l'abolition de la dualité sexuelle dans **Amazonogenèse**, elle retourne l'idée à la fin de **Parthénogonie** : les noyaux d'énergie qui peuplent la planète Diane prennent une étoffe physique à l'image d'une jeune visiteuse terrienne et apprennent à son exemple **« à faire l'amour comme le font entre elles les femmes de la Terre, sans se douter, pendant encore quelques millions d'années, qu'il pouvait exister d'autres manières d'aimer »**. Et comme il serait trop simple d'en rester là, la dualité dans l'unité est atteinte dans **Fusion** où une double conscience jouit d'un même corps. Un homme devient femme, une femme devient plusieurs femmes, deux femmes n'en forment qu'une ; fantastique, science-fiction, insolite... Nul doute qu'en disposant cette forêt de miroirs où les thèmes, les personnages et les genres se répondent si harmonieusement, Emmanuelle Arsan n'ait commis son habituel péché d'alexandrinisme. Cependant, ce n'est pas par ces acrobaties un peu snobardes qu'elle prétend retenir l'intérêt. Les chatoiements d'un kaléidoscope hyper-littéraire n'apparaissent qu'au niveau de l'ensemble. Prise isolément, chaque nouvelle trouve son efficacité dans le respect de techniques éprouvées. Ainsi **Amazonogenèse** obéit à une structure familière aux récits fantastiques. Une atmosphère inquiétante plane d'abord sur la réalité : le héros, de passage à Venise, s'égare dans une

ville désertée où la nuit et le brouillard ont confondu l'eau, le ciel, la terre et tous les points de repère ; progressivement, Venise n'est plus Venise mais une mystérieuse entité qui combine ses rues en un labyrinthe insidieusement hostile. Aussi discrètement que possible, apparaissent ensuite les éléments du piège ténébreux qui doit se refermer autour du personnage principal : un énigmatique gentilhomme offre ses services au malheureux voyageur en même temps qu'il lui donne sur les Amazones des commentaires qui sont autant de suggestions pour un nouveau destin. Il ne reste plus qu'à faire fonctionner le piège : fasciné peu à peu par les sortilèges d'un bas-relief, d'un chien équivoque, d'une statue, d'un étrange palais et d'une femme mythique, le voyageur s'abandonne à la volupté et à l'horreur d'un changement de sexe. Quant à **Parthénogonie**, il suffira d'en citer la première phrase pour montrer qu'Emmanuelle Arsan n'utilise pas des biais sophistiqués pour nous plonger dans la science-fiction : **« Lorsque Marie-Chatte fut parvenue au terme de ses études et eut passé avec succès ses examens, l'Ordinateur décida qu'elle accomplirait le temps de son service sexuel sur Diane, planète noire du système Alpha, dans la constellation de l'Atelier du Sculpteur. »**

Le pouvoir d'envoûtement de ces textes est plus sûrement compromis par les frisures du style. Bien sûr, rien ne tue plus radicalement l'érotisme que la vulgarité. D'ici à faire l'amour à l'imparfait du subjonctif, il y a pourtant un pas qu'il ne faut peut-être pas franchir. Emmanuelle Arsan aime les phrases qui lèvent le petit doigt. Un mot rare par-ci, une métaphore bien juteuse par-là, un penchant très net pour les expressions où s'opposent avec préciosité l'abstrait et le concret : en voilà assez pour tapisser d'un confortable duvet des aventures qui pourraient être percutantes et même assez inquiétantes en dépit de leur achèvement dans le tourbillon de plaisirs inouïs. Il ne faut pas trop s'en plaindre. Moins d'élégance dans la forme n'imposait plus Raymond Bertrand comme illustrateur des **Nouvelles de l'érosphère**, alors que ses dix hors-texte constituent un des intérêts majeurs du livre.

Les sujets de ces illustrations ne correspondent qu'exceptionnellement au texte. Elles ont été choisies après coup dans l'œuvre de Bertrand et certaines d'entre elles font déjà partie des **Dessins érotiques** présentés par Emmanuelle Arsan en un luxueux album édité chez Eric Losfeld. Aucune impression de disparate ne sanctionne pourtant un tel artifice. Chrysalides de chair émergeant de cocons efflorescents pour l'invention d'insoupçonnables voluptés, les lesbiennes de Bertrand composent un somptueux écho graphique aux thèmes d'Emmanuelle Arsan. Elles viennent même les relayer. Plus engagé que l'écrivain dans la démarche menant de l'érotisme au fantastique, l'artiste continue d'être « incroyable » au moment où les récits s'appauvrissent en devenant « vrais ». Mais toujours répondent au style raffiné de l'un le velouté de la matière et la délicate précision du trait qui caractérisent l'autre. A défaut d'acheter le livre, il faut se le faire montrer. Le dessin de la jaquette est à lui seul un de ces petits chefs-d'œuvre S.F. qu'on rêverait de voir sur la couverture d'un **Fiction**. Il est vrai que des lecteurs malintentionnés finiraient par croire que certain collaborateur de la revue lisait bien **Paris-Hollywood** quand il s'ennuyait au cinéma...

Autant les **Nouvelles de l'érosphère** se signalent par des recherches parfois excessives d'écriture et de composition, autant **Le journal de Jeanne** de

Mario Mercier a tout du poème surréaliste mal ficelé. S'agit-il seulement d'un journal ? Rapidement forcée de l'interrompre par les événements mêmes qu'elle lui confie, la narratrice annonce avec une belle désinvolture : **« J'écrirai le reste de ce journal dans ma tête, le captera qui pourra. »** Quelqu'un a pu... et le blanc qui devrait correspondre aux deux mois séparant l'abandon du journal de sa reprise se trouve comblé par un récit de 180 pages dont il est absolument impossible de supposer qu'il ait pu être composé mentalement. Ce n'est d'ailleurs pas la seule intervention du mystérieux préposé au remplissage des lacunes. Sans doute faut-il lui accorder aussi la paternité du post-scriptum à la troisième personne qui, une fois achevé ce **« journal des sens et de la plénitude »**, vient lourdement insister sur sa signification. Le livre de Mario Mercier raconte-t-il l'histoire du journal de Jeanne plutôt qu'il ne le constitue ? Quoique plus favorable à l'auteur, une telle interprétation risque d'avoir bien de la peine à corriger l'impression qu'il ne sait pas toujours où il va et accommode sa méthode narrative au gré de ses inventions. Mais c'est surtout au niveau du style que le livre tient du monstre goyesque. La phrase a parfois de telles coquetteries de syntaxe et de vocabulaire qu'une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Comme pour persuader le lecteur que ce qu'il consomme est bien de la Littérature, rares sont les substantifs qui ne s'accompagnent pas d'un adjectif. Le sentiment le plus simple, la notation la plus banale s'expriment par le biais de métaphores tarasbicotées du genre **« mon instinct de conservation appuya sur le cran d'arrêt de mon angoisse »** ou **« l'angoisse comble mon Futur de ses sinistres œufs de plomb »**. Une telle complaisance dans le grandiloquent pourrait s'expliquer par des intentions parodiques. Comme Lautréamont — avec qui, nous le verrons, il a certaines affinités — Mario Mercier ferait très consciemment contraster une expression pompeuse et surranée avec un contenu narratif dément et dégonflerait l'une par l'autre : détruire, dit le monsieur... Conçu comme « l'histoire d'une brûlure », **Le journal de Jeanne** mettrait aussi le feu à un certain langage. Mais si Lautréamont pouvait se permettre de ridiculiser la rhétorique en la poussant à un point où elle se pulvérise d'elle-même, c'est qu'il la possédait parfaitement. Mario Mercier, lui, semble ignorer entre autres règles grammaticales qu'une p r o p o s i t i o n concessive se met au subjonctif et qu'on commet un énorme pléonasme en écrivant: **« Je lui lançai un bref message visuel** dans lequel **je désirais qu'elle y déchiffre le mot « courage ». »** Que l'on prétende faire admettre les aberrations structurelles et stylistiques du **Journal de Jeanne** en le présentant comme « une littérature brute » a de quoi faire sourire. Si cette obscure expression veut définir un discours capte au moment même de son jaillissement, il est pour le moins contradictoire que s'y multiplient des procédés qui semblent venir tout droit d'un cours de style par correspondance. Et comment prendre au sérieux, au cas où la formule désignerait une littérature qui bouscule délibérément la littérature, une contestation que mine au départ une si confuse connaissance de son objet ?

Ceci dit, me voici d'autant plus à l'aise pour avouer m'être enchanté des sulfureux trésors d'une imagination en rut. Mario Mercier manie la langue et les techniques romanesques avec bien peu de fermeté mais plus de rigueur n'aurait peut-être pas mieux résisté à l'assaut du délire érotique qu'il déchaîne. Et si de quelconques pudeurs d'écrivain risquaient de brider les laves de son inspiration ou, pire, de les attiédir, il a finalement bien fait

de les ignorer. A la limite, il n'est pas mauvais qu'un lyrisme cahotant vienne répondre aux accidents du voyage fiévreux que Jeanne accomplit au bout de sa chair. En même temps qu'il en garantit l'authenticité, il permet au lecteur — et tant pis si c'est involontairement — une distanciation qui le garde des fascinations d'un monde terriblement délétère.

Contrairement à Emmanuelle Arsan dont l'imagination érotique s'exerce au nom des droits de l'intelligence et dérègle la réalité quasi méthodiquement — n'oublions pas qu'Emmanuelle était mathématicienne — Mario Mercier fait confiance au pouvoir inventif de l'instinct et peuple la réalité de la horde sauvage de ses monstres intérieurs. La secousse qu'elle en reçoit n'en est que plus rude. Guère compromise dans l'essentiel de ses principes par les pacifiques mutations des **Nouvelles de l'érosphère,** elle se détraque ici jusqu'en sa flore et en sa faune, parfois jusqu'en son agencement atomique.

Et, pour commencer, voici Jeanne, **« roncier d'amour aux épines de chair »**. Désigné par la lettre M..., son père doit être plus sûrement Maldoror que Mario Mercier. Elle semble en avoir hérité la splendide démesure, le charme ténébreux, les goûts bizarres et, sans doute, l'emphase. Arrogante jusqu'à la pointe des seins, elle fait éclater sous les forces élémentaires dont elle est pétrie les mornes lois de la nature. Celles de l'amour d'abord : après avoir exploré, parfois jusqu'au bord de la folie, les voies du sadisme, du masochisme et de **« l'amour libre et partagé »**, Jeanne accède pour la plus grande joie de son orgueil à l'autonomie de l'androgyne. Celles de la vie et de la mort ensuite : hantée par son **« effritement à venir »**, elle supprime et crée la vie avec la même désinvolture et compense l'inertie physique que lui impose chacun de ses sommeils par une intense activité onirique, pour finalement bénéficier d'une nouvelle naissance quand les armes biochimiques qu'elle a déchaînées contre ses adversaires ont transformé la planète en une terre en gésine. Car notre grande prêtresse d'Eros et de Thanatos a ses rivaux dans l'art de l'excès. Voici son amie Louise : digne de l'émoi ovarien qu'elle provoque chez Jeanne, elle fait assister les participants d'une de ses soirées **« érotico-poétiques »** à l'enlisement d'une blonde pulpeuse dans une masse grouillante de sangsues. Voici Laure dont la voix d'outre-ventre donne **« le désir saugrenu de vouloir faire l'amour avec ses cordes vocales »** : la moindre de ses fantaisies est de faire traiter spécialement tout un cheptel de femmes-pis pour en obtenir le lait nécessaire à ses bains de beauté. Voici surtout le mari de Laure, baron mégalomane qui ne déparerait pas l'inhumaine comédie sadienne : le long détour que nous fait faire Jeanne par le fief futuriste où celui-ci s'ingénie à satisfaire les déviations les plus morbides d'un petit peuple de dingues a tout de la descente aux Enfers.

Les rapports qu'entretiennent ces personnages et ce qu'ils se font subir par esprit de compétition défient toute description précise, mais les rapides portraits qui précèdent peuvent en donner une idée. Peut-on seulement parler de personnages ? Doués d'une organisation physique et psychique plus complexe que d'autres monstruosités imaginées pour la déroute de la raison et de la sensibilité — sable carnivore, affreux bébés velus et agressifs, épidermophages tapis dans des fosses baveuses, Alexandrine et Léa, ces cauchemars faits femmes ramenés par le baron d'on ne sait quelle planète, j'en passe et des meilleures... — Jeanne, Louise, Laure et son mari ne sont que les plus beaux fleurons d'un prodigieux bestiaire onirique.

Le journal de Jeanne nous conduit ainsi jusqu'au point où fantastique et science-fiction sont débordés en tant que genres. Entraîné par une dynamique propre hors d'un terrain qui ne permet que l'espace d'un moment l'objectivation des phantasmes les plus frénétiques, l'érotisme finit ici par créer en toute indépendance un univers imaginaire spécifique. Autorisant tout au plus la référence à une filière qui va de Jérôme Bosch à Dali en passant par Lautréamont, Bataille et Clovis Trouille, le livre de Mario Mercier se place en dehors de toute classification pour assurer la promotion de ce que l'on pourrait appeler, faute de mieux, l'érotisme-fiction. Mais mieux vaut ne pas ranger sous une nouvelle étiquette une œuvre dont on ignore la postérité et où le libertinage se souvient si bien de sa parenté avec le mot liberté. Comme Philip José Farmer, dont les derniers romans développent une thématique qui met en question « la définition même de la science-fiction » (1), Mario Mercier semble être, toute proportion gardée, de la trempe de ceux que n'étouffe pas le respect du genre — l'eussent-ils inventé — où ils ont choisi de s'exprimer.

Cette allusion à l'auteur des **Amants étrangers** me permettra de conclure en renversant la vapeur. En effet, il arrive maintenant à Farmer de publier au sein d'une collection américaine spécialisée dans l'érotisme, pour ne pas dire la pornographie. Cette dernière conversion ne surprendra peut-être qu'à demi les admirateurs d'un des plus audacieux iconoclastes que la science-fiction nous ait donnés. Elle est en tout cas significative de l'étroitesse des rapports qui peuvent unir la littérature conjecturale et la littérature érotique. Si, comme j'ai essayé de le montrer à travers ce compte rendu, une authentique démarche érotique est presque forcée de rencontrer le fantastique ou la science-fiction, pourquoi l'inverse ne pourrait-il pas se produire ? Le cas de Farmer n'est d'ailleurs pas isolé. Brian W. Aldiss, dont la production S.F. n'a jamais semblé être particulièrement hantée par le sexe, vient de publier en Grande-Bretagne **The hand-reared boy,** roman de mœurs vaguement autobiographique où l'érotisme tient une si grande place qu'un quotidien de Londres en a donné le compte rendu sous ce titre : **« Science-fiction gets the Soho touch »** (2).

Messieurs de l'Armée du Salut, vite à vos Bibles ! Si, non content d'alimenter quelques érotomanes irrécupérables, le sinistre Eric Losfeld se met à pervertir sournoisement les sains amateurs de fantastique et de science-fiction, il est urgent d'aller manifester du côté de la rue de Verneuil. Et, comme il vaut mieux prévenir que guérir, il faudra en profiter pour venir prêcher la bonne parole aux éditions Opta, sérieusement menacées dans leur moralité par l'évolution honteuse de quelques-uns de leurs auteurs préférés.

(1) Voir à ce propos, surtout dans sa deuxième partie, la chronique de Gérard Klein parue dans les numéros 174 et 175 de **Fiction : Philip José Farmer ou comment devenir un petit dieu.**

(2) Ce qui peut se traduire librement par **« La science-fiction se met à la sauce Soho »**, comme on dirait chez nous « à la sauce Pigalle ».

Oh ! Violette ou la politesse des végétaux, par Lise Deharme ; **Homo eroticus rex,** par J.E. Swilawtor ; **Nouvelles de l'érosphère,** par Emmanuelle Arsan ; **Le journal de Jeanne,** par Mario Mercier : Eric Losfeld.

Revue des livres

DAGON par H. P. Lovecraft

Dans son Introduction à *Dagon*, François Truchaud tente d'exorciser l'inexorable. *« On qualifiera sans doute, »* dit-il, *« le recueil du vocable « assemblage d'œuvres mineures » par rapport aux œuvres « maîtresses » déjà publiées »*. On ne peut en effet éviter de le faire. Les grandes œuvres de Lovecraft tiennent tout entières dans quatre volumes : *La couleur tombée du ciel, Dans l'abîme du temps, Par-delà le mur du sommeil* et *Démons et merveilles*, la dernière œuvre étant à peu près inutilisable dans sa version française tant les mutilations et les infidélités de la traduction l'ont abîmée. Seule cette part, mince par la quantité, de l'œuvre, vaut à Lovecraft sa notoriété d'écrivain et l'arrache sans doute définitivement à l'oubli. Il serait désastreux qu'un lecteur aborde Lovecraft par *Dagon* ou même par *Je suis d'ailleurs*. Sauf communion particulière avec l'auteur, il risquerait de se surprendre du cas que certains, dont je suis, font de lui.

Mais celui qui a entrepris l'œuvre par le bon bout trouvera dans *Dagon* matière à réfléchir et parfois à admirer. Ces nouvelles, ces contes et ces textes sont en quelque sorte écrits dans les marges des œuvres les plus importantes. Soigneusement datés ici, écrits entre 1917 et 1937, ils couvrent à peu près toute la période de fécondité littéraire de Lovecraft. Ils oscillent entre la brutalité la plus sèche et le raffinement qui entraîne à la préciosité, comme si, esquisses, ils encadraient la forme plus assurée et le fonds plus terrible des nouvelles du cycle des dieux. On peut s'aventurer en effet à distinguer trois groupes dans les textes du recueil : des textes de caractère mythologique qui font allusion à des royaumes et des époques lointaines, étrangères à notre histoire, perdues dans le temps et dont les noms chantent ; ainsi *La malédiction de Sarnath* ou *La quête d'Iranon ;* des textes dont l'action, se situant de nos jours, donne dans l'horrible ou dans la terreur d'inspiration « gothique », comme *Herbert West, réanimateur* ou *De l'au-delà* (Ils prennent place tout naurellement dans la cohorte des « contes cruels » publiés sans désemparer par la revue *Weird Tales*, qu'ils aient ou non été imprimés dans ses pages) ; et enfin des textes où Lovecraft amorce la synthèse qui assure l'originalité du meilleur de son œuvre, le rétablissement de la mythologie dans le quotidien, l'intrusion des anciens dieux dans le domaine de l'homme, qui change le sens de l'humanité, la réduit aux dimensions d'une « plaisanterie ou d'une erreur ». Ce sont ces derniers textes, *Dagon, Le temple, Prisonnier des pharaons*, par exemple, qui ont notre préférence.

On relèvera avec intérêt *Dans les murailles d'Eryx* (1935), une nouvelle d'anticipation de Lovecraft, écrite en collaboration avec Kenneth Sterling, qui relève de la plus pure science-fiction. Il paraît difficile d'exclure qu'elle ait inspiré la célèbre nouvelle de Frank M. Robinson, *Le labyrinthe*. Comme cette dernière, elle se déroule sur Vénus, met en scène des indigènes reptiliens dont l'intelligence est sous-estimée, et, comme dans cette dernière, un labyrinthe, physique dans la nouvelle de Lovecraft, mental dans celle de Robinson, révèle l'équilibre véritable des forces.

La confrontation des deux textes donne à réfléchir. Visiblement, Lovecraft est mal à l'aise dans l'anticipation : autant sa description de la colonisation de Vénus est simpliste, maladroite et guindée, autant celle de Robinson est riche et complexe. Les deux textes, pourtant, n'ont guère que dix à quinze ans d'écart. On croirait qu'ils en ont cinquante. Certes, les parts respectives de l'obscur Sterling et de Lovecraft restent à déterminer ; mais elles se perçoivent assez bien. Sterling a sans doute apporté le cadre, l'idée d'écrire une science-fiction dans la mode du temps, Lovecraft la hantise du labyrinthe irrémédiable qui broie l'individu isolé, mais qui sera détruit à son tour par la pesante machine industrielle. Il y a dans ce texte à la fois malhabile et poignant tout le reflet d'une terrible certitude : celle de croire que l'avenir est un labyrinthe fermé à l'auteur et à tous ceux qui lui ressemblent, et dont seule la mort leur livrera l'issue.

On lira enfin avec émotion certains fragments d'œuvres inachevées ou perdues, comme *Le descendant* (1926), où Lovecraft exprime presque dans un cri la soif de découvrir « *d'autres ouvertures que les lois invariables et étroites de la nature,* » de s'ouvrir « *enfin les portes des civilisations oubliées et futures et l'accès à des dimensions perdues, qui le relierait aux étoiles, à l'infini, à l'éternité...* »

Dans ce texte apparaît ce qui nous semble la préoccupation centrale de Lovecraft : trouver quelque chose qui, dans la débâcle de la surnature précipitée par la science et la société industrielle, conserve quelque valeur éternelle à un homme menacé par la découverte progressive de son irréalité. Quelque chose qui le relie à une totalité, à l'ensemble de l'univers, et lui révèle sa place, fût-elle celle d'un spectateur, à la lumière froide de la raison, en dehors de tout mysticisme. En ce sens, Lovecraft est bien pascalien, comme le notait Robert Kanters, mais sa révélation à lui, peut-être banale aujourd'hui, fut que Dieu était mort, ou plutôt qu'il n'avait jamais existé face au chaos que comme une illusion.

De ce point de vue, la littérature fantastique classique correspond, idéologiquement, à l'agonie d'une idée de Dieu ; la science-fiction, pour l'essentiel, se situe au-delà de la décomposition de cette idée, voire de son oubli. Lovecraft, dans les textes épars de *Dagon,* parce qu'ils effleurent plus que ses œuvres maîtresses ces genres différents et presque ennemis, s'affirme plus que dans celles-là un habitant du no man's land subdésertique qu'il dessine entre le fantastique et la science-fiction.

Gérard KLEIN

Dagon et autres contes de terreur par H.P. Lovecraft : éditions Pierre Belfond.

LES BELLES DAMES DU SIECLE PROCHAIN
par Edmund Cooper

Le titre original de ce roman, certainement plus heureux que celui de la traduction française, signifie *cinq à douze.* Il ne s'agit pas là du score d'une rencontre de rugby, mais bien du rapport des populations des deux sexes vers 2060, lorsque le protagoniste du récit, Dion Quern, approche de l'âge d'homme. Les femmes, de beaucoup les plus nombreuses dans cette Terre du XXI[e] siècle, tiennent toutes les commandes d'une société fondée sur le principe du matriarcat. L'être humain a en outre contrôlé le secret de la longévité, de sorte que Dion Quern, qui a quarante-six ans en 2071, lorsque débute l'action, est « un petit jeune homme » pour la personne dont il tente de cambrioler l'appartement. Celle-ci, qui se nomme Juno Locke, est une superbe blonde de soixante-deux ans à peine, qui occupe le poste de Commissaire d'Ordre de la Paroisse, à Londres Sept.

Edmund Cooper a probablement eu l'occasion de réfléchir sur les rapports des sexes et les problèmes de la famille à travers ce que son expérience personnelle a pu lui apporter : la note biographique, sur la jaquette du livre, précise qu'il a été marié deux fois et que, « *quoique se considérant comme peu doué pour la paternité, il a quatre fils et quatre filles, deux de chaque sexe par chacune de ses femmes* ». Il serait évidemment facile de se demander ce que devrait être la famille de l'écrivain pour que celui-ci se considérât comme doué pour la paternité, mais il n'est pas absolument inutile de connaître ce détail biographique. Cet instinct de la paternité, Cooper le considère évidemment comme une composante psychologique nécessaire à la mentalité de tout homme normalement constitué, car il en a pourvu son protagoniste, alors même que celui-ci vit à une époque et dans une société dans laquelle la propagation de l'espèce est un acte purement fonctionnel, tout à fait secondaire dans les activités humaines en ce monde du XXIe siècle.

Quant à son métier de romancier, Cooper le connaît bien. En effet, il n'hésite pas à interrompre l'action, après l'avoir à peine lancée, pour dépeindre le décor : le deuxième chapitre de la première partie est consacré à un résumé historique et social de l'histoire du monde entre 1970 et 2070, destiné à expliquer le cadre dans lequel ses personnages vont évoluer. Une telle interruption serait difficilement supportable sous la plume d'un auteur peu doué : or, Cooper a su trouver le ton détaché qui la fait accepter sans difficulté, et il y place adroitement certains traits qui se rapportent directement à son héros, de sorte que le lecteur a l'impression d'avancer tout de même dans l'action. Une autre marque d'adresse est que Cooper n'a pas « chargé » son tableau. Il eût été aisé de multiplier les clins d'œil au lecteur et les jeux de mots en exagérant cette interversion des rôles attribués aux deux sexes, de parler de sages-hommes, de fils-pères accouchant dans des paternités, et ainsi de suite, au prix de quelques retouches biologiques. Très judicieusement, Cooper s'en est abstenu, et c'est parce que ses hommes et ses femmes du XXIe siècle restent clairement reconnaissables comme tels, en dépit de leur jeunesse prolongée, que l'intérêt du lecteur est maintenu au long de ces pages.

En cette époque où les jeunes gens sans ressources font le trottoir et où des louves de mer imbibées d'alcool déclenchent des bagarres dans les tavernes des ports, le jeune Quern retient l'attention amusée de l'important fonctionnaire dont il voulait cambrioler le logis. L'histoire raconte comment la belle Juno porte d'abord un intérêt purement physiologique au malfaiteur, puis comment le sentiment évolue de part et d'autre. Somme toute, c'est une histoire d'amour, et Edmund Cooper paraît suggérer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, en dépit de tous ceux qui veulent réformer les sociétés (il y en a, bien sûr, dons ce Londres du siècle prochain), et que le bonheur de cette société particulière sera atteint avec un retour à l'équilibre numérique des sexes, suggéré à la fin du roman. Au total, et en dépit de toutes les tribulations de son héros — dont la psychologie est plus subtile que celle du conventionnel révolté-qui-se-joint-à-un-mouvement-clandestin-qui-finira-par-triompher — Cooper conserve un optimisme foncier, parce qu'il se fonde sur une confiance en la nature humaine et sur un recours à un humour fort britannique.

Il n'est pas certain que le traducteur, Paul Verguin, ait parfaitement su préserver l'expression de ce dernier. Sa version française produit un effet analogue à celui qu'éprouvait naguère le lecteur de la *Série Noire* dans un roman de Peter Cheyney : ce qui était familiarité désinvolte dans l'original anglais devenait simple vulgarité dans la version française. C'est dommage.

Il y a deux perles mineures dans le texte français, que l'on peut savourer sans même connaître la version originale. A la page 93, Juno, qui joue aux échecs contre un ordinateur, signale à celui-ci sa *résignation*. On peut se demander ce que la machine peut en faire, à moins de savoir quoi, dans la terminologie anglaise du jeu, *to resign* signifie *abandonner*. A la page 86, au cours d'une réunion de dirigeantes politiques, S.M. Victoria II parle d'*un strip à la Moëbius* (sic), ce qui a dû passer,

aux yeux du traducteur, pour l'évocation d'un spectacle de boîtes de nuit raffiné. Euh ! Est-il indispensable d'avoir fait de la topologie pour connaître le ruban de Möbius, cette figure qui ne possède qu'un seul côté (et qu'on peut confectionner par exemple au moyen d'une bande de papier dont on colle les petits côtés bout à bout après leur avoir fait subir une torsion d'un demi-tour) ?

Mais la médiocrité de la traduction ne saurait masquer les qualités de ce roman. Sans être un chef-d'œuvre, c'est un livre très supérieur aux récents volumes de *Présence du Futur* (ce n'est pas là un compliment qui engage à grand-chose, d'ailleurs), et c'est avant tout un récit qui se tient, qui est mené avec adresse et qui confirme le talent et le métier d'un romancier dont les prétentions ne dépassent pas les capacités.

Demètre IOAKIMIDIS

Les belles dames du siècle prochain (Five to twelve) par Edmund Cooper : Presses de la Cité.

(voir page 160)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

COLLECTIONNEURS, amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, demandez notre catalogue (neuf et occasion). Commande par correspondance. Délai de livraison : 15 jours. Ecrire à la librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS 9e. Ouvert de 14 h à 20 h. Fermé le dimanche.

AMATEURS d'étrange, d'insolite et de fantastique, amateurs de SF, cinéphiles, collectionneurs, une nouvelle revue se consacre entièrement à l'étude de la transposition de ces thèmes au cinéma : « L'ECRAN FANTASTIQUE » — « le Famous Monsters Français ». Des pages de lectures et d'informations, critiques de films, études, filmographies, dossiers illustrés copieusement. 1 Abt. : 20 F — 1 no : 4 F, à verser à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 — NEUILLY.

VENDS collections complètes : *Rayon Fantastique, Fiction, Galaxie, Fleuve Noir* anticipation (à partir du no 150) et plusieurs autres ouvrages de science-fiction. Pour tous renseignements écrire à D. JOFFART, 116 Boulevard Davout, PARIS 20e.

VENDS premiers numéros de *Fiction, Satellite, Rayon Fantastique, Fleuve Noir.* S'adresser à Constantin GAVRISKY, 2 rue Jacques de la Rogne, 13 AIX-EN-PROVENCE.

VENDS nombreux hors-collections (Leroux, Leblanc, Renard, Spitz, etc.) *Rayon Fantastique, FN* anticipation et angoisse, *Présence du Futur, Planète, Satellite* et *Cahiers de la science-fiction*, revues de cinéma. S'adresser à M. LEVINE, 6 rue Rollin, PARIS 5e.

VENDS au plus offrant *Fiction* nos 1 à 26, 28, 35, 40, 41, 45, 51, 52, 56 à 59, 66 à 71, 73, 75, 76, 79, 80, 87, 90, 91, 92, 95, 96, 97, 99, 108. *Fiction spécial* no 2. *Satellite* no 38. Ecrire à Marc MICHALET, 26 bis rue Duquesne, 69 - LYON 6e.

Ne manquez pas la sortie du no 1 de SORTILEGES. Un fanzine du fantastique et de la SF. Abt : 15 F (Etrang. 18 F), 1 no 3 F. Ecrire à LASELLE J.-P., 1 rue de la Méditerranée, 51 - REIMS.

RECHERCHE *Galaxie* nouvelle édition nos 2 et 7. *Fiction* nos 1 et 33, tous numéros *Satellite* et ancien *Galaxie*, et *L'empire de l'atome* au CLA (l'échangerais éventuellement contre *Fondation* du CLA. Faire offre à J.-L. RUSSON, Besne, 44 - PONTCHATEAU.

OFFRE photos de films : fantastique, anticipation, horreur, western, thrillers, comédie musicale, films de Jean Cocteau etc. Portraits d'acteurs : James Dean, Gérard Philipe, H. Bogart, G. Cooper, M. Dietrich, G. Garbo, M. Monroë, A. Gardner etc. (format 20/25 papier glacé). Liste complète et conditions contre 1 timbre à M. DEVILLERS, 23 place de la République, PARIS 3e.

UNDERGROUND COMICS, le fanzine de la B.D. avec des inédits de *Lord, Gigi, Gir, Stein...* prix 4 F. Ecrire à H. FILIPPINI, 175 quai de Valmy, PARIS 10e.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLE
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le n° : France, 4 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,20 DH.

Tarif des abonnements

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	29,60	58,80
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	23,60	46,80
	Recommandé	F.	39,20	78
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	210	418
	Recommandé	F.B.	350	696
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,30	36,30
	Recommandé	F.S.	30,40	60,50

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source).

Dépôt légal : 1er trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan